

50^{ES}

**JOURNÉES
DE L'ÉCOLE DE LA CAUSE FREUDIENNE**

**ATTENTAT
SEXUEL**

www.attentasexuel.com



L'ÉQUIPE

Responsable : Agnès Bailly – agnes.bailly@noos.fr, avec Frédérique Bouvet.

Lecteurs de Freud

Responsable : Stéphanie Morel, avec Catherine Grosbois.

Emmanuelle Arnaud, Sylvie Baudier, Marie-Claude Billot, Valérie Bussiès, Gaëlle Chamboncel, Martine Comandi, Philippe Cousty, Florence Dubois, Claire Dufaure, Céline Duverger, Aline Esquerre, Nadine Farge, Alexandre Fernandez, Suzanne Hommel, Dominique Jammet, Thierry Lafossas, Catherine Grosbois, Stéphane Léger, Marie-Agnès Macaire, Gérard Mallassagne, Anna Mirabile, Ludivine Mochot, Gilles Mouillac, Caroline Nissan, Maria Novaes, Nicole Oudjane, Véronique Pannetier, Romain Pierre Renou, Guillaume Roy, Bernard Sadaïlan, Jeanine Sparbé, Yasmina Taalat, Krassimira Totcheva.

Lecteurs du Séminaire de Lacan

Responsable : Hélène Combe.

Bruno Alivon, Maria Luisa Alkorta, Emmanuelle Arnaud, Adela Bande-Alcantud, Silvana Belmudes, Sarah Benisty, Léïla Bouchentouf-Lavoine, Sylvie Cassin, Dominique Corpelet, Melina Cothros, Marie-Dominique Darche, Isabelle Doucet, Michèle Dufour, Margot Della Corte, Cristiano De Oliveira Ventura, Maïtena De Zabaleta, Emmanuelle Edelstein, Marie Faucher-Desjardins, Sylvia Fiori, Isabelle Fragiaco, Serena Guttadauro, Zoubida Hammoudi, Catherine Kempf, Annie Kerloch, Anne-Cécile Le Cornec, Enora Le Moal, Guillaume Libert, Cédrine Monier, Véronique Outrebon, Aurélie-Flore Pascal, Soledad Peñafiel, Estelle Planson, Virginia Rajkumar, Martine Revel, Alain Revel, Christelle Sandras, Mathilde Samama, Sylvie Sarasin, Valeria Sommer-Dupont, Edmond Vaurette, Vanessa Wroblewski-Berlie.

Lecteurs des textes de Lacan

Responsable : Frédérique Bouvet.

Romain Aubé, Christophe Balguerie, Claire Baradeau-Guivarch, Fatiha Belghomari, Sébastien Borgogno, Frédérique Bouvet, Célia Breton, David Briard, Aline Brunel, Camille Burais, Dominique Carpentier, Clémence Coconnier, Anne Colombel-Plouzennec, Gwenhaela Dagonne, Nathalie Dahier, Lydia Danto, Isabelle Dussault, Nina Fruchard, Alexandre Gouthière, Hélène Girard, Serena Guttadauro, Delphine Jézéquel, Céline Kagan, Thomas Kusmierzyk, Alain Le Bouëtté, Chloé Le Faucheur, Sophie Lemoine, Elsa Le Rohellec, Katell Le Scouarnec, Patricia Loubet, Isabelle Magne, Martine Marhadour, Nadia Marhoum-Gervais, Marjolaine Mollé, Camille Monribot, Élisabeth Noël, Joséphine Novelli-Gambini, Cécile Peoc'h, Mickaël Peoc'h, Sylvie Poinas, Camille Poulain, Jessica Prioult, Mélody Quero, Dominique Rayneau, Audrey Renault, Amandine Simon, Catherine Soares, Adeline Suanez, Vanessa Sudreau, Gaëlle Terrien, Sane Thireau, Marion Trémel, Maryse Volsan, Luciana Zafimaharo.

Lecteurs des cours d'orientation lacanienne de Jacques-Alain Miller

Responsable : Catherine Stef.

Anaïs Adam-Gosset, Marie Rose Alenda-Leclère, Annie Arnaud, Fatiha Belghomari, Pascale Boshi, Corinne Bouabane, Sylvette Calloni, Andrea Castillo, Sophie Charles, Jacques Chevallier, Élise Clément, Violaine Clément, Marie-Dominique Darche, Guillaume Darchy, Laurence Fournier, Gustavo Freda, Anne Fresne, Hélène Girard, Assia Gouasmi-Chikhi, Julie Grivart, Serena Guttadauro, Catherine Heule, Flavia Hofstetter, Maryse Litizzetto, Pascale Lartigau, Stéphanie Lavigne, Florence Le Brozec, Anne-Cécile Le Cornec, Daphné Leimann, Isabelle Magne, Marie-Cécile Marty, Pascale Michel, Marie Morin, Christelle Pagnac, Patrick Paquier, Juliette Parchliniak, Anaïs Potiron, Isabelle Ramirez, Jean-François Reix, Françoise Stark-Mornington, Eugenia Varela, Patricia Wartelle.

Lecteurs des textes de J.-A. Miller

Responsable : Valérie Bischoff.

Jean-Marie Adam, Djamila Ammar, Christel Astier, Jacques Chevalier, Isabelle Galland, Lia Gameiro, Françoise Labridy, Nicolás Landriscini, Fanny Laramade, Olivier Linder, Nathalie Marion, Camille Monribot, Valérie Morweiser, Caroline Simon, Carine Thieux, Ana Inés Vásquez, Eugenia Varela, Karine Vincent, Patricia Wartelle.

Lecteurs des textes d'Éric Laurent

Responsable : Valérie Bischoff.

Jean-Marie Adam, Djamila Ammar, Christel Astier, Jacques Chevalier, Isabelle Galland, Lia Gameiro, Françoise Labridy, Nicolás Landriscini, Fanny Laramade, Olivier Linder, Anne-Cécile Le Cornec, Nathalie Marion, Camille Monribot, Caroline Simon, Carine Thieux, Ana Inés Vásquez, Karine Vincent.

Lecteurs des textes des autres auteurs

Équipe 1. Responsable : Valérie Bussiès, avec Françoise Biasotto.

Christelle Arfeuille, Françoise Biasotto, Valérie Bussiès, Jacques Chevallier, Élise Clément, Christine Dabin, Thomas Daigueperce, Natacha Delaunay-Stephant, Florence Dubois, Sylvie Goumet, Marie-Claude Lacroix, Enora Le Moal, Patricia Loubet, Agnès Macary, Nathalie Marion, Béatrice Marty, Caroline Nissan, Maria Novaes, Nicole Oudjane, Yulia Perelman, Claire Piette, Nayahra Reis, Bernard Sadaïlan, Adeline Yzac.

Équipe 2. Responsable : Marie-Claude Pezron.

Joël Ajello, Marie-Christine Belzanti, Marie-Paule Candillier.

*La bibliographie ne vise pas à l'exhaustivité
mais témoigne de la rencontre d'un lecteur
avec un texte.*

Pour faciliter l'accès direct par auteur et par texte,
promenez votre souris dans le sommaire
et cliquez sur le chapitre qui vous intéresse.

Ou bien,
dans la colonne de gauche, cliquez sur la section
où vous souhaitez vous rendre.

Bonne lecture !

SOMMAIRE

S. FREUD

SIGMUND FREUD

5

J. LACAN

JACQUES LACAN

ÉCRITS

19

AUTRES ÉCRITS

24

LE SÉMINAIRE

29

AUTRES TEXTES

54

J.-A. MILLER

JACQUES-ALAIN MILLER

L'ORIENTATION LACANIENNE

63

TEXTES

78

AUTRES AUTEURS

AUTRES AUTEURS

87

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

SIGMUND FREUD

« *Lettres à Wilhelm Fliess* » (1894-1902), *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.

Lettre 30 – 15.10.1895

« T'ai-je déjà révélé, oralement ou par écrit, le grand secret clinique ? L'hystérie résulte d'un *effroi sexuel* présexuel, la névrose obsessionnelle, d'une *volupté sexuelle* présexuelle transformée ultérieurement en sentiment de culpabilité. »

p. 113.

« *Lettre à Fliess du 25 septembre 1895* », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956.

[À propos du cas Emma] « À l'âge de 8 ans, elle était entrée deux fois dans la boutique d'un épicier pour y acheter des friandises et le marchand avait porté la main, à travers l'étoffe de sa robe, sur ses organes génitaux. Malgré ce premier incident, elle était retournée dans la boutique, puis cessa d'y aller. Par la suite, elle se reprocha d'être revenue chez ce marchand, comme si elle avait voulu provoquer un nouvel attentat. Et de fait, la "mauvaise conscience" qui la tourmentait pouvait bien dériver de cet incident. »

p. 364-365.

« Mais, chose remarquable, dans notre exemple, ce n'est pas le fait de l'attentat qui a pénétré dans le conscient, mais un autre élément symbolisant : les vêtements. [...] il résulte d'une *décharge sexuelle* dont le conscient avait gardé la trace et qui restait lié au souvenir de l'attentat. Mais il faut noter un fait important, à savoir que cette décharge ne fut pas reliée à l'incident au moment même où il se produisit. Nous trouvons là l'exemple d'un souvenir suscitant un affect que l'incident lui-même n'avait pas suscité. Entre-temps les changements provoqués par la puberté ont rendu possible une compréhension nouvelle des faits remémorés. »

p. 366.

Études sur l'hystérie (1895), Paris, PUF, 1975.

« La tendance à rejeter ce qui est sexuel se renforce encore du fait qu'à l'excitation sensuelle des vierges se mêle une crainte de l'inconnu, du soupçonné de ce qui va se produire. [...] La jeune fille pressent, dans Éros, la force terrible qui va régler son destin, en décider, et c'est ce qui l'épouvante. [...] Le mariage suscite de nouveaux traumatismes sexuels et l'on peut s'étonner de voir que la nuit des noces n'exerce pas plus souvent d'action pathogène, puisqu'elle comporte maintes fois, non pas une séduction érotique, mais un viol. [...] *le lit conjugal est, chez les femmes, à l'origine de la plupart des névroses graves.* »

p. 199-200.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Mais il n'est peut-être pas superflu de faire toujours ressortir que le facteur sexuel dépasse de loin en importance et en conséquences pathologiques tous les autres facteurs. [...] N'omettons pas de rappeler qu'à côté de l'hystérie sexuelle existe une hystérie de frayeur, une hystérie véritablement traumatique. »

p. 200-201.

« Qu'il est justifié de séparer de la neurasthénie un certain complexe symptomatique sous le nom de "névrose d'angoisse" » (1895), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Un certain nombre d'observations indubitables m'ont montré qu'une première rencontre avec le problème sexuel, une révélation plus ou moins soudaine de ce qui a été voilé jusqu'alors, par exemple par le spectacle d'un acte sexuel, une conversation ou des lectures, peuvent provoquer, chez des jeunes filles en voie de maturation, une névrose d'angoisse ; celle-ci est combinée, de façon presque typique, avec une hystérie. »

p. 24.

« Expérience de passivité sexuelle avant la puberté : telle est donc l'étiologie spécifique de l'hystérie », *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Peut-on comprendre qu'une telle expérience sexuelle précoce, subie par un individu, duquel le sexe est à peine différencié, devienne la source d'une anomalie psychique persistante comme l'hystérie ? [...] C'est justement parce que le sujet est infantile que l'irritation sexuelle précoce produit nul ou peu d'effet à sa date, mais la trace psychique en est conservée. Plus tard, quand à la puberté se sera développée la réactivité des organes sexuels à un niveau presque incommensurable avec l'état infantile, il arrive d'une manière ou d'une autre que cette trace psychique inconsciente se réveille. Grâce au changement dû à la puberté le souvenir déploiera une puissance qui a fait totalement défaut à l'évènement lui-même ; *le souvenir agira comme s'il était un évènement actuel*. Il y a pour ainsi dire *action posthume d'un traumatisme sexuel*. »

p. 57.

« Nous avons trouvé au fond de l'étiologie hystérique un évènement de passivité sexuelle, une expérience subie avec indifférence ou avec un petit peu de dépit ou d'effroi. Dans la névrose d'obsessions il s'agit au contraire d'un évènement qui a fait plaisir, d'une agression sexuelle inspirée par le désir (en cas de garçon) ou d'une participation avec jouissance aux rapports sexuels (en cas de petite fille). Les idées obsédantes, reconnues par l'analyse dans leur sens intime, réduites pour ainsi dire à leur expression la plus simple ne sont pas autre chose que des *reproches*, *que le sujet s'adresse à cause de cette jouissance sexuelle anticipée*, mais des reproches défigurés par un travail psychique inconscient de transformation et de substitution. »

p. 58.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« *Nouvelles remarques sur les psychonévroses de défense* » (1896),
Névrose, psychose et perversion, Paris, PUF, 1973.

« Les traumatismes infantiles que l'analyse découvrit dans ces cas sévères, étaient tous à classer parmi les atteintes sexuelles sévères ; parfois il s'agissait de choses véritablement horribles. Parmi les personnes qui s'étaient rendues coupables d'un tel abus aux lourdes conséquences, on trouve avant tout les bonnes d'enfant, gouvernantes ou autres domestiques, auxquels on confie les enfants avec trop d'insouciance ; de plus on retrouve avec une fréquence regrettable des personnes chargées de l'instruction de l'enfant ; pourtant, dans sept des treize cas il s'agissait aussi d'attentats commis par des enfants innocents, le plus souvent des frères, qui avaient entretenu des relations sexuelles pendant des années avec leurs sœurs légèrement plus jeunes. »

p. 63.

L'interprétation des rêves (1900), in *Œuvres complètes. Psychanalyse*, vol. IV, Paris, PUF, 2004.

« Chez un de mes patients, un rêve apporta un jour la restitution à peine déformée d'un incident sexuel qui fut aussitôt reconnu comme un souvenir fidèle. [...] À l'âge de douze ans, le rêveur avait rendu visite à un camarade alité qui, vraisemblablement sous le seul effet du hasard, s'était dénudé en faisant un mouvement dans son lit. À la vue de ses organes génitaux, pris d'une sorte de contrainte, lui-même se dénuda et saisit le membre de l'autre qui, lui, le regarda avec indignation et étonnement, sur quoi il se trouva gêné et quitta les lieux. Cette scène, un rêve la répéta vingt-trois ans plus tard et avec tous les détails des sensations qui s'y étaient produites, mais il la modifia en ceci que le rêveur assumait, au lieu du rôle actif, le rôle passif, tandis que la personne du camarade de classe était remplacée par une personne appartenant au présent. »

p. 235.

« *Oublis de noms ayant pour but d'assurer l'oubli d'un projet* » (1901),
Psychopathologie de la vie quotidienne, Petite Bibliothèque Payot, 2001.

« L'inconscient de la dame, surtout s'il est disposé sympathiquement à l'égard du partenaire, peut avoir deviné ses intentions érotiques dissimulées derrière le masque inoffensif de l'oubli ; et la manière dont elle aura accepté et expliqué l'attouchement, peut fournir aux deux partenaires un moyen inconscient, mais très significatif, de prévoir l'issue du flirt commencé. »

p. 49.

« *Les lapsus* » (1901), *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Petite Bibliothèque Payot, 2001.

« Tout à fait analogue, le mécanisme du lapsus chez une autre patiente qui, voulant reproduire un très lointain souvenir d'enfance, se trouve subitement frappée d'amnésie. Il lui est impossible de se rappeler la partie du corps qui a été souillée par l'attouchement d'une main impertinente et voluptueuse. Quelque temps après, étant

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

en visite chez une amie, elle s'entretient avec elle de villégiatures. À la question : où se trouve située sa maison de M., elle répond sur le flanc de la montagne (Berglende), au lieu de dire sur le versant de la montagne (Berglelne). »

p. 82.

« Pour d'autres lapsus, on peut admettre que c'est une ressemblance tonale avec des mots et des sens obscènes qui est à l'origine de leur production. La déformation et la défiguration intentionnelles de mots et de phrases, que des gens mal élevés affectionnent tant, ne visent en effet qu'à utiliser un prétexte anodin pour rappeler des choses défendues, et ce jeu est tellement fréquent qu'il ne serait pas étonnant que les déformations en question finissent par se produire à l'insu des sujets et en dehors de leur intention. »

p. 104-105.

Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci (1905), Paris, Idées Gallimard, 1927.

« Une seule fois, à ma connaissance Léonard a inséré dans ses écrits scientifiques une donnée sur son enfance : *"Je semble avoir été destiné à m'occuper tout particulièrement du vautour, car un de mes premiers souvenir d'enfance est, qu'étant encore au berceau, un vautour vint vers moi, m'ouvrit la bouche avec sa queue et plusieurs fois me frappa avec cette queue entre les lèvres"*. »

p. 49.

« La tendresse excessive de sa mère lui fut fatale, scella son destin et les carences de son être et de sa vie. La violence des caresses que révèle son fantasme au vautour n'était que trop naturelle [...] c'est une relation d'amour comportant sa satisfaction plénière, et qui comble non pas seulement tous ses désirs psychiques mais assouvit aussi ses besoins physiques [...] Alors à la façon des mères insatisfaites, elle mit le petit enfant à la place de l'époux et le dépouilla, par une trop précoce maturation de son érotisme, d'une partie de sa virilité. »

p. 109.

« Mes vues sur le rôle de la sexualité dans l'étiologie des névroses » (1905), Résultats, idées, problèmes, t. I, Paris, PUF, 1988.

« Un hasard dans ce matériel encore rare à l'époque m'avait fourni un nombre démesurément élevé de cas, dans l'histoire infantile desquels la séduction sexuelle par des adultes ou par d'autres enfants plus âgés jouait le rôle capital. Je surestimaï la fréquence de ces incidents (par ailleurs indubitables), étant donné qu'au surplus à cette époque je n'étais pas en mesure de distinguer à coup sûr les souvenirs illusoires des hystériques concernant leur enfance des traces des événements réels, alors que depuis j'ai appris à ramener maint fantasme de séduction à une tentative de défense contre le souvenir de l'activité sexuelle propre (masturbation infantile). »

p. 116.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Ce qui importait donc n'était pas ce qu'un individu avait connu comme excitations sexuelles dans son enfance, mais avant tout sa réaction à ces expériences vécues : avait-il répondu ou non à ces impressions par le "refoulement". »

p. 119.

« *Fragments d'une analyse d'hystérie (Dora)* » (1905), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1973.

« Dora me communiqua un événement antérieur bien plus propre que l'autre à agir comme traumatisme sexuel. Elle était alors âgée de 14 ans [...] Lorsque la jeune fille entra dans le magasin, (M.K...) il se trouvait seul. [...] il pria la jeune fille de l'attendre auprès de la porte [...] Il revint ensuite et, au lieu de sortir par la porte ouverte, il serra la jeune fille contre lui et l'embrassa sur la bouche. Il y avait bien là de quoi provoquer chez une jeune fille de quatorze ans qui n'avait encore été approchée par aucun homme, une sensation nette d'excitation sexuelle. Mais Dora ressentit à ce moment un dégoût intense, s'arracha violemment à lui. »

p. 18.

« Les reproches de Dora à son père étaient nourris, "doublés", sans exception, d'auto-reproches de même nature, comme nous allons le montrer en détail. Elle avait raison en ceci : son père ne voulait pas se rendre compte du comportement de M. K... envers sa fille, afin de n'être pas gêné dans ses relations avec Mme K... Mais elle avait fait exactement la même chose. Elle s'était faite la complice de ces relations et avait écarté tous les indices qui témoignaient de leur véritable nature. »

p. 24.

« J'ai exposé, il y a bien des années déjà, que la dyspnée et les palpitations de cœur de l'hystérie et de la névrose d'angoisse n'étaient que des fragments isolés de l'acte du coït, et j'ai pu, dans beaucoup de cas, comme dans celui de Dora, ramener le symptôme de la dyspnée, de l'asthme nerveux, à la même cause déterminante, c'est-à-dire au fait d'avoir surpris les rapports sexuels des adultes. »

p. 59.

Trois essais sur la théorie de la sexualité (1905), Paris, Folio essais, 1985.

« Il est instructif de constater que, sous l'influence de la séduction, l'enfant peut devenir pervers polymorphe et être entraîné à tous les débordements inimaginables. [...] les digues psychiques qui entravent les excès sexuels : pudeur, dégoût et morale, ne sont pas encore établies ou sont seulement en cours d'édification. »

p. 118.

« Le caractère infantile est en général facilement porté à la cruauté, car l'obstacle qui arrête la pulsion d'emprise devant la douleur de l'autre : la capacité de compatir, se forme relativement tard. [...] La suppression de la barrière de la pitié comporte le danger que cette association formée durant l'enfance entre les pulsions cruelles et les pulsions érogènes ne s'avère indissoluble dans l'existence extérieure. »

p. 121-122.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Chez l'adolescent, le lien qui l'unit à sa famille [...] pendant l'enfance est le seul qui soit déterminant. Mais le choix d'objet s'accomplit tout d'abord dans la représentation, et la vie sexuelle de l'adolescence n'a guère d'autre latitude que de se répandre en fantasmes [...] manifestement incestueux. »

p. 169.

« Les fantasmes hystériques et leur relation à la bisexualité » (1908), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973.

« Les formations délirantes des paranoïaques sont des fantasmes de la même nature mais devenus immédiatement conscients, portés par la composante sado-masochique de la pulsion sexuelle ; elles peuvent elles aussi trouver complètement leur pendant dans certains fantasmes inconscients des hystériques. On connaît bien d'ailleurs le cas, dont l'importance pratique aussi est grande, où des hystériques ne donnent expression à leurs fantasmes sous forme de symptômes mais dans une réalisation consciente, imaginant ainsi et mettant en scène des attentats, des sévices, des agressions sexuelles. »

p. 152.

« Analyse d'une phobie d'un garçon de cinq ans (Le petit Hans) » (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1985.

« Il me faut maintenant le demander : quel mal a été fait à Hans en amenant au jour ces complexes qui sont non seulement refoulés par les enfants, mais redoutés par les parents ? Le petit garçon a-t-il esquissé le moindre "attentat" contre sa mère ? A-t-il remplacé par des actes les mauvaises intentions qu'il nourrissait contre son père ? Certes, c'est ce qu'auront craint bien des médecins qui méconnaissent la nature de la psychanalyse et s'imaginent qu'on renforce les mauvais instincts en les rendant conscients. »

p. 195.

Cinq leçons sur la psychanalyse (1909), Paris, Petite Bibliothèque Payot, Classiques, 2015.

« Malheureusement, les médecins ne sont pas plus favorisés que les autres mortels quant à la manière d'aborder les choses de la sexualité, et beaucoup d'entre eux subissent l'attitude, faite à la fois de prudence et de lubricité, qui est la plus répandue parmi les hommes dits "cultivés". »

p. 77.

« La psychanalyse nous apprend que l'extériorisation trop forte de ces pulsions, à des époques très précoces, a produit une sorte de *fixation partielle* qui représente maintenant un point faible dans la structure de la fonction sexuelle. Si l'accomplissement normal de la fonction à l'âge adulte rencontre des obstacles, c'est précisément à ces points où les fixations infantiles ont eu lieu que se rompra le refoulement réalisé par les diverses circonstances de l'éducation et du développement. »

p. 85.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Sous l'influence des pulsions partielles, il [l'enfant] va se mettre à échafauder un certain nombre de *théories sexuelles infantiles* ; [...] il conçoit le rapport des sexes comme un acte d'hostilité, une sorte de domination violente. »

p. 87.

« *Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'Homme aux rats)* » (1910), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1985.

« On attache le condamné (il s'exprimait si obscurément que je ne pus deviner de suite dans quelle position on attachait le supplicié), on renverse sur ses fesses un pot dans lequel on introduit des rats, qui se – il s'était levé et manifestait tous les signes de l'horreur et de la résistance – qui *s'enfoncent*. "Dans l'anus, dus-je compléter." À chaque moment important du récit, on remarque sur son visage une expression complexe et bizarre, expression que je ne pourrais traduire autrement que comme étant *l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée*. »

p. 207.

« Il interrompt son récit pour m'assurer combien ces pensées lui répugnent, combien il les ressent étrangères à sa personne, et combien tout ce qui s'ensuit se déroule en lui avec une rapidité extraordinaire. En même temps que l'idée, il y a toujours aussi la "sanction", c'est-à-dire la mesure de défense à laquelle il doit obéir, pour empêcher un tel fantasme de se réaliser. »

p. 207.

« Je ne pus m'expliquer le contraste entre ses scrupules concernant les billets de banque et son manque de scrupules à abuser des jeunes filles à lui confiées que par un déplacement de l'affect du remords. La tendance de ce déplacement était très claire : s'il avait laissé le remords rester là où il aurait dû être, il eût dû renoncer à une satisfaction sexuelle vers laquelle il était poussé probablement par de puissantes déterminantes infantiles. Il obtenait ainsi par ce déplacement un considérable *bénéfice de la maladie*. »

p. 228.

« Plusieurs années après la mort de son père, lorsque le fils éprouva, pour la première fois, la satisfaction sexuelle du coït, une idée surgit en lui : "Mais c'est magnifique ! pour éprouver cela, on serait capable d'assassiner son père !" »

p. 230.

« De là la quantité d'attentats sexuels et de séductions imaginés dans ces fantasmes tandis que la réalité se borna à une activité autoérotique stimulée par des caresses et des punitions. De plus, on s'aperçoit que ceux qui se forgent des fantasmes sur leur enfance *sexualisent leurs souvenirs*, c'est-à-dire qu'ils relient des événements banaux à leur activité sexuelle et étendent sur eux leur intérêt sexuel, tout en suivant probablement par là des traces de contextes véritablement existants. »

p. 234, note de bas de page.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Contributions à la psychologie de la vie amoureuse. Un type particulier de choix d'objet chez l'homme » (1910), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1995.

« Le garçon acquiert pour la première fois une connaissance assez complète des rapports sexuels entre les adultes – ceci aux alentours de la puberté. Des informations brutales qui tendent sans déguisement à provoquer mépris et révolte, le mettent alors au fait du secret de la vie sexuelle, détruisent l'autorité des adultes, qui s'avère incompatible avec le dévoilement de leur activité sexuelle. Ce qui, dans ces révélations, fait la plus grande impression sur le nouvel initié, c'est le rapport à ses propres parents. Un tel rapport est souvent écarté de façon catégorique, en des termes de ce genre : "Peut-être que tes parents et d'autres gens font des choses de ce genre ensemble, mais, mes parents c'est tout à fait impossible". »

p. 52.

Totem et tabou (1912), Paris, Édition Payot et Rivages, 2001.

« La prohibition principale, centrale de la névrose est, comme dans le tabou, celle du contact, d'où son nom, *phobie du toucher*. La prohibition ne porte pas seulement sur l'attouchement direct du corps, mais s'étend à toutes les actions que nous définissons par l'expression figurée : se mettre en contact, venir en contact. »

p. 47.

Sur l'histoire du mouvement psychanalytique (1914), Paris, Folio essais, 2010.

« Le fait du transfert – d'une tonalité crûment sexuelle, tendre ou hostile – qui s'établit dans tout traitement d'une névrose [...], m'est toujours apparu comme la preuve la plus inébranlable de l'origine sexuelle des forces pulsionnelles de la névrose. »

p. 22-23.

« La théorie du refoulement est à présent le pilier sur lequel repose l'édifice de la psychanalyse [...]. On ressent alors une résistance qui s'oppose au travail analytique et met en avant un défaut de mémoire afin de rendre ce travail vain. »

p. 29.

Vue d'ensemble des névroses de transfert : un essai métapsychologique (1915), Paris, Gallimard, 1986.

« Ainsi la limitation de la reproduction devint-elle une obligation sociale. Les satisfactions perverses, sans visée de procréation, échappèrent à cet interdit, ce qui favorisa une certaine régression à la phase libidinale antérieure au primat de la génitalité. La limitation, l'abstinence, dut atteindre la femme plus durement que l'homme plutôt insouciant des suites du rapport sexuel. »

p. 36.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Pulsions et destins des pulsions » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968.

« *Le renversement dans le contraire*, à y regarder de plus près, se résout en deux processus différents : le *retournement* d'une pulsion *de l'activité à la passivité* et le *renversement du contenu* [...]. Le renversement ne concerne que les buts de la pulsion ; le but actif : tourmenter, regarder, est remplacé par le but passif : être tourmenté, être regardé. Le renversement du contenu ne se trouve que dans un cas : la transformation de l'amour en haine. »

p. 25.

« D'un point de vue général, nous pouvons affirmer qu'elles (les pulsions sexuelles) fonctionnent sur un mode *auto-érotique*, c'est-à-dire que leur objet s'efface au profit de l'organe qui est leur source, et, en règle générale, ne fait qu'un avec lui. »

p. 33.

« Le premier but que nous reconnaissons, c'est *incorporer* ou *dévorer*, un type d'amour qui est compatible avec la suppression de l'existence de l'objet dans son individualité et qui peut donc être qualifié d'ambivalent. Au stade supérieur qu'est l'organisation prégénitale sadique-anale, la tendance vers l'objet apparaît sous la forme d'une poussée à l'emprise, pour laquelle endommager ou détruire l'objet n'entre pas en ligne de compte. Cette forme, ce stade préliminaire, de l'amour peut à peine se distinguer de la haine dans son comportement vis-à-vis de l'objet. Ce n'est qu'avec l'établissement de l'organisation génitale que l'amour est devenu l'opposé de la haine. »

p. 41-42.

« *La nervosité commune* » (1916), *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 1968.

« Une femme, brutalement traitée et exploitée sans ménagements par son mari, trouve à peu près régulièrement un refuge dans la névrose lorsqu'elle y est aidée par ses dispositions, lorsqu'elle est trop lâche ou trop honnête pour entretenir un commerce secret avec un autre homme, lorsqu'elle n'est pas assez forte pour braver toutes les conventions extérieures et se séparer de son mari, lorsqu'elle n'a pas l'intention de se ménager et de chercher un meilleur mari et lorsque, par-dessus tout cela, son instinct sexuel la pousse, malgré tout, vers cet homme brutal. »

p. 361.

« *La vie sexuelle de l'homme* » (1917), *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 1968.

« S'il lui arrive de surprendre par hasard un acte sexuel, [l'enfant] y voit une tentative de violence, un corps à corps brutal : fausse conception sadique du coït. [...] Et alors même qu'il aperçoit des traces de sang dans le lit et sur le linge de sa mère, il y voit seulement une preuve des violences auxquelles se serait livré son père. »

p. 298.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Les modes de formation de symptômes » (1917), *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, coll. Petite Bibliothèque Payot, 1968.

« Ne croyez d'ailleurs pas que l'abus sexuel commis sur des enfants par les parents masculins les plus proches soit un fait appartenant entièrement au domaine de la fantaisie. La plupart des analystes auront eu à traiter des cas où cet abus a réellement existé et a pu être établi d'une manière indiscutable ; seulement cet abus avait eu lieu à une époque beaucoup plus tardive que celle à laquelle l'enfant le situe [. . .]. Le résultat est le même, et il ne nous a pas encore été donné de constater une différence quant aux effets, selon que les événements de la vie infantile sont un produit de la fantaisie ou de la réalité. »

p. 349.

« Contributions à la psychologie de la vie amoureuse. Le tabou de la virginité » (1918), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1995.

« Là où le primitif a posé un tabou, c'est qu'il redoute un danger et on ne peut rejeter le fait que toutes ces prescriptions d'évitement trahissent une crainte essentielle à l'égard de la femme. Peut-être ce qui fonde cette crainte c'est le fait que la femme est autre que l'homme, qu'elle apparaît incompréhensible, pleine de secret, étrangère et pour cela ennemie. L'homme redoute d'être affaibli par la femme, d'être contaminé par sa féminité et de se montrer alors incapable. L'effet endormissant, détendant du coït peut être le prototype de cette inquiétude et si cette angoisse s'étend, cela est justifié par le fait qu'on perçoit l'influence que la femme acquiert sur l'homme par les rapports sexuels, la considération qu'elle commande alors. Dans tout ceci il n'est rien qui aurait vieilli, rien qui ne soit valable de nos jours encore. »

p. 71-72.

« Judith est une jeune femme dont la virginité est protégée par un tabou. Son premier mari a été paralysé lors de la nuit de noce par une mystérieuse angoisse et n'a plus osé depuis lors l'approcher. [. . .] Le général assyrien (Holopherne) assiégeant sa ville, elle projette de le séduire et de le perdre par sa beauté, utilisant ainsi un motif patriotique pour cacher un motif sexuel. Après avoir été déflorée par cet homme puissant, célèbre par sa force et son manque de délicatesse, elle puise dans son indignation la force de lui trancher la tête et devient ainsi la libératrice de son peuple. Nous savons bien que la décapitation est le substitut symbolique de la castration ; ainsi Judith est la femme qui châtre l'homme qui l'a déflorée. »

p. 79.

« Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'Homme aux loups) » (1918), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1985.

« Je ne sais combien de fois parents et éducateurs, en présence de l'inexplicable "méchanceté" d'un enfant, auraient l'occasion de se souvenir de ce typique état de choses. L'enfant qui se montre à tel point irritable fait par là un aveu et veut provoquer une punition. Et dans les coups qu'il reçoit, il recherche à la fois l'apaisement de son sentiment de culpabilité et la satisfaction de sa tendance sexuelle masochique. »

p. 341.

SOMMAIRE

S. FREUD

« J'entends par là les postures qu'il vit prendre à ses parents, l'homme dressé et la femme courbée comme un animal. Nous savons déjà qu'au temps de son angoisse, sa sœur avait coutume de lui faire peur avec l'image du livre de contes représentant le loup debout, une patte portée en avant, les griffes sorties et les oreilles dressées. [...] Il pensait que l'attitude du loup sur cette image avait pu lui rappeler celle de son père pendant la scène primitive que nous avons reconstruite. »

p. 351.

J. LACAN

« **Au-delà du principe du plaisir. Principe du plaisir et névrose traumatique** » (1920), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1973.

« Ce n'est pas à la faveur de la fonction qu'ils ont acquise sous l'influence du principe du plaisir et qui consiste à procurer au rêveur une réalisation hallucinatoire de ses désirs, que les rêves du malade atteint de névrose traumatique le ramènent toujours et régulièrement à la situation dans laquelle s'était produit le traumatisme. Nous devons plutôt admettre que ces rêves correspondent à un autre objectif, lequel doit être réalisé, avant que le principe du plaisir puisse affirmer sa maîtrise. Ils ont pour but de faire naître chez le sujet un état d'angoisse qui lui permette d'échapper à l'emprise de l'excitation qu'il a subie et dont l'absence a été la cause de la névrose traumatique. »

p. 39.

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« **La tête de Méduse (1922), Résultats, idées, problèmes, t. II**, Paris, PUF, 1985.

« La vue de la tête de Méduse rend rigide d'effroi, change le spectateur en pierre. Même origine tirée du complexe de castration et même changement d'affect. Car devenir rigide signifie érection, donc, dans la situation originelle, consolation apportée au spectateur. Il a encore un pénis, il s'en assure en devenant lui-même rigide. »

p. 49.

« Ce symbole de l'horreur est porté par la déesse vierge Athena sur son costume. Avec raison, car elle devient par là une femme inapprochable qui repousse toute concupiscence sexuelle. N'exhibe-t-elle pas l'organe génital de la mère, qui provoque l'effroi ? Les Grecs, avec leur homosexualité généralement forte, ne pouvaient manquer de posséder une figuration de la femme qui repousse, et provoque l'effroi de par sa castration. »

p. 50.

« Si la tête de Méduse se substitue à la figuration de l'organe génital féminin, ou plutôt si elle isole son effet excitant l'horreur de son effet excitant le plaisir, on peut se rappeler que l'exhibition des organes génitaux est encore connue par ailleurs comme acte apotrope. Ce qui, pour soi-même, excite l'horreur, produira aussi le même effet sur l'ennemi qu'il faut repousser. Chez Rabelais, encore, le diable prend la fuite après que la femme lui a montré sa vulve. »

p. 50.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Le moi et le ça. Les états de dépendance du Moi » (1923), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1973.

« Ce fut une surprise de constater que lorsqu'il a atteint un certain degré d'intensité, ce sentiment de culpabilité inconscient pouvait faire d'un homme un criminel. La chose est pourtant certaine. On trouve chez beaucoup de criminels jeunes, un puissant sentiment de culpabilité, antérieur, et non consécutif au crime ; un sentiment qui a été le mobile du crime, comme si le sujet avait trouvé un soulagement à rattacher ce sentiment inconscient à quelque chose de réel et d'actuel. »

p. 226.

La question de l'analyse profane (1926), Paris, Gallimard, Folio essais, 2009.

« En affirmant que le premier choix d'objet de l'enfant est un choix incestueux, pour employer le terme technique, l'analyse, à coup sûr, a encore blessé les sentiments les plus sacrés de l'humanité et elle est en droit de s'attendre à une égale mesure d'incrédulité, de contestation et d'accusation. [...] À coup sûr, le mythe grec n'a pas manqué d'avoir le même sens, mais la majorité des hommes d'aujourd'hui, savants ou non, préfèrent croire que la nature a instauré un dégoût inné comme protection contre la possibilité de l'inceste. »

p. 77.

« L'extraordinaire fréquence de cette "mauvaise habitude" enfantine était connue de tout temps des adultes, elle était même considérée comme un péché grave et poursuivie avec rigueur. Comment pouvait-on concilier cette observation des penchants immoraux des enfants – car les enfants font ça, comme ils disent, parce que cela leur fait plaisir – avec la théorie de leur pureté et de leur absence de sensualité innées ? Ne me le demandez pas. Faites-vous expliquer ce mystère par la partie adverse. Un problème plus important se pose à nous. Comment doit-on se comporter face à l'activité sexuelle de la première enfance ? »

p. 83.

Malaise dans la civilisation (1929), Paris, Seuil, Points, 2010.

« Le sentiment de bonheur accompagnant la satisfaction d'une pulsion sauvage, non bridée par le Moi, est incomparablement plus intense que quand est satisfaite une pulsion domptée. Le caractère irrésistible d'impulsions perverse, et peut-être l'attrait qu'exerce tout ce qui est défendu, trouve là une explication économique. »

p. 68.

« L'être humain n'est pas un être doux [...]. son prochain n'est pas seulement pour lui une aide éventuel et un objet sexuel, mais aussi une tentation de satisfaire sur lui son agressivité, d'exploiter sa force de travail sans dédommagement, d'user de lui sexuellement sans son consentement, prendre possession de ses biens, de l'humilier, de lui causer des souffrances, de le martyriser et de le tuer. *Homo homini lupus*. »

p. 119.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Si la civilisation impose d'aussi grands sacrifices non seulement à la sexualité de l'homme mais aussi à son agressivité, nous comprenons mieux qu'il ait du mal à trouver son bonheur [...] L'homme civilisé a troqué un morceau de possible bonheur contre un morceau de sécurité. »

p. 125.

« Dans le sadisme, connu de longue date comme une pulsion partielle de la sexualité, on aurait affaire à un tel alliage, particulièrement fort, de l'élan amoureux avec la pulsion de destruction, de même que dans son pendant, le masochisme, on aurait une alliance avec la sexualité de la destruction dirigée vers l'intérieur, de sorte que cet élan, qui d'habitude ne peut être perçu, devient alors flagrant et tangible. »

p. 131.

« Il semble bien que ce ne soit possible que par le détour consistant à ce que l'empêchement de la satisfaction érotique provoque une part d'agressivité visant la personne qui gêne cette satisfaction, et que cette agressivité elle-même doive nécessairement être à son tour réprimée. Mais alors c'est bien seulement l'agressivité qui se transforme en sentiment de culpabilité. »

p. 162.

« *L'angoisse et la vie instinctuelle* », XXXII^e Conférence (1933), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1971.

« Nous appelons sadisme la nécessité, pour obtenir une satisfaction sexuelle, de faire souffrir, de maltraiter, d'humilier l'objet sexuel, et masochisme, le besoin d'être soi-même ce souffre-douleur. Vous n'ignorez pas non plus que ces deux tendances jouent aussi leur rôle dans les rapports sexuels normaux et qu'on les qualifie de perversions quand, après avoir éliminé les autres buts sexuels, elles parviennent à les remplacer par leurs propres fins. »

p. 63.

« Heureusement les pulsions agressives ne sont jamais isolées, mais toujours alliées aux pulsions érotiques, et c'est à ces dernières qu'incombe, dans la civilisation créée par les hommes, le rôle de modératrices et de protectrices. »

p. 67.

« *La féminité* », XXXIII^e Conférence (1933), *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1971.

« Grâce à la différence des sexes, nos discussions à propos de la féminité furent assez piquantes, car chaque fois qu'un parallèle semblait devoir être défavorable à leur sexe, ces dames nous soupçonnaient, nous analystes mâles, d'être farcis de préjugés profondément ancrés qui nous empêchaient d'y voir clair et de nous montrer impartiaux en tout ce qui concerne la féminité. En revanche, nous pouvions facilement éviter toute impolitesse en demeurant sur le terrain de la bi-sexualité. »

p. 71.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« De plus, il semble que la libido subisse une répression plus grande quand elle est contrainte de se mettre au service de la fonction féminine et que, pour employer une expression téléologique, la nature tienne moins compte de ses exigences que dans le cas de la virilité. La cause en peut-être recherchée dans le fait que la réalisation de l'objectif biologique : l'agression, se trouve confiée à l'homme et demeure, jusqu'à un certain point, indépendante du consentement de la femme. »

p. 79.

L'homme Moïse et la religion monothéiste (1939), Paris, Gallimard, Folio essais, 2002.

« Les effets du traumatisme sont de deux sortes, positifs et négatifs. Les premiers sont des efforts pour remettre en œuvre le traumatisme, donc pour remémorer l'expérience oubliée ou, mieux encore, pour la rendre réelle, pour en vivre à nouveau une répétition, même si ce ne fut qu'une relation affective antérieure, pour la faire revivre dans une relation analogue à une autre personne. On réunit ces efforts sous le nom de fixation au traumatisme et de contrainte de répétition. »

p. 163.

« Le sacré est manifestement quelque chose qu'on n'a pas le droit de toucher. Une prohibition sacrée possède une très forte tonalité affective, mais au fond sans justification rationnelle. Pourquoi, en effet, serait-ce par exemple un crime si grave de commettre l'inceste avec sa fille ou sa sœur, pourquoi serait-ce plus condamnable que toute autre relation sexuelle ? Si l'on s'enquiert d'une justification, on s'entendra sans doute répondre que tous nos sentiments s'insurgent là contre. Mais cela signifie seulement que l'on tient l'interdit comme allant de soi, que l'on ne sait pas comment le justifier [...]. Le commandement de l'exogamie, dont l'expression négative est l'horreur de l'inceste, se conformait à la volonté du père et prolongeait cette volonté après son éviction. D'où la force de son accentuation affective et l'impossibilité de lui donner une justification rationnelle, donc son caractère sacré. »

p. 221.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

JACQUES LACAN

ÉCRITS

Paris, Seuil, 1966.

« Propos sur la causalité psychique » (1946)

« Ce n'est rien d'autre que le *kakon* de son propre être, que l'aliéné cherche à atteindre dans l'objet qu'il frappe. »

p. 175.

« L'agressivité en psychanalyse » (1948)

« L'agressivité intentionnelle ronge, mine, désagrége ; elle châtie ; elle conduit à la mort : "Et moi qui croyais que tu étais impuissant !", gémissait dans un cri de tigresse une mère à son fils qui venait de lui avouer, non sans peine, ses tendances homosexuelles. Et l'on pouvait voir que sa permanente agressivité de femme virile n'avait pas été sans effets ; il nous a toujours été impossible, en de semblables cas, d'en détourner les coups de l'entreprise analytique elle-même. »

p. 104.

« Intervention sur le transfert » (1951)

« Que s'est-il donc passé dans la scène de la déclaration au bord du lac, qui a été la catastrophe par où Dora est entrée dans la maladie, en entraînant tout le monde à la reconnaître pour malade, [...] ? Il suffit comme dans toute interprétation valable de s'en tenir au texte pour le comprendre. M. K... n'a eu le temps que de placer quelques mots, il est vrai qu'ils furent décisifs : "Ma femme n'est rien pour moi." Et déjà son exploit avait sa récompense : une gifle majeure, celle-là même dont Dora ressentira bien après le traitement le contrecoup brûlant en une névralgie transitoire, vient signifier au maladroït : "Si elle n'est rien pour vous, qu'êtes-vous donc pour moi ?" »

p. 224.

« Fonction et champ de la parole et du langage » (1953)

« Le premier événement retournera à sa valeur traumatique susceptible d'un progressif et authentique effacement, si l'on ne ranime expressément son sens. »

p. 261.

« Premièrement, l'homme aux loups, – malgré tout le faisceau de preuves démontrant l'historicité de la scène primitive, malgré la conviction qu'il manifeste à son endroit, imperturbable aux mises en doute méthodiques dont Freud lui impose l'épreuve –, jamais n'arrive pourtant à en intégrer sa remémoration dans son histoire.

Deuxièmement, l'homme aux loups démontre ultérieurement son aliénation de la façon la plus catégorique, sous une forme paranoïde. »

p. 311.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la "Verneinung" de Freud » (1954)

« Le contenu de l'hallucination, si massivement symbolique, y doit son apparition dans le réel à ce qu'il n'existe pas pour le sujet. Tout indique en effet que celui-ci reste fixé dans son inconscient à une position féminine imaginaire qui ôte tout sens à sa mutilation hallucinatoire. »

p. 392.

« La chose freudienne » (1955)

« Si toute causalité vient à témoigner d'une implication du sujet, nul doute que tout conflit d'ordre ne soit remis à sa charge. »

p. 416.

« D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1955-1956)

[À propos de l'hallucination « Truie ! »] « Il s'agissait en effet d'un de ces délires à deux dont nous avons dès longtemps montré le type dans le couple mère-fille, et où le sentiment d'intrusion, développé en un délire de surveillance, n'était que le développement de la défense propre à un binaire affectif, ouvert comme tel à n'importe quelle aliénation. »

p. 534.

« L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud » (1957)

« Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient se substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme, – métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme élément signifiant, – la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre. »

p. 518.

« D'où sa fixation "perverse" au même point de suspension de la chaîne signifiante où le souvenir-écran s'immobilise, où l'image fascinante du fétiche se statue. »

p. 518.

« Le petit Hans, à cinq ans laissé en plan par les carences de son entourage symbolique, devant l'énigme soudain actualisée pour lui de son sexe et de son existence, développe, sous la direction de Freud et de son père son disciple, autour du cristal signifiant de sa phobie, sous une forme mythique, toutes les permutations possibles d'un nombre limité de signifiants. »

p. 519.

« C'est qu'à une vérité nouvelle, on ne peut se contenter de faire sa place, car c'est de prendre notre place en elle qu'il s'agit. Elle exige qu'on se dérange. On ne saurait y parvenir à s'y habituer seulement. On s'habitue au réel. La vérité, on la refoule. »

p. 521.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« La psychanalyse et son enseignement » (1957)

« C'est ainsi qu'une gifle, – à se produire à travers plusieurs générations, violence passionnelle d'abord, puis de plus en plus énigmatique en se répétant dans des scénarios compulsifs dont elle semble plutôt déterminer la construction à la façon d'une histoire de Raymond Roussel, jusqu'à n'être plus que l'impulsion ponctuant de sa syncope une méfiance du sexe quasi paranoïaque, [...] pour former les figures du tarot d'où sera sorti réellement quoique à son insu pour le sujet, les choix, décisifs pour sa destinée, d'objets dès lors chargés pour lui des plus déroutantes valences. »

p. 448-449.

« Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir » (1958)

« Un cauchemar [...] hantera jusqu'à la fin le sommeil de Gide, à ceci près que la crique qui le croque, à partir d'une certaine date, il la trouvera "rigolo". Mais toujours le désolera de son angoisse l'apparition sur la scène d'une forme de femme qui, son voile tombé, ne laisse voir qu'un trou noir*, ou bien se dérobe en flux de sable à son étreinte**. »

* Delay, I, p. 525, citant les *Cahiers d'André Walter*.

** Delay, II, p. 105, citant *Et nune manet in te*, p. 35.

p. 750.

« L'enfant Gide entre la mort et l'érotisme masturbatoire, n'a de l'amour que la parole qui protège et celle qui interdit ; la mort a emporté avec son père celle qui humanise le désir. C'est pourquoi le désir est confiné pour lui au clandestin. »

p. 752-753.

« Car dans sa position de garçon de treize ans en proie aux plus "rouges tourmentes" de l'enfance, en présence d'une fille de quinze, cette vocation à la protéger signe l'immixtion de l'adulte. »

p. 753.

« Le privilège d'un désir qui assiège le sujet, ne peut tomber en désuétude, qu'à ce que soit cent fois repris ce tournant du labyrinthe, où le feu d'une rencontre a imprimé son blason.

Sans doute le sceau de cette rencontre n'est-il pas seulement une empreinte, mais un hiéroglyphe, et peut-il être d'un texte à d'autres transféré. »

p. 756.

« La signification du phallus » (1958)

« Le sujet comme l'Autre, pour chacun des partenaires de la relation, ne peuvent se suffire d'être sujets du besoin, ni objets de l'amour, mais qu'ils doivent tenir lieu de cause du désir.

Cette vérité est au cœur, dans la vie sexuelle, de toutes malfaçons qui soient du champ de la psychanalyse. Elle y fait aussi la condition du bonheur du sujet : et camoufler sa

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

béance en s'en remettant à la vertu du "génital" pour la résoudre par la maturation de la tendresse (c'est-à-dire du seul recours à l'Autre comme réalité), toute pieuse qu'en soit l'intention, n'en est pas moins une escroquerie. »

p. 691-692.

« Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960)

« Quoi qu'il en soit, ce que le sujet trouve en cette image altérée de son corps, c'est le paradigme de toutes les formes de la ressemblance qui vont porter sur le monde des objets une teinte d'hostilité en y projetant l'avatar de l'image narcissique, qui, de l'effet jubilatoire de sa rencontre au miroir, devient dans l'affrontement au semblable le déversoir de la plus intime agressivité. »

p. 809.

« Ce que la psychanalyse nous démontre concernant le désir dans sa fonction qu'on peut dire la plus naturelle [...], c'est bien que tout ceci exige le concours d'éléments structuraux qui, pour intervenir, se passent fort bien de ces accidents, et dont l'incidence inharmonique, inattendue, difficile à réduire, semble bien laisser à l'expérience un résidu qui a pu arracher à Freud l'aveu que la sexualité devait porter la trace de quelque fêlure peu naturelle. »

p. 812.

« Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine » (1960)

« L'analyste est tout aussi offert qu'un autre à un préjugé sur le sexe, passé ce que lui découvre l'inconscient.

Souvenons-nous de l'avis que Freud répète souvent de ne pas réduire le supplément du féminin au masculin au complément du passif à l'actif ? »

p. 731.

« Pourquoi ne pas admettre en effet que, s'il n'est pas de virilité que la castration ne consacre, c'est un amant châtré ou un homme mort (voire les deux en un), qui pour la femme se cache derrière le voile pour y appeler son adoration, – soit du même lieu au-delà du semblable maternel d'où lui est venu la menace d'une castration qui ne la concerne pas réellement. »

p. 733.

« Position de l'inconscient au congrès de Bonneval » (reprise de 1960 en 1964)

« Le sujet parlant a ce privilège de révéler le sens mortifère de cet organe [la libido], et par là son rapport à la sexualité. Ceci parce que le signifiant comme tel, a, en barrant le sujet par première intention, fait entrer en lui le sens de la mort. (La lettre tue, mais nous l'apprenons de la lettre elle-même.) C'est ce par quoi toute pulsion est virtuellement pulsion de mort. »

p. 848.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Kant avec Sade » (1963)

« La pudeur est amboceptive des conjonctures de l'être : entre deux, l'impudeur de l'un à elle seule faisant le viol de la pudeur de l'autre. »

p. 772.

« Le désir plus exactement se supporte d'un fantasme dont un pied au moins est dans l'Autre, et justement celui qui compte, même et surtout s'il vient à boiter. »

p. 780.

« On peut ériger en devoir la maxime de contrer le désir du tyran, si le tyran est celui qui s'arroge le pouvoir d'asservir le désir de l'Autre. »

p. 784.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE
AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

JACQUES LACAN

AUTRES ÉCRITS

Paris, Seuil, 2001.

« Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein » (1965)

« Ravisseuse est bien aussi l'image que va nous imposer cette figure de blessée, exilée des choses, qu'on n'ose pas toucher, mais qui vous fait sa proie. »

p. 191.

« Car la limite où le regard se retourne en beauté, je l'ai décrite, c'est le seuil de l'entre-deux-morts, lieu que j'ai défini et qui n'est pas simplement ce que croient ceux qui en sont loin : le lieu du malheur. »

p. 197.

« La logique du fantasme » (1966-1967)

« Il n'y a pas d'acte sexuel, sous-entend : qui fasse le poids à affirmer dans le sujet la certitude de ce qu'il soit d'un sexe. [...] il n'y a que l'acte sexuel, implique : dont la pensée ait lieu de se défendre pour ce que le sujet s'y refend. »

p. 325.

« Il se voit aux mises en acte du névrosé, que le fantasme, il ne l'approche qu'à la lorgnette, tout occupé qu'il est à sustenter le désir de l'Autre en le tenant de diverses façons en haleine. Le psychanalyste pourrait ne pas se faire son servent.

Ceci l'aiderait à en distinguer le pervers, affronté de beaucoup plus près à l'impasse de l'acte sexuel. Sujet autant que lui bien sûr, mais qui fait des rets du fantasme l'appareil de conduction par où il dérobe en court-circuit une jouissance dont le lieu de l'Autre ne le sépare pas moins. »

p. 326-327.

« Où nous avons pour la première fois appuyé que ce lieu de l'Autre n'est pas à prendre ailleurs que dans le corps, qu'il n'est pas intersubjectivité, mais cicatrices sur le corps tégumentaires, pédoncules à se brancher sur ses orifices pour y faire office de prises, artifices ancestraux et techniques qui le rongent. »

p. 327.

« Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » (1967)

« Dans ce virage [du passage du psychanalysant au psychanalyste] où le sujet voit chavirer l'assurance qu'il prenait de ce fantasme où se constitue pour chacun sa fenêtre sur le réel, ce qui s'aperçoit, c'est que la prise du désir n'est rien que celle d'un désêtre. »

p. 254.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« L'acte psychanalytique » (1967-1968)

« Ramenons donc l'acte psychanalytique à ce que laisse à celui qu'il allège ce qu'il a pour lui mis en route : c'est qu'il lui reste dénoncé que la jouissance, privilégiée de commander le rapport sexuel, s'offre d'un acte interdit, mais que c'est pour masquer que ce rapport ne s'établit que de n'être pas vérifiable à exiger le moyen terme qui se distingue d'y manquer : ce qu'on appelle avoir fait de la castration sujet. »

p. 379-380.

« Que l'axiologie de la pratique psychanalytique s'avère se réduire au sexuel, ceci ne contribue à la subversion de l'éthique qui tient à l'acte inaugural, qu'à ce que le sexuel se montre de négativités de structure.

Plaisir, barrière à la jouissance (mais non l'inverse). Réalité faite du transfert (mais non l'inverse). Et principe de vanité, suprême à ce que le verbe ne vaille qu'au regard de la mort (regard, à souligner, non mort, qui se dérobe). »

p. 380.

« Allocutions sur les psychoses de l'enfant » (26 septembre 1968)

« Autrement dit ce qui institue l'entrée dans la psychanalyse provient de la difficulté de l'être-pour-le-sexe, mais la sortie, à lire les psychanalystes d'aujourd'hui n'en serait rien d'autre qu'une réforme de l'éthique où se constitue le sujet. »

p. 366.

« Radiophonie » (1970)

« Cette division [du sujet] répercute les avatars de l'assaut qui, telle quelle, l'a affrontée au savoir du sexuel, – traumatiquement de ce que cet assaut soit à l'avance condamné à l'échec pour la raison que j'ai dite, que le signifiant n'est pas propre à donner corps à une formule qui soit du rapport sexuel.

D'où mon énonciation : il n'y a pas de rapport sexuel, sous-entendu : formulable dans la structure. »

p. 413.

« Lituraterre » (1971)

« Sous le pont Mirabeau [...] coule la Seine primitive, et c'est une scène telle qu'y peut battre le V romain de l'heure cinq (cf. *L'Homme aux loups*). Mais aussi bien n'en jouit-on qu'à ce qu'y pleuve la parole d'interprétation. »

p. 18.

« ...ou pire » (1971-1972)

« Car si la jouissance sexuelle s'injecte si loin dans les relations de celui qui prend être de la parole – car c'est cela l'être parlant –, n'est-ce pas qu'il n'a au sexe comme spécifiant un partenaire, aucun rapport quantifiable, dirais-je pour indiquer ce qu'exige la science (et ce qu'elle applique à l'animal).

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

Il n'est que trop concevable que l'idée universitaire embrouille ceci de le classer dans le pansexualisme. »

p. 549.

« S'il y a solidarité – et rien de plus à avancer –, entre le non-rapport des sexes et le fait qu'un être soit parlant, c'est là façon aussi valable que les errements de la conscience, de situer le supposé chef-d'œuvre de la vie, elle-même censée entre idée reproductrice, quand aussi bien le sexe se lie à la mort.

Dès lors, c'est dans les nœuds du symbolique que l'intervalle situé d'un non-rapport est à repérer dans son orographie laquelle, de faire monde pour l'homme, peut aussi bien se dire mur, et procédant de l'(a)mur. »

p. 549.

« Je dis, moi, que le savoir affecte le corps de l'être qui ne se fait être que de paroles, ceci de morceler sa jouissance, de le découper par là jusqu'à en produire les chutes dont je fais le (a), à lire objet petit a, ou bien abjet, ce qui se dira quand je serai mort, temps où enfin l'on m'entendra, ou encore l'(a)cause première de son désir. »

p. 550.

« L'étourdit » (1972)

« Du rapport de l'homme et de la femme en tant justement qu'ils seraient propres, de ce qu'ils habitent le langage, à faire énoncé de ce rapport.

Est-ce l'absence de ce rapport qui les exile en stabitat ? Est-ce d'habiter que ce rapport ne peut être qu'inter-dit ?

Ce n'est pas la question. bien plutôt la réponse, et la réponse qui la supporte, – d'être ce qui la stimule à se répéter –, c'est le réel. »

p. 455.

« Le fouillis est insurmontable de ce qui s'y épingle de la castration, des défilés par où l'amour s'entretient de l'inceste, de la fonction du père, du mythe où l'Œdipe se redouble de la comédie du Père-Orang, du pérorant Outang. »

p. 457.

« À ce titre l'élucubration freudienne du complexe d'Œdipe, qui y fait la femme poisson dans l'eau, de ce que la castration soit chez elle de départ (*Freud dixit*), contraste douloureusement avec le fait du ravage qu'est chez la femme, pour la plupart, le rapport à sa mère, d'où elle semble bien attendre comme femme plus de substance que de son père, – ce qui ne va pas avec lui étant second, dans ce ravage. »

p. 465.

« [Dans] la psychose de Schreber, [...] c'est de l'irruption d'*Un-père* comme sans raison, que se précipite ici l'effet ressenti comme de forçage, au champ d'un Autre à se penser comme à tout sens le plus étranger. »

p. 466.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Télévision » (1973)

« Il est frappant que ce sens se réduise au non-sens : au non-sens du rapport sexuel, lequel est patent depuis toujours dans les dits de l'amour. Patent au point d'être hurlant : ce qui donne une haute idée de l'humaine pensée. »

p. 513-514.

« Freud n'a pas dit que le refoulement *provienne* de la répression : que (pour faire image), la castration, ce soit dû à ce que Papa, à son moutard qui se tripote la quéquette, brandisse : "On te la coupera, sûr, si tu remets ça." [...] »

Disons qu'à mesure qu'il y avançait, il penchait plus vers l'idée que le refoulement était premier. C'est dans l'ensemble la bascule de la seconde topique. La gourmandise dont il dénote le surmoi est structurale, non pas effet de la civilisation, mais "malaise (symptôme) dans la civilisation". »

p. 529-530.

« Même si les souvenirs de la répression familiale n'étaient pas vrais, il faudrait les inventer, et on n'y manque pas. Le mythe, c'est ça, la tentative de donner forme épique à ce qui s'opère de la structure. »

L'impasse sexuelle secrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient. Je ne les dis pas imaginées, j'y lis comme Freud l'invitation au réel qui en répond.

L'ordre familial ne fait que traduire que le Père n'est pas le géniteur, et que la Mère reste contaminer la femme pour le petit d'homme ; le reste s'ensuit. »

p. 532.

« Au temps donc pour le sexe, puisqu'en effet le capitalisme, c'est de là qu'il est parti, de le mettre au rancart. »

Vous avez donné dans le gauchisme, mais autant que je le sache, pas dans le sexo-gauchisme. C'est que celui-ci ne tient qu'au discours analytique, tel qu'il existe pour l'heure. Il ex-siste mal, de ne faire que redoubler la malédiction sur le sexe. »

p. 532.

« Il y suffit que quelque part le rapport sexuel cesse de ne pas s'écrire, que de la contingence s'établisse (autant dire), pour qu'une amorce soit conquise de ce qui doit s'achever à le démontrer, ce rapport, comme impossible, soit à l'instituer dans le réel [...]. »

Ainsi poursuivrons-nous à partir de l'Autre, de l'Autre radical, qu'évoque le non-rapport que le sexe incarne, – dès qu'on y aperçoit qu'il n'y a de l'Un peut-être que par l'expérience de l'(a)sexué. »

p. 539.

« Mais c'est en quoi la vérité se refuse plus souvent qu'à son tour, exigeant de l'acte des airs de sexe, qu'il ne peut tenir, c'est le ratage : réglé comme papier à musique. »

p. 540.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Préface à *L'Éveil du printemps* » (1974)

« Que ce que Freud a repéré de ce qu'il appelle la sexualité fasse trou dans le réel, c'est ce qui se touche de ce que personne ne s'en tirant bien, on ne s'en soucie pas plus. C'est pourtant expérience à portée de tous. Que la pudeur désigne : du privé. Privé de quoi ? Justement de ce que le pubis n'aille qu'au public, où il s'affiche d'être l'objet d'une levée de voile.

Que le voile levé ne montre rien, voilà le principe de l'initiation (aux bonnes manières de la société, tout au moins). »

p. 562.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

JACQUES LACAN

LE SÉMINAIRE

Textes établis par Jacques-Alain Miller.

Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud (1953-1954), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975.

« La datation du trauma reste pour lui [Freud] un problème qu'il convient de conserver, si je puis dire, mordicus, comme je l'ai rappelé à ceux qui ont suivi mon enseignement sur le sujet de *l'Homme aux loups*. »

p. 45.

« Nous sommes bien tous d'accord que l'amour est une forme de suicide. »

p. 172.

« La relation imaginaire primordiale donne le cadre fondamental de tout érotisme possible. [...] La relation objectale doit toujours se soumettre au cadre narcissique [...]. Elle le transcende [...] mais d'une façon impossible à réaliser sur le plan imaginaire. C'est ce qui fait pour le sujet la nécessité de ce que j'appellerai l'amour. »

p. 197.

« Je vous rappellerai [...] que le refoulement est, dans le cas de l'homme aux loups, lié à une expérience traumatique qui est celle du spectacle d'une copulation entre les parents dans une position *a tergo*. Cette scène n'a jamais pu être directement évoquée, remémorée par le patient, et elle est reconstruite par Freud. La position copulatoire n'a pu être restituée qu'à partir des conséquences traumatiques sur le comportement actuel du sujet. »

p. 213.

« Un énoncé discordant, ignoré dans la loi, un énoncé promu au premier plan par un événement traumatique, qui réduit la loi en une pointe au caractère inadmissible, inintégrable – voilà ce qu'est cette instance aveugle, répétitive, que nous définissons habituellement dans le terme de surmoi. »

p. 222.

« L'amour, l'amour de celui qui désire être aimé, est essentiellement une tentative de capturer l'autre dans soi-même, dans soi-même comme objet. La première fois que j'ai parlé longuement de l'amour narcissique, c'était, souvenez-vous-en, dans le prolongement même de la dialectique de la perversion. »

p. 304.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1978.

« Le sujet est personne. Il est décomposé, morcelé. Et il se bloque, il est aspiré par l'image, à la fois trompeuse et réalisée de l'autre, ou aussi bien sa propre image spéculaire. Là, il trouve son unité. »

p. 72.

« Le principe du plaisir, c'est que le plaisir cesse. »

p. 107.

« J'ai parlé tout à l'heure du voyeurisme-exhibitionnisme, et d'une pulsion qui a sa source dans un organe, l'œil. Mais son objet n'est pas l'œil. De même, ce qui est du registre du sadisme-masochisme a aussi source dans un ensemble organique, la musculature, mais tout indique que son objet, encore qu'il ne soit pas sans rapport avec cette structure musculaire, est autre chose. [...] Vous voyez la différence. Vous voyez aussi tout ce que l'auto-érotisme garde de mystérieux, de presque impénétrable. »

p. 121.

Le Séminaire, livre III, Les psychoses (1955-1956), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1981.

« L'injure est toujours une rupture du système de langage, le mot d'amour aussi. »

p. 67.

« Dans le cas des névroses, le refoulé reparaît *in loco*, là où il a été refoulé, c'est à dire dans le milieu même des symboles, pour autant que l'homme s'y intègre et y participe comme agent et comme acteur. Il reparaît *in loco* sous un masque. Le refoulé dans la psychose, si nous savons lire Freud, reparaît dans un autre lieu, *in altero*, dans l'imaginaire, et là en effet sans masque. »

p. 120.

« Là où il n'y a pas de matériel symbolique, il y a obstacle, défaut, à la réalisation de l'identification essentielle à la réalisation de la sexualité du sujet. Ce défaut provient du fait que, sur un point, le symbolique manque de matériel – car il lui en faut un. Le sexe féminin a un caractère d'absence, de vide, de trou, qui fait qu'il se trouve être moins désirable que le sexe masculin dans ce qu'il a de provocant, et qu'une dissymétrie essentielle apparaît. »

p. 199.

Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet (1956-1957), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1994.

« Pour avoir une idée de l'harmonie qui prévaut avant la phobie, notez bien que le petit Hans se trouve manifester sur le plan imaginaire les attitudes les plus formellement typiques qu'on puisse attendre de ce que nous appelons dans notre rude langage

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

l'agression virile. Dans ses relations avec les petites filles, il en est à mettre en jeu une cour, plus ou moins présente, qui se différencie même en deux modes – il y a les petites filles qu'il presse, étreint, agresse, il y en a d'autres avec lesquelles il traite sous le mode de la distance, *Liebe per Distanz*. »

p. 239.

« Toute notre expérience nous indique qu'il y a manifestement dans le passé des enfants, dans leur vécu et leur développement, un élément fort difficile à intégrer. [...] le caractère ravageant, très spécialement chez le paranoïaque, de la première sensation orgasmique complète. Pourquoi chez le paranoïaque ? [...] nous trouvons constamment chez certains sujets le témoignage du caractère d'invasion déchirante, d'irruption chavirante, qu'a présenté pour eux cette expérience. C'est assez pour nous indiquer, au détour où nous nous trouvons, que la nouveauté du pénis réel doit jouer son rôle, comme élément d'intégration difficile. »

p. 259-260.

Le Séminaire, livre V, Les formations de l'inconscient (1957-1958), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1998.

« La mère, remarquez-le, est par rapport au petit Hans dans une position ambiguë. Elle est interdictrice, joue le rôle castrateur que l'on pourrait voir attribuer au père sur le plan réel, lui dit *Te sers pas de ça, c'est dégoûtant* – ce qui ne l'empêche pas, sur le plan pratique, de l'admettre dans son intimité, et non seulement de lui permettre de tenir la fonction de son objet imaginaire, mais de l'y encourager. Il lui rend effectivement les plus grands services, il incarne bel et bien pour elle son phallus, et se trouve ainsi maintenu dans la position d'assujéti. Il est assujéti, et c'est toute la source de son angoisse et de sa phobie. »

p. 193.

« Il y a quelque chose aussi qui apparaît très fréquemment, et qui n'est pas un des moindres paradoxes de l'analyse des homosexuels. Il semble, au premier abord, bien paradoxal par rapport à l'exigence du pénis chez le partenaire, qu'ils aient une peur bleue de voir l'organe de la femme, parce que, nous dit-on, cela leur suggère des idées de castration. C'est peut-être vrai, mais non pas de la façon que l'on pense, parce que ce qui les arrête devant l'organe de la femme, c'est précisément qu'il est censé dans beaucoup de cas avoir ingéré le phallus du père, et que ce qui est redouté dans la pénétration, c'est précisément la rencontre avec ce phallus. »

p. 211.

« Prenons maintenant le fantasme *On bat un enfant*. Freud s'arrête sur ce que signifie ce fantasme dans lequel paraît être absorbée, sinon l'entièreté, du moins une partie importante des satisfactions libidinales du sujet. Il insiste sur le fait qu'il l'a rencontré en grande majorité chez des sujets féminins [...]. Il ne s'agit pas de n'importe quel fantasme sadique ou pervers, il s'agit d'un fantasme qui culmine et se fixe sous une forme dont le sujet livre le thème d'une façon très réticente. Il semble qu'une assez grande charge de culpabilité soit liée à la communication même de ce thème qui, une

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

fois révélé, ne peut s'articuler autrement que par *On bat un enfant. On bat. Ein Kind wird geschlagen*. Cela veut dire que ce n'est pas le sujet qui bat, il est là en spectateur. »
p. 236.

« Ce deuxième temps [du fantasme] est lié à l'Œdipe comme tel. Il a le sens d'une relation privilégiée de la petite fille avec son père – c'est elle qui est battue. Freud admet ainsi que ce fantasme reconstruit puisse témoigner du retour du désir œdipien chez la petite fille, celui d'être l'objet du désir du père, avec ce qu'il comporte de culpabilité, nécessitant qu'elle se fasse battre. »
p. 238.

« Le sujet est bien loin de participer à ce qui se passe réellement quand il est confronté à une scène effective de fustigation. Et aussi bien, comme Freud l'indique très précisément, le plaisir même de ce fantasme est manifestement lié à son caractère peu sérieux, inopérant. La fustigation n'attente pas à l'intégrité réelle et physique du sujet. C'est bien son caractère symbolique qui est érotisé comme tel, et ce dès l'origine. Au deuxième temps [...] le fantasme va prendre une tout autre valeur, changer de sens. C'est bien là que réside toute l'énigme de l'essence du masochisme. »
p. 242.

« Comment le sujet se sent-il affecté comme désir par le signifiant ? – pour autant que c'est lui qui est aboli, et non pas l'autre avec le fouet imaginaire et, bien entendu, signifiant. Comme désir, il se sent buté à ce qui comme tel le consacre et le valorise tout en le profanant. Il y a toujours dans le fantasme masochiste un côté dégradant et profanatoire, qui indique en même temps la dimension de la reconnaissance et le mode de relation interdit du sujet avec le sujet paternel. C'est ce qui fait le fond de la partie méconnue du fantasme. »
p. 246-247.

« Tout ce que nous rencontrons comme achoppement, accident, dans l'évolution de l'enfant, et ce jusqu'au plus radical de ces achoppements et de ces accidents, est lié à ceci, que l'enfant ne se trouve pas seul en face de la mère, mais qu'en face de la mère, il y a le signifiant de son désir, à savoir le phallus. »
p. 285.

« Au départ, ce signe, que l'enfant soit battu par le père, est celui de l'abaissement du frère haï. Je vous ai fait remarquer que, dans la deuxième étape de l'évolution de ce fantasme, celle que Freud indique comme devant être reconstruite, comme n'étant jamais aperçue, sauf de biais et dans des cas exceptionnels, et alors qu'il s'agit du sujet lui-même, ce signe devient au contraire le signe de l'amour. Battu, il est aimé, lui, le sujet. Il accède à l'ordre de l'amour, à l'état d'être aimé, parce qu'il est battu. [...] C'est ce que Freud [...] exprime dans les *Quelques suites psychiques de la différence anatomique des sexes en disant – L'enfant qui est alors battu devient aimé, apprécié sur le plan de l'amour*. »
p. 345.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« La première personne à être châtrée dans la dialectique intrasubjective, c'est la mère. C'est là qu'est d'abord rencontrée la position de castration. Si les destins sont différents du garçon et de la petite fille, c'est parce que la castration est d'abord rencontrée dans l'Autre. La petite fille réunit cette aperception avec ce dont la mère l'a frustrée. Ce qui est perçu dans la mère comme castration l'est donc aussi comme castration pour elle, et se présente d'abord sous la forme d'un reproche à la mère. »

p. 349.

« La provocation de l'hystérique tend à constituer le désir, mais au-delà de ce que l'on appelle la défense. C'est-à-dire qu'elle indique la place – au-delà de l'apparence, du masque – de quelque chose qui est présenté au désir, et qui, bien entendu, ne peut pas être offert à son accès, puisque c'est quelque chose qui est présenté derrière un voile, mais qui, d'autre part, ne peut pas y être trouvé. Ce n'est pas la peine que vous ouvriez mon corsage, parce que vous n'y trouveriez pas le phallus, mais si je porte ma main à mon corsage, c'est pour que vous désigniez, derrière mon corsage, le phallus, c'est-à-dire le signifiant du désir. »

p. 380.

« Ici, la mortification ambiguë se présente sous la forme du voile, celui que nous voyons se reproduire tous les jours sous la forme du corsage de l'hystérique. C'est la position fondamentale de la femme par rapport à l'homme concernant le désir, à savoir que là, derrière la chemisette, n'y allez surtout pas voir, parce que bien entendu il n'y a rien, il n'y a rien que le signifiant [...] du désir. Derrière ce voile, il y a, ou il n'y a pas, quelque chose qu'il ne faut pas montrer, [...] la pudeur. La pudeur a des sens et des portées différents chez l'homme et chez la femme, quelle qu'en soit l'origine, que ce soit l'horreur qu'en a la femme, ou quelque chose qui surgit tout naturellement de l'âme si délicate des hommes. J'ai fait allusion au voile qui recouvre très régulièrement chez l'homme le phallus. C'est exactement la même chose qui recouvre normalement à peu près la totalité de l'être de la femme [...] c'est le signifiant du phallus. »

p. 383-384.

« La solution de l'analyse de l'obsessionnel, c'est qu'il en vienne à découvrir la castration pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour la loi de l'Autre. C'est l'Autre qui est châtré. Pour des raisons qui tiennent à sa fausse implication dans ce problème, le sujet se sent lui-même menacé par cette castration, sur un plan tellement aigu qu'il ne peut pas s'approcher de son désir sans en ressentir les effets. [...] Son anamnèse fait apparaître ceci – la première fois qu'il a un rapprochement avec une petite fille, il fuit sous l'angoisse, va se confier à sa mère, et se sent tout rassuré dès le moment où il lui dit – *Je te dirai tout*. Il n'y a qu'à prendre ce matériel à la lettre. Son maintien subjectif virtuel en passe d'emblée par une référence éperdue à l'Autre comme lieu de l'articulation verbale. C'est là que désormais le sujet va entièrement s'investir. C'est là son seul refuge possible devant la panique qu'il éprouve à l'approche de son désir, c'est déjà inscrit, il s'agit de voir ce qu'il y a dessous. »

p. 436.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Le fameux traumatisme dont on est parti, la fameuse scène primitive [...], qu'est-ce que c'est ? – [...] Qu'est-ce donc ? – si ce n'est cette vie qui se saisit dans une horrible aperception d'elle-même, dans son étrangeté totale, dans sa brutalité opaque, comme pur signifiant d'une existence intolérable pour la vie elle-même, dès qu'elle s'en écarte pour voir le traumatisme et la scène primitive. C'est ce qui apparaît de la vie à elle-même comme signifiant à l'état pur, et qui ne peut d'aucune façon s'articuler ni se résoudre. »

p. 466.

Le Séminaire, livre VI, Le désir et son interprétation (1958-1959), Paris, La Martinière/Le Champ freudien, coll. Champ Freudien, 2013.

« Dans la présence primitive du désir de l'Autre comme obscure et opaque, le sujet est sans recours, *hilflos*. *L'Hilflosigkeit* – j'emploie le terme de Freud – cela s'appelle en français la *détresse* du sujet. C'est là le fondement de ce qui, dans l'analyse, a été exploré, expérimenté, situé, comme l'expérience traumatique. »

p. 27.

« Le fantasme a toujours cette structure. Il n'est pas simplement relation d'objet. Il est quelque chose qui coupe. C'est un certain évanouissement, une certaine syncope signifiante du sujet en présence d'un objet. »

p. 209.

« Ce phallus [...] est précisément à la place du I de l'identification primitive, l'identification à la mère. C'est qu'effectivement, le phallus, le sujet ne veut pas le dénier à la mère. Le sujet, comme l'enseigne la doctrine depuis toujours, veut maintenir le phallus de la mère. Le sujet refuse la castration de l'Autre. »

p. 279-280.

« Une horreur de la féminité comme telle, [...] quand [Hamlet] fait jouer devant les yeux d'Ophélie toutes les possibilités de dégradation, de variation, de corruption, qui sont liées au développement de la vie même de la femme pour autant que celle-ci se laisse entraîner à tous les actes qui peu à peu font d'elle une mère – au nom de quoi Hamlet la repousse. »

p. 292.

« La peur de l'objet phobique est faite pour protéger le sujet de quoi ? C'est dans Freud – de l'approche de son désir [...]. En tant que Hans est sans armes par rapport à ce qui, dans l'Autre, la mère en l'occasion, s'ouvre pour lui comme le signe de sa dépendance absolue. »

p. 503.

« La fonction que l'hystérique se donne à elle-même [...] Sa jouissance est d'empêcher le désir. [...] empêcher le désir de venir à terme pour en rester elle-même l'enjeu. »

p. 505.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

Le Séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse (1959-1960), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1986.

« Il semble qu'à partir du coup de sonde, du flash que l'expérience freudienne a jeté sur les origines paradoxales du désir, sur le caractère de perversion polymorphe de ses formes infantiles, une pente générale a porté les psychanalystes à réduire ces origines paradoxales pour en montrer la convergence vers une fin d'harmonie. »

p. 13.

« Les dix commandements sont interprétables comme destinés à tenir le sujet à distance de toute réalisation de l'inceste, à une condition et à une seule, c'est que nous nous apercevons que l'interdiction de l'inceste n'est pas autre chose que la condition pour que subsiste la parole. »

p. 84.

« En somme, Kant est de l'avis de Sade. Car, pour atteindre absolument *das Ding*, pour ouvrir toutes les vannes du désir, qu'est-ce que Sade nous montre à l'horizon ? Essentiellement, la douleur. La douleur d'autrui, et aussi bien la douleur propre du sujet, car ce ne sont à l'occasion qu'une seule et même chose. L'extrême du plaisir, pour autant qu'il consiste à forcer l'accès à la Chose, nous ne pouvons le supporter. [...] Les fantasmes, en effet, à un certain degré, à une certaine limite, ne supportent pas la révélation de la parole. »

p. 97.

« Freud a mis au premier plan de l'interrogation éthique le rapport simple de l'homme et de la femme. Chose très singulière, les choses n'en ont pas fait mieux que de rester au même point. La question de *das Ding* reste aujourd'hui suspendue à ce qu'il y a d'ouvert, de manquant, de béant, au centre de notre désir. Je dirai, si vous me permettez ce jeu de mots, qu'il s'agit pour nous de savoir ce que nous pouvons faire de ce dam pour le transformer en dame, en notre dame.

Ne souriez pas de ce maniage, car la langue l'a fait avant moi. Si vous notez l'étymologie du mot *danger*, vous verrez que c'est exactement la même équivoque qui le fonde en français – le danger est à l'origine *domniarium*, domination. Le mot *dame* est tout doucement venu contaminer cela. Et en effet, lorsque nous sommes au pouvoir d'un autre, nous sommes en grand péril. »

p. 102.

« Cet acte est tout le mystère. Il est fait pour nous voiler ceci, que non seulement le meurtre du père n'ouvre pas la voie vers la jouissance que la présence de celui-ci était censée interdire, mais il en renforce l'interdiction. Tout est là, et c'est bien là, dans le fait comme dans l'explication, la faille. L'obstacle étant exterminé sous la forme du meurtre, la jouissance n'en reste pas moins interdite, et bien plus, cette interdiction est renforcée. »

p. 207.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« N'est-ce pas vraiment singulier, étrange, qu'un être s'avoue jalouser chez l'autre, et jusqu'à la haine, jusqu'au besoin de détruire, ce qu'il n'est capable d'appréhender d'aucune façon, par aucune voie intuitive ? »

p. 278.

« Ce que l'analyse articule, c'est que, dans le fond, il est plus commode de subir l'interdit que d'encourir la castration. »

p. 354.

« Sublimez tout ce que vous voudrez, il faut le payer avec quelque chose. Ce quelque chose s'appelle la jouissance. Cette opération mystique, je la paie avec une livre de chair. »

p. 371.

Le Séminaire, livre VIII, Le transfert (1960-1961), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1991.

« L'attrape primitive chez l'homme doit être cherchée dans la phase orale. C'est le réflexe de la morsure, corrélatif de ces fameux fantasmes sadiques que peut avoir l'enfant, et qui aboutissent à la section de l'objet entre tous précieux, le mamelon de la mère. C'est l'origine de ce qui, dans la phase ultérieure, génitale, ira à se manifester, par un transfert de fantasme, comme la possibilité de priver, blesser, mutiler le partenaire du désir sexuel sous la forme de son organe. Et voilà pourquoi, non pas votre fille est muette, mais pourquoi la phase génitale est marquée du signe possible de la castration. »

p. 270.

« Cela concerne d'abord les paradoxes de la situation de l'enfant, à savoir qu'il s'agit chez lui d'un désir encore fragile, incertain, prématuré, anticipé. Mais cette observation nous masque en fin de compte ce dont il s'agit – c'est tout simplement la réalité du désir sexuel à quoi n'est pas adaptée, si l'on peut dire, l'organisation psychique en tant qu'elle est psychique, et ce, à quelque niveau que ce soit. Car l'organe n'est apporté et abordé que transformé en signifiant, et pour être transformé en signifiant, il est tranché. »

p. 272.

« Frapper le phallus dans l'Autre pour guérir la castration symbolique, le frapper sur le plan imaginaire, c'est la voie que choisit l'obsessionnel pour tenter d'abolir la difficulté que je désigne sous le nom de parasitisme du signifiant dans le sujet, et de restituer au désir sa primauté, au prix d'une dégradation de l'Autre, qui le fait essentiellement fonction d'élimination imaginaire du phallus. »

p. 290.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Ce qui est intéressé dans le fantasme de l'exhibitionniste comme du voyeur, c'est un élément tiers, qui implique que peut éclore chez le partenaire une conscience complice qui reçoit ce qui lui est donné à voir – que ce qui l'épanouit dans sa solitude en apparence innocente s'offre à un regard caché – qu'ainsi c'est le désir même qui soutient sa fonction dans le fantasme, qui voile au sujet son rôle dans l'acte – que l'exhibitionniste et le voyeur se jouissent en quelque sorte eux-mêmes comme de voir ou de montrer, mais sans savoir ce qu'ils voient et ce qu'ils montrent. »

p. 359-360.

« Contrairement à la bergerie où l'amour baigne dans la béatitude, nous disent-ils, observez un peu ce que vous voyez, ce n'est pas simplement que l'amour est souvent coupable, c'est qu'on aime pour échapper à la culpabilité [...] l'amour est dans son fond besoin d'être aimé par qui pourrait vous rendre coupable. Et justement, si l'on est aimé par celui ou celle-là, cela va beaucoup mieux. »

p. 394.

« Il convient de ne point du tout négliger, dans des formes très authentiques, de la meilleure qualité, de la relation amoureuse, l'incidence, je ne dis pas de l'idéal du moi, mais bel et bien du surmoi comme tel, et dans sa forme la plus opaque et la plus déroutante. »

p. 395.

« Si l'angoisse est un signal, cela veut dire qu'elle peut provenir d'un autre. Il n'en reste pas moins que, pour autant qu'il s'agit là d'un rapport au désir, le signal ne s'épuise pas dans la métaphore du danger de l'ennemi du troupeau. En effet, ce qui distingue le troupeau humain du troupeau animal, c'est que pour chaque sujet, [...] l'ennemi du troupeau c'est lui. »

p. 431.

Le Séminaire, livre IX, « L'identification » (1961-1962), inédit.

Leçon du 21 février 1962.

« Je n'aime que mon corps, même quand cet amour, je le transfère sur le corps de l'autre. »

« Je désire l'autre comme désirant. Et quand je dis comme désirant, je n'ai même pas dit, je n'ai expressément pas dit comme me désirant. Car c'est moi qui désire, et désirant le désir, ce désir ne saurait être désir de moi que si je me retrouve à ce tournant, là où je suis, bien sûr, c'est-à-dire si je m'aime dans l'autre, autrement dit si c'est moi que j'aime. Mais alors j'abandonne le désir. Ce que je suis en train d'accentuer, c'est cette limite, cette frontière qui sépare le désir de l'amour. »

« Le sujet dont il s'agit, celui dont nous suivons la trace, est le sujet du désir et non pas le sujet de l'amour, pour la simple raison qu'on n'est pas sujet de l'amour, on est ordinairement, on est normalement sa victime. C'est tout à fait différent. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

Leçon du 28 mars 1962

« Le comble de la jouissance masochiste n'est pas tellement dans le fait qu'elle s'offre à supporter ou non telle ou telle douleur corporelle. Mais dans cet extrême singulier [...] *cette annulation à proprement parler du sujet en tant qu'il se fait pur objet.* »

Leçon du 4 avril 1962

« On a été chercher l'angoisse, et plus exactement ce qui est plus originel que l'angoisse, la préangoisse, l'angoisse traumatique. Personne n'a parlé de cela, l'angoisse c'est la sensation du désir de l'Autre. »

Leçon du 30 mai 1962

« Ce qu'il en est du fantasme proprement sadien [...] c'est que ce que l'on pourrait appeler "l'impuissance du fantasme sadique" chez le névrosé repose tout entière sur ceci : c'est qu'en effet il y a bien visée destructive dans le fantasme de l'obsessionnel, mais cette visée destructive, comme je viens de l'analyser, a le sens, non pas de la destruction de l'autre, objet du désir, mais de la destruction de l'image de l'autre au sens où ici je vous la situe, à savoir que justement elle n'est pas l'image de l'autre, parce que l'autre, (a) objet du désir – comme je vous le montrerai la prochaine fois – n'a pas d'image spéculaire. »

Leçon du 30 mai 1962

« Ce à quoi le névrosé d'ailleurs aboutit effectivement, c'est à la destruction du désir de l'Autre. Et c'est bien pourquoi il est irrémédiablement fourvoyé dans la réalisation du sien. »

*Le Séminaire, livre X, L'angoisse (1962-1963),
Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2004.*

« L'angoisse, qu'est-elle ? Nous avons écarté que ce soit une émotion. Pour l'introduire, je dirai que c'est un affect. [...] Ce que j'ai dit de l'affect, c'est qu'il n'est pas refoulé. [...] Ce qui est refoulé, ce sont les signifiants qui l'amarrent. »

p. 23.

« Ce qu'il y a de plus angoissant pour l'enfant, c'est justement quand le rapport sur lequel il s'institue, du manque qui le fait désirer, est perturbé, et il est le plus perturbé quand il n'y a pas de possibilité de manque, quand la mère est tout le temps sur son dos, et spécialement à lui torcher le cul, modèle de la demande, de la demande qui ne saurait défaillir. [...] Que voyons-nous du début de la phobie du petit Hans ? On met un accent qui n'est pas bien centré sur le fait que, soi-disant, l'angoisse serait liée à l'interdiction par la mère des pratiques masturbatoires, vécue par l'enfant comme présence du désir de la mère s'exerçant à son endroit. Mais qu'est-ce que nous apprend ici l'expérience sur l'angoisse dans son rapport avec l'objet du désir ? – si ce n'est que l'interdiction est tentation. Il ne s'agit pas de perte de l'objet, mais de la présence de ceci, que les objets, ça ne manque pas. »

p. 67.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Le corrélatif du cauchemar, c'est l'incube ou le succube, cet être qui pèse de tout son poids opaque de jouissance étrangère sur votre poitrine, qui vous écrase sous sa jouissance. La première chose qui apparaît dans le mythe, mais aussi dans le cauchemar vécu, c'est que cet être qui pèse par sa jouissance est aussi un être questionneur, et même, qui se manifeste dans cette dimension développée de la question qui s'appelle l'énigme. Le Sphinx, dont, ne l'oubliez pas, l'entrée en jeu dans le mythe précède tout le drame d'Œdipe, est une figure de cauchemar et une figure questionneuse en même temps. »

p. 76.

« L'horrible, le louche, l'inquiétant, tout ce par quoi nous traduisons [...] le magistral *unheimlich* de l'allemand, se présente par des lucarnes. C'est encadré que se situe le champ de l'angoisse. [...] *Soudain, tout d'un coup*, toujours vous trouverez ce terme au moment de l'entrée du phénomène de l'*unheimlich*. Vous trouverez toujours la scène qui se propose dans sa dimension propre, et qui permet que surgisse ce qui, dans le monde, *ne peut pas* se dire. »

p. 90.

« Se reconnaître comme objet de désir, au sens où je l'articule, c'est toujours masochiste. »

p. 125.

« Quand le désir et la loi se retrouvent ensemble, ce que le masochiste entend faire apparaître – et j'ajoute, sur sa petite scène, car il ne faut jamais oublier cette dimension, c'est que le désir de l'Autre fait la loi.

Nous en voyons tout de suite l'un des effets. C'est que le masochiste lui-même apparaît dans la fonction que j'appellerais celle du déjet. C'est notre objet *a*, mais dans l'apparence du déjeté, du jeté au chien, aux ordures, à la poubelle, au rebut de l'objet commun, faute de pouvoir le mettre ailleurs. »

p. 126.

« Nous portons le deuil, et nous en ressentons les effets de dévaluation, pour autant que l'objet dont nous portons le deuil était, à notre insu, celui qui s'était fait, que nous avions fait, le support de notre castration. Quand celle-ci nous fait retour, nous nous voyons pour ce que nous sommes, en tant que nous serions essentiellement retournés à cette position de la castration. »

p. 132.

« La tache de sang, que ce soit celle à quoi s'exténue Lady Macbeth ou celle que Lautréamont désigne sous le terme *intellectuelle*, est impossible à effacer, parce que la nature du signifiant est justement de s'efforcer à effacer une trace. Et plus on cherche à l'effacer, pour retrouver la trace, plus la trace insiste comme signifiant. »

p. 162.

« La volonté de jouissance chez le pervers, est, comme chez tout autre, une volonté qui échoue, qui rencontre sa propre limite, son propre freinage, dans l'exercice même du désir. »

p. 176.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Celui qui a possédé l'objet du désir et de la loi, celui qui a joui de sa mère, Œdipe pour le nommer, fait ce pas de plus, il voit ce qu'il a fait. [...] Comment dire ce qui est de l'ordre de l'indicible, et dont je veux pourtant faire surgir l'image ? Il voit ce qu'il a fait, ce qui a pour conséquence qu'il voit [...] l'instant d'après ses propres yeux, boursoufflés de leur tumeur vitreuse, au sol, confus amas d'ordures, puisque, pour les avoir arrachés de leurs orbites, ses yeux, il a bien évidemment perdu la vue. Et pourtant, il n'est pas sans le voir, les voir comme tels, comme l'objet-cause, enfin dévoilé de la dernière, ultime, non pas coupable mais hors des limites, concupiscence, celle d'avoir voulu savoir. [...] Quel est le moment de l'angoisse ? [...] c'est proprement ce que je m'efforce de vous désigner par cette image, c'est l'impossible vue qui vous menace, de vos propres yeux par terre. »

p. 190.

« Chez le sadique, l'angoisse est moins cachée. Elle l'est même si peu qu'elle vient en avant dans le fantasme, lequel fait de l'angoisse de la victime une condition exigée. Seulement, c'est cela même qui doit nous mettre en méfiance. Qu'est-ce que le sadique cherche dans l'Autre ? [...] c'est en quelque sorte l'envers du sujet qui est cherché, ce qui prend sa signification de ce trait de gant retourné que souligne l'essence féminine de la victime. Il s'agit du passage à l'extérieur de ce qui est le plus caché. »

p. 193-194.

« On dit – le masochiste vise la jouissance de l'Autre. [...] ce qui est caché par cette idée, c'est que, au dernier terme, il vise en fait l'angoisse de l'Autre. [...] Ce qui est patent, c'est que le sadique recherche l'angoisse de l'Autre. Ce qui est masqué par là, c'est la jouissance de l'Autre. »

p. 207.

« C'est en tant qu'elle veut ma jouissance, c'est-à-dire, jouir de moi, que la femme suscite mon angoisse. [...] Dans la mesure où il s'agit de jouissance, c'est-à-dire où c'est à mon être qu'elle en veut, la femme ne peut l'atteindre qu'à me châtrer. »

p. 211.

« L'existence même du mécanisme de la détumescence dans la copulation [...] suffit déjà à soi tout seul, à marquer la liaison de l'orgasme avec ce qui se présente bel et bien comme la première image, l'ébauche, de la coupure, séparation, fléchissement, *aphanisis*, disparition de la fonction de l'organe. [...] L'homologue du point d'angoisse oral, c'est l'orgasme lui-même comme expérience subjective. »

p. 275.

« Ce qui nous permet de justifier ce que la clinique nous montre très fréquemment, à savoir la sorte d'équivalence fondamentale entre l'orgasme et au moins certaines formes de l'angoisse [...] l'érotisation éventuelle d'une situation angoissante, recherchée comme telle. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Dans la révélation de ce qui apparaît à l'homme aux loups par la béance et le cadre [...] de la fenêtre ouverte [...] où est l'essentiel ? [...] Il est là dans la réflexion même de l'image, qu'il supporte d'une catatonie qui n'est point autre chose que celle même du sujet, l'enfant médusé par ce qu'il voit, paralysé par cette fascination. »

p. 301.

« Cette jouissance – parente de ce Freud appelle ailleurs l'horreur de la jouissance ignorée de l'homme aux rats [...] est là présentifiée sous cette forme érigée. Le sujet n'est plus qu'érection dans cette prise qui le fait phallus, le fige tout entier, l'arborifie. [...] Cet élément, c'est la réponse du sujet à la scène traumatique par une défécation. »

p. 302.

« En raison même de la structure évoquée, l'homme n'est dans la femme que par délégation de sa présence, sous la forme de cet organe caduc, de cet organe dont il est fondamentalement châtré dans la relation sexuelle et par la relation sexuelle. »

p. 353.

Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1973.

« La répétition est quelque chose qui, de sa véritable nature, est toujours voilé dans l'analyse, à cause de l'identification de la répétition et du transfert dans la conceptualisation des analystes. [...] Ce qui se répète, en effet, est toujours quelque chose qui se produit – l'expression nous dit assez son rapport à la *tuché* – *comme au hasard*. »

p. 54.

« La place du réel, qui va du trauma au fantasme – en tant que le fantasme n'est jamais que l'écran qui dissimule quelque chose de tout à fait premier, de déterminant dans la fonction de la répétition – voilà ce qu'il nous faut repérer maintenant. Voilà au reste, ce qui, pour nous, explique à la fois l'ambiguïté de la fonction de l'éveil, et de la fonction du réel dans cet éveil. »

p. 58-59.

« Le fait copulatoire de l'introduction de la sexualité est traumatisant [...]. La mauvaise rencontre centrale est au niveau du sexuel. »

p. 62.

« Car après tout, pourquoi la scène primitive est-elle si traumatique ? Pourquoi est-elle toujours trop tôt ou trop tard ? Pourquoi le sujet y prend-il ou trop de plaisir – du moins est-ce ainsi que, d'abord, nous avons conçu la causalité traumatisante de l'obsessionnel – ou trop peu, comme chez l'hystérique ? [...] Pour l'instant, notre horizon, c'est ce qui apparaît de factice dans le rapport fondamental à la sexualité. Il s'agit dans l'expérience analytique de partir de ceci que si la scène primitive est traumatique, ce n'est pas l'empathie sexuelle qui soutient les modulations de l'analysable, mais

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

un fait factice. Un fait factice, comme celui qui apparaît dans la scène si farouchement traquée dans l'expérience de *l'Homme aux loups* – l'étrangeté de la disparition et de la réapparition du pénis. »

p. 67.

« Le rendez-vous est toujours manqué – c'est ce qui fait, au regard de la *tuché*, la vanité de la répétition, son occultation constitutive. »

p. 117.

« Allons au fait. La réalité de l'inconscient, c'est – vérité insoutenable – la réalité sexuelle. [...] Pourquoi est-ce une réalité insoutenable ? [...] Nous savons que la division sexuelle, en tant qu'elle règne sur la plus grande partie des êtres vivants, est ce qui assure le maintien de l'être d'une espèce. [...]

L'existence, grâce à la division sexuelle, repose sur la copulation, accentuée en deux pôles que la tradition séculaire s'efforce de caractériser comme le pôle mâle et le pôle femelle. »

p. 138.

« C'est dans la fonction où l'objet sexuel file vers la pente de la réalité, et se présente comme un paquet de viande que surgit cette forme de déssexualisation si manifeste qu'elle s'appelle chez l'hystérique réaction de dégoût. »

p. 157.

« Plaçons-nous aux deux extrêmes de l'expérience analytique. Le refoulé primordial est un signifiant, et ce qui s'édifie par-dessus pour constituer le symptôme, nous pouvons toujours le considérer comme échafaudage de signifiants. Refoulé et symptôme sont homogènes, et réductibles à des fonctions de signifiants. [...] À l'autre extrémité, il y a l'interprétation [...] L'interprétation, dans son terme, pointe le désir, auquel, en un certain sens, elle est identique. Le désir, c'est en somme l'interprétation elle-même. Dans l'intervalle, la sexualité. »

p. 160-161.

« Mais la prétendue valeur, par exemple, du *masochisme féminin*, comme on s'exprime, il convient de la mettre dans la parenthèse d'une interrogation sérieuse. Elle fait partie de ce dialogue qu'on peut définir, en bien des points, comme un fantasme masculin. [...] Sans doute y a-t-il là un voile qu'il convient de ne pas soulever trop vite, concernant les intérêts du sexe. »

p. 175-176.

Le Séminaire, livre XII, « Problèmes cruciaux pour la psychanalyse » (1964-1965), inédit.

Leçon du 20 janvier 1965

« Ceci est important parce que Dieu sait que Pascal est notre ami [...] il suffit d'ouvrir les Mémoires de sa sœur, pour voir à quel point son angoisse et ses abîmes et toute cette horreur dont il était environné, a pu prendre racine dans l'aversion dont il témoigne si précocement [...] l'horreur, poussée jusqu'à la panique, jusqu'à la crise, à la crise noire, aux convulsions, de Pascal, chaque fois qu'il voyait s'approcher le couple parental amoureux, de son lit, est tout de même quelque chose dont il y a lieu de

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

tenir compte à condition bien sûr, d'être en état de se poser la question de savoir quelles limites la névrose doit imposer au sujet. [...] il suffit de s'approcher pour voir que c'est précisément la tentative désespérée de résoudre la question que nous essayons de soulever ici : celle du désir comme désir du grand Autre. »

Leçon du 19 mai 1965

« C'est la structure freudienne qui nous révèle et lève le sceau de ce mystère : l'orientation de la vérité [...] la vérité est à dire sur le sexe. [...] c'est parce qu'il est impossible de la dire en son entier, qu'il en découle cette sorte de suspens, de faiblesse, d'incohérence séculaire dans le savoir, qui est proprement celle que dénonce et articule Descartes pour en détacher sa certitude du sujet :

- en quoi le sujet se manifeste, comme étant justement le signal, le reste, le résidu de ce manque de savoir ;
- par où il rejoint ce qui le lie à ce qui se refuse au savoir dans le sexe ;
- à quoi le sujet se trouve suspendu sous la pure forme de ce manque, à savoir comme entité désexuée. [...] Le sexe, dans son essence de différence radicale, reste intouché et se refuse au savoir. »

Le Séminaire, livre XIII, « L'objet de la psychanalyse » (1965-1966), inédit.

Leçon du 23 mars 1966

« C'est parce que la sexualité entre en jeu d'abord par le biais du désir de savoir que le désir dont il s'agit dans la dynamique freudienne est le désir sexuel. [...] loin que le désir soit désir de jouissance, il est précisément la barrière qui vous maintient à la distance plus ou moins justement calculée de ce foyer brûlant, de ce qui est essentiellement à éviter pour le sujet pensant, qui s'appelle la jouissance. »

Leçon du 27 avril 1966

« S'il y a quelque chose que nous indique le principe du plaisir, c'est que s'il y a une crainte, c'est une crainte de jouir. La jouissance étant à proprement parler une ouverture dont ne se voit pas la limite, et dont ne se voit pas non plus, la définition. »

« L'inceste père-fille, nous savons, quant à nous, de toute notre expérience, qu'il est par ses conséquences analytiques... disons névrosantes, mais le terme n'est pas suffisant puisque ça va jusqu'à avoir des conséquences psychosantes. Il est infiniment moins dangereux, il l'est même, dangereux au degré zéro, au regard de l'inceste mère-fils qui a toujours les conséquences ravageantes auxquelles je fais allusion. »

« Dans ce champ de l'Autre, le regard est ce qui introduit l'écran et la nécessité que le sujet s'inscrive dans le tableau. Il n'y est pas dit, bien sûr, cette topologie si essentielle, si fondamentale à tout le développement freudien, qu'elle est aussi importante que celle de l'œdipe, cette topologie qui est la véritable assise et ce qui donne sa consistance à cette fonction qu'on appelle : la scène primitive. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

Le Séminaire, livre XIV, « La logique du fantasme » (1966-1967), inédit.**Leçon du 25 janvier 1967**

« La sexualité, telle qu'elle est vécue, telle qu'elle opère, c'est, à cet endroit, quelque chose de fondamentalement, dans tout ce que nous repérons à notre expérience analytique, quelque chose qui représente un "se défendre" de donner suite à cette vérité qu'il n'y a pas d'Autre. »

Leçon du 10 mai 1967

« Le corps est fait pour être marqué. On l'a fait. Et le premier commencement du geste d'amour, c'est toujours, un tout petit peu ébaucher, plus ou moins, ce geste. »

Leçon du 24 mai 1967

« D'une jouissance qui est précisément ceci, et la clinique ne nous le montre que trop : d'une jouissance qui est devant quoi le sujet se refuse, voire le sujet se dérobe [...] comme telle, est trop cohérente avec cette dimension de la castration, perçue dans l'acte sexuel, comme menace. [...] ce n'est pas sans fondement que, dans ces achoppements, ces lapsus de l'acte sexuel, se démontre précisément ce dont il s'agit dans le complexe de castration, à savoir que la détumescence est [...] réduite à la fonction de protection plutôt, contre un mal redouté, que vous l'appeliez jouissance ou castration [...] Tel est le ressort que nous touchons du doigt cliniquement, dans les cures de tous les jours, de tout ce qui peut se passer sous les divers modes de l'impuissance, spécialement en tant qu'ils sont centrés autour de l'éjaculation précoce. »

Leçon du 31 mai 1967

« Œdipe [...] rompt le pouvoir d'une jouissance féroce, celle de la sphinge dont est bien étrange qu'elle nous soit offerte sous la forme d'une figure vaguement féminine, disons mi-bestiale, mi-féminine. Ce à quoi il accède après cela [...] c'est assurément la jouissance. Au moment qu'il y entre, il est déjà dans le piège. Je veux dire que, cette jouissance, c'est celle-là qui le marque, d'ores et déjà et d'avance, du signe de la culpabilité. »

Leçon du 21 juin 1967

« L'érection est un phénomène qu'il faut situer sur le chemin de la jouissance. [...] c'est jouissance autoérotique. On ne voit pas pourquoi, s'il en était autrement, cette jouissance serait marquée de cette sorte de voile. Normalement, je veux dire quand l'acte sexuel – du moins faut-il le supposer – a toute sa valeur, eh bien, les emblèmes priapiques s'élèvent à tous les carrefours. Ce n'est un objet à soustraire à la contemplation commune que pour autant, précisément, que cette érection est questionnable, et questionnable au regard de l'acte sexuel comme acte. »

Le Séminaire, livre XV, « L'acte analytique » (1967-1968), inédit.**Leçon du 10 janvier 1968**

« Un acte sexuel précisément défini de ceci qu'il constitue une aporie. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

Leçon du 20 mars 1968

« Le sexe n'est pas "tout". Le "tout" vient à sa place, ce qui ne veut pas dire du tout que cette place soit la place du "tout". Le "tout" l'usurpe en faisant croire, si je puis dire, que lui, le "tout", vient du sexe. »

Leçon du 27 mars 1968

« Le psychanalyste [...] simplement il instaure une expérience dans laquelle il a à mettre son grain de sel au nom de cette fonction tierce qui est cet objet (a), qui a la fonction-clé dans la détermination du désir, qui fait que c'est en effet le recours de la femme, dans ce qu'il en est de l'embarras où la laisse l'exercice de sa jouissance dans son rapport avec ce qu'il en est de l'acte [...] ce qu'on lui impose [...] ceci qui la désigne, dans la dramatisation subjective de ce qu'il en est de l'acte sexuel, qui lui impose la fonction de l'objet (a), pour autant qu'elle masque ce dont il s'agit, à savoir un creux, un vide, cette chose qui manque au centre, qui est cette chose que j'ai essayé de symboliser et dont on peut dire qu'il semble que l'homme et la femme n'ont ensemble [...] rien à voir. En d'autres termes, comme elle n'a aucune raison, de son côté, d'accepter cette fonction de l'objet (a), il se trouve simplement à cette occasion, à l'occasion de sa jouissance et du suspens de celle-ci dans son rapport à l'acte, s'apercevoir de la jouissance de la tromperie, mais d'une tromperie qui n'est pas la sienne, qui est quelque chose d'autre, qui est précisément imposée par l'institution, dans l'occasion du désir du mâle. L'homme, de son côté ce qu'il découvre n'est autre chose que ce qu'il y a chez lui d'impuissance à viser autre chose que quoi ? Bien sûr un savoir. [...] Ce à quoi il s'agit d'arriver, le savoir d'un sexe, c'est précisément ce dont il s'agit : c'est qu'on a jamais le savoir de l'autre sexe. »

Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre (1968-1969), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2006.

« La jouissance masochiste est une jouissance analogique. Le sujet y prend de façon analogique la position de perte, de déchet, représentée par *a* au niveau du plus-de-jouir. »
p. 134.

« La psychanalyse n'est pas un savoir du sexuel.

Qui est-ce qui a appris dans la psychanalyse à savoir bien traiter sa femme ? Parce que enfin ça compte, une femme. Il y a une certaine façon de l'attraper par le bon bout, ça se tient en main d'une certaine façon à laquelle elle ne s'y trompe pas, elle. Elle est capable de vous dire – Vous ne me tenez pas comme on tient une femme. »

p. 204.

« Le biais par lequel ce qu'il en est du savoir sexuel est abordé dans la psychanalyse est celui de ce que d'interdit peut peser sur ce savoir, et c'est pourquoi il prend son poids de la façon dont je l'écris au tableau *a*. »

p. 205.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Que toute la théorie de l'analyse, dit-on quelquefois, se développe dans une filière androcentrique, ce n'est certes pas la faute des hommes, comme on le croit. En particulier, ce n'est pas parce qu'ils dominent. C'est parce qu'ils ont perdu les pédales. À partir de ce moment-là, il n'y a plus que les femmes, et spécialement les femmes hystériques, qui y comprennent quelque chose. »

p. 212.

« Pour l'homme [...] la position de la jouissance virile dans la conjonction sexuelle est ce qui s'offre au niveau du naturel. C'est, très précisément, ce qui s'appelle *être le maître*. Ça a été, et ça reste encore très suffisamment, à la portée de quelqu'un. »

p. 334.

Le Séminaire, livre XVII, L'envers de la psychanalyse (1969-1970), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1991.

« La répétition, c'est une dénotation précise d'un trait que je vous ai dégagé du texte de Freud comme identique au trait unaire, au petit bâton, à l'élément de l'écriture, d'un trait en tant qu'il commémore une irruption de la jouissance.

Voilà pourquoi il est concevable que le plaisir soit violé dans sa règle et son principe, pourquoi il cède au déplaisir. Il n'y a rien d'autres à dire – pas à la douleur forcément, au déplaisir, qui ne veut rien dire que la jouissance. »

p. 89.

Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant (1971), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2006.

« L'effet de vérité n'est pas du semblant. L'Œdipe est là pour nous apprendre, si vous me permettez, que c'est du sang rouge. »

p. 14.

« Le niveau éthologique. Ce niveau, lui, est proprement celui d'un semblant. [...] C'est en tant qu'il y a parade que prend place quelque chose qui s'appelle copulation, copulation qui est sans doute sexuelle dans sa fonction, mais qui trouve son statut d'élément particulier d'identité.

Il est certain que le comportement sexuel humain trouve aisément référence dans la parade [...] La seule chose qui l'en différencie, c'est que ce semblant soit véhiculé dans un discours, et que c'est à ce niveau de discours [...] qu'il est porté vers, permettez-moi, quelque effet qui ne serait pas du semblant. Cela veut dire que, au lieu d'avoir l'exquise courtoisie animal, il arrive aux hommes de violer une femme, ou inversement. »

p. 32.

« Aux limites du discours [...] il y a de temps en temps du réel. C'est ce qu'on appelle le passage à l'acte. »

p. 32-33.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« L'identification sexuelle ne consiste pas à se croire homme ou femme, mais à tenir compte de ce qu'il y ait des femmes, pour le garçon, qu'il y ait des hommes, pour la fille. [...] c'est que pour les hommes, la fille, c'est le phallus, et c'est ce qui les châtre. Pour les femmes, le garçon, c'est la même chose, le phallus, et c'est ce qui les châtre aussi, parce qu'elles n'acquièrent qu'un pénis et que c'est raté. [...] Voilà le réel, le réel de la jouissance sexuelle en tant qu'elle est détachée comme telle, c'est le phallus. »

p. 34.

« Ce que je propose est ceci. C'est de poser que le langage [...] a son champ réservé dans la béance du rapport sexuel telle que la laisse ouverte le phallus. Ce qu'il y introduit n'est pas deux termes qui se définissent du mâle et du femelle, mais de ce choix qu'il y a entre des termes [...] qui s'appellent l'être et l'avoir.

Ce qui le prouve [...] c'est la substitution au rapport sexuel de ce qui s'appelle la loi sexuelle. »

p. 68.

« Il arrive qu'à travers le fantasme, il y en ait qui élucubrent de certaines façons où, sinon la vérité elle-même, du moins le phallus pourrait être apprivoisé. »

p. 74.

« Se référer à la vérité, c'est poser le faux absolu, c'est-à-dire un faux auquel on pourrait se référer comme tel. [...] »

Est-il besoin d'indiquer que le rapport de l'homme et de la femme, en tant qu'il est radicalement faussé de par la loi, la loi dite sexuelle, laisse quand même à désirer qu'à chacun il y ait sa chacune pour y répondre ? Si ça arrive, qu'est-ce qu'on dira ? [...] La femme n'existe pas. Qu'elle existe, c'est un rêve de femme, et c'est le rêve d'où est sorti *Don Juan*. »

p. 74.

« C'est assez de dire que la chose ne puisse s'écrire que *l'achose* [...] ce qui veut dire qu'elle est absente là où elle tient sa place. Ou plus exactement, que, une fois ôté, l'objet petit a qui tient cette place n'y laisse, à cette place, que l'acte sexuel tel que je l'accentue, c'est à dire la castration. »

p. 77.

« Mais inversement, ce sont les conséquences dans la position de la femme de ceci, que ce n'est qu'à partir d'être *une femme* qu'elle puisse s'instituer dans ce qui est inscriptible de ne pas l'être, c'est-à-dire qui est restant béant de ce qu'il en est du rapport sexuel. D'où il arrive ceci, si lisible dans la fonction combien précieuse des hystériques, qu'elles sont celles qui, sur ce qu'il en est du rapport sexuel, disent la vérité. »

p. 143.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Si nous définissons le névrosé par l'évitement de la castration, il y a plusieurs façons de l'éviter. L'hystérique a ce procédé simple, c'est qu'elle l'unilatéralise de l'autre côté, du côté du partenaire. Disons qu'à l'hystérique, il faut le partenaire châtré.

Qu'il soit châtré, est au principe de la possibilité de la jouissance de l'hystérique. Mais c'est encore trop. S'il était châtré, il aurait peut-être une petite chance, puisque, comme je l'ai émis tout à l'heure, la castration est ce qui permet le rapport sexuel. Il faut que le partenaire soit seulement ce qui répond à la place du phallus. »

p. 174-175.

Le Séminaire, livre XIX, ...ou pire (1971-1972),
Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2011.

« Pour accéder à l'autre sexe, il faut réellement payer le prix, celui de la petite différence, qui passe trompeusement au réel par l'intermédiaire de l'organe [...] Un organe n'est instrument que par le truchement de ceci, dont tout instrument se fonde, c'est que c'est un signifiant. [...] Sa passion, au transsexualiste, est la folie de vouloir se libérer de cette erreur, l'erreur commune qui ne voit pas que le signifiant, c'est la jouissance, et que le phallus n'en est que le signifié. »

p. 17.

« Jouir, c'est jouir d'un corps. Jouir, c'est l'embrasser, c'est l'étreindre, c'est le mettre en morceaux. En droit, avoir la jouissance de quelque chose, c'est justement ça, c'est pouvoir traiter quelque chose comme un corps, c'est-à-dire le démolir, n'est-ce pas. »

p. 32.

« Bander pour une femme, il faut tout de même appeler ça par son nom, ça veut dire lui donner la fonction de x, ça veut dire la prendre comme phallus. »

p. 69.

« Ce dont il s'agit quand il s'agit de sexe, c'est de l'autre sexe, même quand on lui préfère le même. »

p. 155.

« C'est là monnaie courante – l'homme, il est actif, le cher mignon. Dans le rapport sexuel pourtant, il me semble que c'est plutôt la femme qui en met un coup. Il n'y a qu'à le voir dans des positions que nous appellerons nullement primitives [...]. Mais dans une vie telle qu'elle est partout, sauf là où il y a eu notre grande subversion chrétienne, l'homme, il se les roule, et la femme, elle moud, elle broie, elle coud, elle fait les courses, et puis, dans ces solides civilisations qui ne sont pas perdues, elle trouve encore le moyen de tortiller du derrière après – je parle d'une danse, bien sûr – pour la satisfaction jubilatoire du type qui est là. Alors pour ce qu'il en est de l'actif et du passif, permettez-moi... »

p. 187.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Il n'existe pas de *x* qui se détermine comme sujet dans l'énoncé du dire que non à la fonction phallique concerne à proprement parler la vierge. Vous savez que Freud a fait état du tabou de la virginité, et d'autres histoires follement folkloriques autour de cette affaire, le fait qu'autrefois les vierges n'étaient pas baisées par n'importe qui, il fallait au moins un grand prêtre ou un petit seigneur. »

p. 204.

« Le propre de la jouissance, c'est que, quand il y a deux corps, encore bien plus quand il y en a plus, on ne sait pas, on ne peut pas dire lequel jouit. C'est ce qui fait qu'il peut y avoir, dans cette affaire, plusieurs corps de pris, et même des séries de corps. »

p. 225.

Le Séminaire, livre XX, Encore (1972-1973), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975.

« Qu'est-ce que c'est que la jouissance ? Elle se réduit ici à n'être qu'une instance négative. La jouissance, c'est ce qui ne sert à rien. [...] Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. Le surmoi, c'est l'impératif de la jouissance – *Jouis !* »

p. 10.

« Jouir d'un corps quand il n'y a plus d'habits laisse intacte la question de ce que fait l'Un, c'est-à-dire celle de l'identification. [...] L'habit aime le moine, parce que c'est par là qu'ils ne sont qu'un. Autrement dit, ce qu'il y a sous l'habit et que nous appelons le corps, ce n'est peut-être que ce reste que j'appelle l'objet *a*. »

p. 12.

« De ce lieu de l'Autre, d'un sexe comme Autre, comme Autre absolu, que nous permet d'avancer le plus récent développement de la topologie ? [...] qu'il est impossible de poser le rapport sexuel. [...] Tel est, dénommé, le point qui recouvre l'impossibilité du rapport sexuel comme tel. »

p. 14.

« Le signifiant c'est ce qui fait halte à la jouissance. »

p. 27.

« On la refoule, ladite jouissance, parce qu'il ne convient pas qu'elle soit dite, et ceci pour la raison justement que le dire n'en peut être que ceci – comme jouissance, elle ne convient pas. [...] Le refoulement ne se produit qu'à attester dans tous les dire, dans le moindre des dire, ce qu'implique ce dire que je viens d'énoncer, que la jouissance ne convient pas – *non decet* – au rapport sexuel. À cause de ce qu'elle parle, ladite jouissance, lui, le rapport sexuel, n'est pas. »

p. 57.

« L'amour courtois, c'est pour l'homme, dont la dame était entièrement, au sens le plus servile, la sujette, la seule façon de se tirer avec élégance de l'absence du rapport sexuel. »

p. 65.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« C'est l'homme [...] qui aborde la femme, qui peut croire qu'il l'aborde [...]. Seulement, ce qu'il aborde, c'est la cause de son désir, que j'ai désignée de l'objet *a*. C'est là l'acte d'amour. Faire l'amour, comme le nom l'indique, c'est de la poésie. Mais il y a un monde entre la poésie et l'acte. L'acte d'amour, c'est la perversion polymorphe du mâle, cela chez l'être parlant. »

p. 67-68.

« Mais il se trouve que les femmes aussi son âmeuses, c'est-à-dire qu'elles âment l'âme. Qu'est-ce que ça peut bien être que cette âme qu'elles âment dans leur partenaire pourtant homo jusqu'à la garde, dont elles ne sortiront pas ? Ça ne peut en effet les conduire qu'à [...] l'hystérie, soit de faire l'homme [...] d'être de ce fait *hommo-sexuelle* ou *horsexe*, elles aussi. [...] Pour que l'âme trouve à être, on l'en différencie, elle, la femme, et ça d'origine. On la *dit-femme*, on la *diffâme*. »

p. 79.

« Les névrosés n'ont aucun des caractères du pervers. Simplement ils en rêvent, ce qui est bien naturel, car sans ça, comment atteindre au partenaire ?

Les pervers, [...] il y a chez eux une subversion de la conduite [...] il y a un embrayage direct de la conduite sexuelle sur ce qui est sa vérité, à la conduite sexuelle, à savoir son amoralité. Mettez de l'âme au départ là-dedans – l'*â-moralité*. ... Il y a une moralité – voilà la conséquence – de la conduite sexuelle. »

p. 80.

« Il n'y a pas de rapport sexuel parce que la jouissance de l'Autre prise comme corps est toujours inadéquate – perverse d'un côté, en tant que l'Autre se réduit à l'objet *a* – et de l'autre, je dirai folle, énigmatique. »

p. 131.

Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent » (1973-1974), inédit.

Leçon du 20 novembre 1973

« Parce que qu'est-ce que ça nous emmerde, la jouissance ! »

« Il n'y a que les esclaves qui jouissent : c'est leur fonction [...] en les faisant esclaves, on leur permet de ne plus se consacrer qu'à jouir. »

« C'est pas trente-six sens qu'on découvre au bi-du-bout de l'inconscient : c'est le sens sexuel. »

« C'est la jouissance, d'ailleurs, qui fait tout à fait obstacle à ce que le rapport sexuel ne puisse d'aucune façon s'inscrire, et qu'en somme, ça permet d'étendre à la jouissance cette formule : que l'effet de l'interprétation est incalculable. »

Leçon du 12 février 1974

« Si le réel est bien ce que je dis à savoir ce qui ne se fraye que par l'écrire, c'est bien ce qui justifie que j'avance que le trou, le trou que fera, que fait à jamais l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel comme tel ».

« Pour l'homme, l'amour ça va sans dire. L'amour ça va sans dire parce qu'il lui suffit sa jouissance, et c'est d'ailleurs très exactement pour ça qu'il n'y comprend rien. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

Leçon du 19 février 1974

« Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait "troumatisme". On invente ! On invente ce qu'on peut, bien sûr. »

Le Séminaire, livre XXII, « R. S. I » (1974-1975), inédit.

Leçon du 21 janvier 1975, *Ornicar ?*, n° 3, mai 1975.

« L'Un de sens, c'est l'être, l'être spécifié de l'inconscient en tant qu'il ex-siste, qu'il ex-siste du moins au corps, car s'il y a une chose frappante c'est qu'il ex-siste dans le discord. Il n'y a rien dans l'inconscient qui au corps fasse accord. L'inconscient est discordant. »

p. 105.

Leçon du 18 février 1975, *Ornicar ?*, n° 4, rentrée 1975.

« Je vous ferai cette confidence de vous dire que le désir de l'homme, c'est l'enfer, en ceci que c'est l'enfer qui lui manque. Dès lors, c'est à quoi il aspire. Nous en avons le témoignage dans la névrose. Le névrosé est quelqu'un qui n'arrive pas à atteindre ce qui est pour lui le mirage où il trouverait à se satisfaire, c'est à savoir une perversion. Une névrose, c'est une perversion ratée. »

p. 104.

Leçon du 11 mars 1975, *Ornicar ?*, n° 5, hiver 1975/1976.

« Seuls les signifiants copulent entre eux dans l'inconscient, mais les sujets pathématiques qui en résultent sous forme de corps sont conduits à en faire autant – baiser qu'ils appellent ça. Ce n'est pas une mauvaise formule, car quelque chose les avertit qu'ils ne peuvent faire mieux que de suçoter le corps signifié Autre, Autre seulement par quelque écrit d'état-civil. Pour en jouir, il faudrait le mettre en morceaux. L'Autre corps ne manque pas de disposition pour cela puisqu'il est né prématuré. Et le concept ne manque pas – on appelle ça le sado-masochisme, je ne sais pas pourquoi. »

p. 28.

Leçon du 8 avril 1975, *Ornicar ?*, n° 5, hiver 1975/1976.

« Le mieux, comme dit la sagesse populaire, est l'ennemi du bien, de même que le plus-de-jouir provient de la père-version, de la version a-pèritive du jouir. On n'y peut rien, le parlêtre n'aspire qu'au bien, d'où il s'enfonce toujours dans le pire. Ça n'empêche pas qu'il ne peut pas s'y refuser. »

p. 43.

« Mais enfin, il ne faut pas charrier, ni chariter. Il n'y a aucune chance qu'on ait la clé de l'accident de parcours qui fait que le sexe a abouti à faire maladie chez le parlêtre, et la pire maladie, celle dont il se reproduit. Il est évident que la biologie a avantage à se forcer à devenir, avec un accent un peu différent, la viologie, la logie de la violence, à se forcer du côté de la moisissure, avec laquelle le dit parlêtre a beaucoup d'analogies. »

p. 45.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

Leçon du 15 avril 1975, *Ornicar ?*, n° 5, hiver 1975/1976.

« L'amour s'obstine à tout le contraire du bien-être de l'autre. Ce que j'ai appelé *hainamoration*, avec le vocabulaire substantifié de l'écriture dont je le supporte. La notion de limite implique une oscillation, un oui ou non. C'est ici vouloir le bien de quelqu'un, ou vouloir strictement le contraire. »

p. 49.

Le Séminaire, livre XXIII, *Le sinthome* (1975-1976), Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 2005.

« Pousser au oui ou non, c'est pousser au couple. Ce, parce qu'il y a un rapport entre langage et sexe. Ce rapport n'est certes pas encore tout à fait précisé, mais je l'ai, si l'on peut dire, entamé. [...] en employant le mot *entamé*, je me rends compte que je fais une métaphore. »

p. 121.

« J'ai été soufflé parce que c'est de l'érotisme féminin. Je ne m'attendais pas à ça en allant voir un film japonais. [...] »

L'érotisme féminin semble y être porté à son extrême, et cet extrême est le fantasme, ni plus ni moins, de tuer l'homme. »

p. 126.

« Alors, quel sens donner à ce dont Joyce témoigne ? [...] Chez Joyce, il n'y a que quelque chose qui ne demande qu'à s'en aller, qu'à lâcher comme une pelure. [...] il a eu une réaction de dégoût. C'est là quelque chose qui vaut psychologiquement. Ce dégoût concerne en somme son propre corps. C'est comme quelqu'un qui met entre parenthèses, qui chasse le mauvais souvenir. »

p. 149-150.

Le Séminaire, livre XXIV, « L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre » (1976-1977), inédit.

Leçon du 15 mars 1977, *Ornicar ?*, n° 17/18, printemps 1979.

« Le rapport sexuel, il n'y en a pas. Il n'y en a pas à proprement parler, je veux dire au sens où quelque chose ferait qu'un homme reconnaîtrait forcément une femme. [...] Il n'y en a pas, sauf incestueux. C'est très exactement ce qu'a avancé Freud – il n'y en a pas, sauf incestueux, ou meurtrier. Le mythe d'Œdipe désigne ceci, que la seule personne avec laquelle on ait envie de coucher, c'est sa mère, et que pour le père, on le tue. »

p. 8-9

« On est plus ou moins coupable du Réel. »

p. 9.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

Leçon du 19 avril 1977, *Ornicar* ?, n° 17/18, printemps 1979.

« Le rapport sexuel, il faut le reconstituer par un discours. Or, le discours a une toute autre finalité, ce à quoi il sert d'abord, c'est-à-dire à ordonner, j'entends à porter le commandement, que je me permets d'appeler *intention du discours*, puisqu'il reste de l'impératif dans toute intention. »

p. 15.

Le Séminaire, livre XXV, « Le moment de conclure » (1977-1978), inédit.**Leçon du 15 novembre 1977, *Ornicar* ?, n° 19, automne 1979.**

« Le sexe, je vous l'ai dit, c'est un dire. Ça vaut ce que ça vaut. Le sexe ne définit pas un rapport.

C'est ce que j'ai énoncé en formulant *qu'il n'y a pas de rapport sexuel*. Ça veut seulement dire que chez l'homme, et sans doute à cause de l'existence du signifiant, l'ensemble de ce qui pourrait être rapport sexuel est un ensemble [...] vide. »

p. 6.

Leçon du 18 avril 1978

« *Il n'y a pas de rapport sexuel*, sauf pour les générations voisines, à savoir les parents d'une part, les enfants de l'autre. C'est à quoi pare [...] l'interdit de l'inceste. Le savoir c'est toujours en rapport avec ce que j'écris : "*l'asexe*" (*ualité*). Il faut savoir comment s'y prendre avec cette sexualité. Savoir "*comme enfer*", c'est tout au moins comme ça que je l'écris. »

Le Séminaire, livre XXVI, « La topologie et le temps » (1978-1979), inédit.**Leçon du 16 janvier 1979**

« Je suis plutôt embêté de ce que je vous ai annoncé la dernière fois, à savoir qu'il faut un troisième sexe. Ce troisième sexe ne peut pas subsister en présence des deux autres. Il y a un forçage qui s'appelle l'initiation. La psychanalyse est une anti-initiation. L'initiation, c'est ce par quoi on s'élève, si je puis dire, au phallus. C'est pas commode de savoir ce qui est initiation ou pas. Mais enfin l'orientation générale, c'est que le phallus, on l'intègre. Il faut qu'en l'absence d'initiation, on soit homme ou on soit femme. Bon. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

JACQUES LACAN

AUTRES TEXTES

« *Structure des psychoses paranoïaques* » (1931), *Ornicar ?*, n° 44, mars 1988.

« Pour le délire d'interprétation, à quelles causes déclenchantes attribuer son apparition [...] Parfois, [...] on peut relever un épisode toxique endogène ou exogène, un processus anxieux, une atteinte infectieuse, un trauma émotionnel. »

p. 18.

De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité (1932), Paris, Seuil, 1975.

« Elle [Aimée] dit qu'elle vivait alors dans la crainte perpétuelle et imminente de l'attentat qui devait frapper son enfant. »

p. 171.

« La même image qui représente son idéal est aussi l'objet de sa haine.

Aimée frappe donc en sa victime son idéal extériorisé, comme la *passionnelle* frappe l'objet unique de sa haine et de son amour. »

p. 253.

« Évidente dans la structure de la psychose, la détermination par le trauma affectif ne l'est pas moins dans son déclenchement comme en témoigne l'indifférence totale que la malade [Le cas Aimée] avait manifestée jusque-là sur ces mêmes points d'intérêt matériel, pour lesquels elle a pris feu depuis. »

p. 330.

« Le délire est *l'équivalent intentionnel* d'une pulsion agressive insuffisamment socialisée. [...] Faute de rechercher ces tendances concrètes, en effet, on méconnaîtra des faits aussi patents que le *platonisme* que révèle tout le comportement de l'érotomane, ou l'intérêt *homosexuel* que manifeste pour le rival, tant dans sa conduite que dans ses fantasmes imaginatifs, le *délirant jaloux*. Ainsi méconnaîtra-t-on radicalement la différence foncière qui sépare l'érotomanie et le délire de jalousie de toute *passion* amoureuse normale. »

p. 334.

[Au sujet du crime des sœurs Papin] « [Freud] nous montre en effet que, lorsqu'aux premiers stades maintenant reconnus de la sexualité infantile s'opère la réduction forcée de l'hostilité primitive entre les frères, une anormale inversion peut se produire de cette hostilité en désir, et que ce mécanisme engendre un type spécial d'homosexuels chez qui prédominent les instincts et activités sociales. »

p. 396.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« L'ambivalence affective envers la sœur aînée dirige tout le comportement *auto-punitif* de notre "cas Aimée". Si au cours de son délire Aimée transfère sur plusieurs têtes successives les accusations de sa haine amoureuse, c'est par un effort de se libérer de sa fixation première, mais cet effort est avorté : chacune des persécutrices n'est vraiment rien d'autre qu'une nouvelle image. »

p. 397.

« Mais il semble qu'entre elles les sœurs [Papin] ne pouvaient même prendre la distance qu'il faut pour se meurtrir. Vraies âmes siamoises, elles forment un monde à jamais clos ; à lire leurs dépositions après le crime, dit le Dr Logre, "on croit lire double". Avec les seuls moyens de leur îlot, elles doivent résoudre leur énigme, l'énigme humaine du sexe. »

p. 397.

Des Noms-du-Père (1953), Seuil, Paris, 2005.

« Entre le rapport imaginaire et le rapport symbolique, il y a toute la distance qu'il y a dans la culpabilité. C'est pour cela l'expérience vous le montre, que la culpabilité est toujours préférée à l'angoisse. »

p. 39.

« L'angoisse est toujours liée à une perte, c'est-à-dire une transformation du moi, c'est-à-dire à une relation à deux sur le point de s'évanouir, et à laquelle doit succéder quelque chose d'autre que le sujet ne peut pas aborder sans un certain vertige. C'est cela qui est le registre et la nature de l'angoisse. Dès que s'introduit le tiers, qu'il entre dans le rapport narcissique, la possibilité s'ouvre d'une médiation réelle. [...] À ce moment, intervient un autre registre, qui est ou celui de la loi, ou celui de la culpabilité, selon le registre dans lequel il est vécu. »

p. 39.

Conférence à Bruxelles II, « La psychanalyse est-elle constituante d'une éthique à la mesure de notre temps ? » (mars 1960), Quarto, n° 50, 1992.

« La liaison étroite de ce que Freud appelle proprement la *Wissbegierde* – ce qui en allemand est très fort –, la *cupido sciendi*, et il faudrait dire en français "l'avidité curieuse", cette liaison étroite qu'il démontre avec le tournant décisif de la libido, est un fait massif qui se répercute en mille traits déterminants dans le développement individuel de l'enfant. »

p. 17.

« Discours aux catholiques » (1960), Le triomphe de la religion, Paris, Seuil, coll. Paradoxes de Lacan, janvier 2005.

« Sous diverses formes l'homme tente de composer avec la Chose [...] dans la religion, qui lui inspire la crainte de la Chose, et le fait s'en tenir à juste distance dans la science, qui n'y croit pas, mais que nous voyons maintenant confrontée à la méchanceté fondamentale de la Chose. »

p. 63.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« **Comptes rendus d'enseignement** » (1964-1968), *Ornicar* ?, n° 29, 1984.

« Elle [la répétition] est cet acte par quoi se fait, anachronique, l'immixtion de la différence apportée dans le signifiant. Ce qui fut, répété, diffère, devenant sujet à redite. Au regard de l'acte en tant qu'il est ce qui veut dire, tout passage à l'acte ne s'opère qu'à contresens. Il laisse à part l'*acting out* où ce qui dit n'est pas sujet, mais vérité. »

p. 15.

« **De la structure comme immixtion d'une altérité préalable à un sujet quelconque – Conférence à Baltimore** » (1966), *La Cause du désir*, n° 94, octobre 2016.

« Quand ce sujet répète quelque chose de particulièrement significatif, vous savez que le sujet est là, dans cette chose obscure que nous appelons parfois trauma, parfois plaisir exquis. »

p. 13.

Mon enseignement (1967), Paris, Seuil, 2005.

« Il y a tout de même maintenant quelque chose de changé. La sexualité est quelque chose de beaucoup plus public [...].

Pour l'heure, la référence à la sexualité n'est pas du tout en soi ce qui peut constituer cette révélation du caché dont je parlais. La sexualité, c'est toutes sortes de choses, les journaux, les habillements, la façon dont on se conduit, la façon dont les garçons et les filles font ça, un beau jour, en plein vent, sur le marché.

Sa *vie sexuelle*, il faudrait écrire ça avec une orthographe particulière. [...]

Le fait que ça visse si bien *exuelle* fait qu'il y a évidemment un grand désarroi sur le sujet de la vérité psychanalytique.

Ça, les psychanalystes y ont été très sensibles, je dois dire, c'est pour ça qu'ils s'occupent d'autres choses. Vous n'entendrez plus jamais parler maintenant de sexualité dans les cercles psychanalytiques. Les revues de psychanalyse, quand vous les ouvrez, ce sont les plus chastes qui soient. On ne raconte plus les histoires de baisage, c'est bon pour les journaux quotidiens. On s'occupe de choses qui vont loin dans le domaine de la morale, comme l'instinct de vie. Ah, soyons fortement *instinctuels de vie*, méfions-nous de l'instinct de mort. »

p. 28-30.

« Quand tout ça est levé, que le moi est fort et tranquille, que la fesse a passé son petit traité de paix avec le surmoi, comme on dit, et que le ça ne gratouille plus à l'excès, eh bien, ça va. La sexualité là-dedans est tout à fait secondaire. »

p. 31.

« Quand je parle d'un trou dans la vérité, [...] ce n'est pas un trou au veston, c'est l'aspect négatif qui apparaît dans ce qui en est du sexuel, justement de son inaptitude à s'avérer. C'est de ça qu'il s'agit dans une psychanalyse. »

p. 33-34.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Il n'est pas du tout névrosé, le religieux. Il est le religieux. Mais ça y ressemble, parce que lui aussi est en train de combiner des trucs autour de ce qui est bien le désir de l'Autre. Seulement, comme c'est un Autre qui n'existe pas puisque c'est Dieu, il faut se donner une preuve. Alors, on feint qu'il demande quelque chose, par exemple des victimes. »

p. 53.

« La castration, il faut l'admettre d'abord. Évidemment, on n'est pas habitué. Ça gêne pour la reconquérir, cette transparence, pour la rattraper. On invente alors toutes sortes d'histoires à dormir debout, y compris les menaces des parents qui seraient les responsables, comme s'il suffisait que les parents disent quelque chose comme ça pour qu'une structure aussi fondamentale, aussi générale que le complexe de castration, en résulte. »

p. 56.

Je parle aux murs (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, août 2011.

« Elle [la jouissance] ne l'est en aucun sens, d'abord parce que, comme telle, elle est vouée à ces différentes formes d'échec que constituent la castration, pour la jouissance masculine, la division, pour la féminine. »

p. 35.

« Le jouir de l'être parlant s'articule » (1973), La Cause du désir, n° 101, mars 2019.

« Le réel pour l'être parlant, c'est qu'il se perd quelque part, et où ? C'est là que Freud a mis l'accent, il se perd dans le rapport sexuel. [...] »

Si Freud a centré les choses sur la sexualité, c'est dans la mesure où, dans la sexualité, l'être parlant bafouille. »

p. 12.

« L'Être se mesure au manque propre à la norme. Il y a des normes sociales faute de toute norme sexuelle, voilà ce que dit Freud.

La façon de saisir l'ambiguïté, le glissement de toute approche de la sexualité favorise, que là pour meubler, on se rue avec toutes sortes de notations qui se prétendent scientifiques et on croit que ça éclaire la question. »

p. 13.

« Entretien au magazine Panorama » (1974), La Cause du désir, n° 88, octobre 2014.

[Au sujet de l'angoisse] « Quelque chose qui se situe en-dehors de notre corps, une peur, mais de rien, que le corps, esprit compris, puisse motiver. La peur de la peur en somme. Beaucoup de ces peurs, beaucoup de ces angoisses, au niveau où nous les percevons ont affaire avec le sexe. »

p. 173.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Freud disait que la sexualité, pour l'animal parlant qui s'appelle homme, est sans remède et sans espoir. Une des tâches de l'analyste est de trouver dans la parole du patient le rapport entre l'angoisse et le sexe, ce grand inconnu. »
p. 173.

Le triomphe de la religion (1974), texte établi par J.-A. Miller,
Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, janvier 2005.

« Nous ne viendrons jamais à bout du rapport entre ces parlêtres que nous sexuons du mâle et ces parlêtres que nous sexuons de la femme. Là, les pédales sont radicalement perdues. C'est même ce qui spécifie ce que l'on appelle l'être humain. Sur ce point, il n'y a aucune chance que ça réussisse jamais, c'est-à-dire que nous en ayons la formule, une chose qui s'écrive scientifiquement. D'où le foisonnement des symptômes, parce que tout s'accroche là. C'est en cela que Freud avait raison de parler de ce qu'il appelle la sexualité. Disons que, pour le parlêtre, la sexualité est sans espoir. »
p. 94.

Télévision, Paris, Seuil, 1974.

« Aucune effervescence – qui aussi bien se suscite de lui – ne saurait lever ce qu'il atteste d'une malédiction sur le sexe, que Freud évoque dans son *Malaise*. [...] L'impasse sexuelle sécrète les fictions qui rationalisent l'impossible dont elle provient. Je ne les ai pas imaginées, j'y lis comme Freud l'invitation au réel qui en répond. »
p. 50-51.

« *La troisième* » (1974), *Revue de la Cause freudienne*, n° 79, mars 2011.

« En fait, c'était pour illustrer la vanité de tout coït avec le monde, c'est-à-dire de ce qu'on a appelé jusqu'ici la conséquence. Car il n'y a rien de plus dans le monde qu'un objet *a*, chiure ou regard, voix ou tétine, qui refend le sujet, et le grime en ce déchet qui, lui, au corps, *ex-siste*.
Pour en faire semblant, il faut être doué. C'est particulièrement difficile. C'est plus difficile pour une femme que pour un homme, contrairement à ce qui se dit. »
p. 16.

« La psychanalyse, socialement, a une autre consistance que les autres discours. Elle est un lien à deux. C'est bien en cela qu'elle se trouve à la place du manque de rapport sexuel. Cela ne suffit pas du tout à en faire un symptôme social, puisqu'un rapport sexuel manque dans toutes les formes de sociétés. [...] C'est bien pour cela, d'ailleurs, qu'il n'y a pas de véritable société fondée sur le discours analytique. »
p. 18.

« Nous voyons ça tous les jours, des types qui vous racontent que leur première masturbation, ils s'en souviendront toujours, que ça crève l'écran. On comprend bien pourquoi ça crève l'écran, parce que ça ne vient pas du dedans de l'écran. »
p. 22.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Journées des cartels de l'École freudienne de Paris, séance de clôture » (1975), *Maison de la chimie, Paris, Lettre de l'École freudienne*, n° 18, 1976.

« Parce que qu'est-ce que c'est que l'analyse, en fin de compte ? C'est quand même cette chose qui se distingue de ceci, c'est que nous nous sommes permis une sorte d'irruption du privé dans le public. Le privé, ça évoque la muraille, les petites affaires de chacun. Les petites affaires de chacun, ça a un noyau parfaitement caractéristique, c'est d'être des affaires sexuelles. C'est ça le noyau du privé. C'est quand même rigolo que ce public dans lequel nous faisons émerger ce privé, que "public" ait un lien tout à fait manifeste, pour les étymologistes, avec "publis", c'est à savoir que ce qui est le public, c'est ce qui émerge de ce qui est honteux, car comment distinguer le privé de ce dont on a honte ? »

p. 5.

« L'angoisse, c'est très précisément localisé en un point de l'évolution de cette vermine humaine, c'est le moment où un petit bonhomme ou une petite future bonne femme s'aperçoit de quoi ? S'aperçoit qu'il est marié avec sa queue. Vous me pardonnerez d'appeler ça comme ça, c'est ce qu'on appelle généralement pénis ou pine, et qu'on gonfle en s'apercevant qu'il n'y a rien pour mieux faire phallus, ce qui est évidemment une complication, une complication liée au fait du nœud, à l'ex-sistence, c'est le cas de le dire, du nœud. »

p. 6.

« Pour la petite fille, comme on dit, ça s'étale plus, c'est pour ça qu'elle est plus heureuse ; ça s'étale parce qu'il faut qu'elle mette un certain temps pour s'apercevoir que le petit-pipi, elle n'en a pas ; ça lui fout de l'angoisse aussi, mais c'est quand même une angoisse par référence, par référence à celui qui en est affligé. »

p. 6.

« Conférence à Genève sur le symptôme » (1975), *La Cause du désir*, n° 95, avril 2017.

« Si Freud a apporté quelque chose, c'est ça. C'est que les symptômes ont un sens, et un sens qui ne s'interprète correctement – *correctement* voulant dire que le sujet en lâche un bout – qu'en fonction de ses premières expériences, à savoir pour autant qu'il rencontre, ce que je vais appeler aujourd'hui, faute de pouvoir en dire plus ni mieux, la réalité sexuelle. »

p. 13.

« Si vous étudiez de près le cas du petit Hans, vous verrez que ce qu'y s'y manifeste, c'est que ce qu'il appelle son *Wiwimacher*, parce qu'il ne sait pas comment l'appeler autrement, s'est introduit dans son circuit. En d'autres termes, pour appeler les choses tranquillement par leur nom, il a eu ses premières érections. Ce premier jouir se manifeste, on pourrait dire, chez quiconque. Bien sûr, n'est-ce pas, non pas vrai, mais vérifié, chez tous. Mais c'est justement là qu'est la pointe de ce que Freud a apporté – il suffit que cela soit vérifié chez certains pour que nous soyons en droit de construire là-dessus quelque chose qui a le plus étroit rapport avec l'inconscient. »

p. 13.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« L'inconscient est une invention au sens où c'est une découverte, qui est liée à la rencontre que font avec leur propre érection certains êtres. »

p. 13.

« Il n'y a besoin de savoir que chez certains êtres, qu'on les appelle, la rencontre avec leur propre érection n'est pas du tout autoérotique. Elle est tout ce qu'il y a de plus hétéro. Ils se disent – *Mais qu'est-ce que c'est que ça ?* Et ils se le disent si bien que ce pauvre petit Hans ne pense qu'à ce *ça* – l'incarner dans des objets tout ce qu'il y a de plus externes, à savoir dans ce cheval qui piaffe, qui rue, qui se renverse, qui tombe par terre. »

p. 13.

« Le fait qu'un enfant dise *peut-être, pas encore*, avant qu'il soit capable de vraiment construire une phrase, prouve qu'il y a en lui [...] une passoire qui se traverse, par où l'eau du langage se trouve laisser quelque chose au passage, quelques détritiques avec lesquels il va jouer, avec lesquels il faudra bien qu'il se débrouille. [...] auxquels, sur le tard, parce qu'il est prématuré, s'ajouteront les problèmes de ce qui va l'effrayer. Grâce à quoi il va faire la coalescence, pour ainsi dire, de cette réalité sexuelle et du langage. »

p. 14.

« Je n'ai pas dit que la femme est un objet pour l'homme. Bien au contraire, j'ai dit que c'était quelque chose avec quoi il ne sait jamais se débrouiller. En d'autres termes, il ne manque jamais de s'embrouiller les pattes en abordant une quelconque – soit parce qu'il s'est trompé, soit parce que c'est justement celle-là qu'il lui fallait. Mais il ne s'en aperçoit jamais qu'après-coup. »

p. 15.

« *Conférences et entretiens dans les universités américaines* », Yale University, Kanzer Seminar (24 novembre 1975), *Scilicet*, n° 6/7, Cergy, Seuil, Le Champ freudien, 1976.

« La soi-disant fondamentale sexualité de Freud consiste à remarquer que tout ce qui a affaire avec le sexe est toujours raté. C'est la base et le principe de l'idée même de fiasco. Le ratage lui-même peut être défini comme ce qui est sexuel dans tout acte humain. C'est pourquoi il y a tant d'actes manqués. Freud a parfaitement indiqué qu'un acte manqué a toujours affaire avec le sexe. L'acte manqué par excellence est précisément l'acte sexuel. L'un des deux est toujours insatisfait. Il faut bien dire la vérité après tout. Et c'est ce dont toujours les gens parlent. »

p. 19.

« La sexualité est toujours traumatique en tant que telle. La première sorte de trauma est évidemment celle dont Freud donne le témoignage – après tout, donnons tout leur poids aux *Cinq psychanalyses*. En quoi donc consiste la phobie du petit Hans ? Dans le fait qu'il constate soudainement qu'il a un petit organe qui bouge. C'est parfaitement clair. Et il veut lui donner un sens. Mais, aussi loin qu'aille ce sens, aucun

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

petit garçon n'éprouve jamais que ce pénis lui soit attaché naturellement. Il considère toujours le pénis comme traumatique. Je veux dire qu'il pense qu'il appartient à l'extérieur du corps. C'est pourquoi il le regarde comme une chose séparée, comme un cheval qui commence à se lever et à ruer. »

p. 22.

« Conférences et entretiens dans les universités américaines », Yale University (24 novembre 1975), entretien avec des étudiants : réponses à leurs questions, *Scilicet*, n° 6/7, Cergy, Seuil, Le Champ freudien, 1976.

« Le phallus est un manque de rien du tout, un encombrement. Personne ne sait qu'en faire. »

p. 36.

« Conférences et entretiens dans les universités américaines », Columbia University : Auditorium School of International Affairs (1^{er} décembre 1975), Le symptôme, *Scilicet*, n° 6/7, Cergy, Seuil, Le champ freudien, 1976.

« La jouissance phallique est au joint du symbolique et du réel, hors de l'imaginaire, du corps, en tant que quelque chose qui parasite les organes sexuels. »

p. 41.

« Propos sur l'hystérie » (1977), *Quarto*, n° 90, 2007.

« Ce qui frappe dans les *Studien über Hysterie*, c'est que Freud arrive presque, et même tout à fait, à dégueuler que c'est avec des mots que ça se résout, que c'est avec les mots mêmes de la patiente que l'affect s'évapore. »

p. 9.

« La question est de savoir si, oui ou non, l'affect s'aère avec des mots. Quelque chose souffle avec ces mots, qui rend l'affect inoffensif, c'est-à-dire non engendrant de symptôme. L'affect n'engendre plus de symptôme quand l'hystérique a commencé à raconter cette chose à propos de quoi elle s'est effrayée.

Dire qu'elle s'est effrayée à tout son poids. S'il faut un terme réfléchi pour le dire, c'est qu'on se fait peur à soi-même. Nous sommes là dans le circuit de ce qui est délibéré, de ce qui est conscient. »

p. 9.

« Les mots font corps. Cela ne veut pas dire du tout qu'on y comprenne quoique ce soit. C'est ça, l'inconscient : on est guidé par des mots auxquels on ne comprend rien [. . .].

L'essentiel de ce qu'a dit Freud, c'est qu'il y a le plus grand rapport entre l'usage des mots dans une espèce qui a des mots à sa disposition, et la sexualité qui règne dans cette espèce. La sexualité est entièrement prise dans ces mots. »

p. 9-10.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

ÉCRITS

AUTRES ÉCRITS

LE SÉMINAIRE

AUTRES TEXTES

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« **Le malentendu** » (1980), *Ornicar ?*, n° 22/23, 1981.

« De traumatisme, il n'y en a pas d'autre : L'homme naît malentendu. »
p. 12.

« Il n'y a pas d'autre traumatisme de la naissance que de naître comme désiré. Désiré ou pas – c'est du pareil au même, puisque c'est par le parlêtre. »
p. 13.

« **Le séminaire de Caracas** » (1980), *L'Âne*, n° 1, avril 1981.

« La paix sexuelle veut dire qu'on sait quoi faire du corps de l'Autre. Mais qui sait que faire d'un corps de parlêtre ? – hormis le serrer de plus ou moins près ?
Qu'est-ce que l'Autre trouve à dire, et encore quand il veut bien ? Il dit : "Serre-moi fort".
Bête comme choux pour la copulation.
N'importe qui sait y faire mieux. Je dis n'importe qui – une grenouille par exemple. »
p. 31.

« **Improvisation. Désir de mort, rêve et réveil** » (1981),
La Cause du désir, n° 104, avril 2020.

« Je serais plutôt porté à penser que le sexe et la mort sont solidaires, comme c'est prouvé par ce que nous savons du fait que ce sont les corps qui reproduisent sexuellement qui sont sujets à la mort.
Mais c'est plutôt par le refoulement du non-rapport sexuel que le langage nie la mort. Le réveil total qui consisterait à appréhender le sexe – ce qui est exclu – peut prendre, entre autres formes, celle de la conséquence du sexe, c'est-à-dire la mort. »
p. 10.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

JACQUES-ALAIN MILLER

L'ORIENTATION LACANIENNE

Textes établis à partir de retranscriptions non relues par l'auteur et de cours édités dans des revues du Champ freudien.

CLINIQUE LACANIENNE – 1981-1982

Cours du 1^{er} décembre 1981

« Combien y en a-t-il qui s'abandonneraient à un rapide désir, au caprice d'une brusque et violente humeur, à une fantaisie d'amour, si elles ne craignaient de payer par un scandale irrémédiable et par des larmes douloureuses un court et léger bonheur ? »

Cours du 20 janvier 1982

« Le fantasme est chez Freud avant tout saisi comme un récit du sujet. La pulsion, au contraire, s'introduit apparemment par un silence. Si le fantasme est bavard, la pulsion est silencieuse. [...] Il faut poser que la pulsion est le secret du fantasme. [...] La réduction du fantasme à la pulsion, c'est proprement, nous dit Lacan, le trait du névrosé. »

« Le surmoi intervient proprement dans l'expérience au moment où devient patente la division du sujet. Une des écritures du surmoi freudien, c'est le \$ du sujet divisé, ce \$ que Lacan a introduit comme une écriture du sujet à propos du fantasme *Un enfant est battu*. »

Cours du 10 mars 1982

« Lacan traite la question d'une façon exactement contraire, à savoir que la tentative sadique est de subjectiver l'Autre, de subjectiver le lieu de l'Autre et non pas de le faire objet. C'est de révéler dans l'Autre, de produire de façon inextinguible dans l'Autre sa refente subjective, sa division subjective. C'est pourquoi le tortionnaire n'a rien à dire sur sa jouissance. [...] À cet égard, la maxime se profère à la place de l'objet. C'est elle qui opère le viol de l'Autre. »

Cours du 17 mars 1982

« C'est ainsi que Lacan interprète la résistance peu commune des victimes sadiennes aux tourment qui leur sont faits. [...] Il y a une position massive du tourmenteur, une massivité par rapport à ses victimes dont il va chercher à blesser jusqu'au fond la pudeur et la chair. »

« Il y a donc d'abord la jouissance sexuelle en tant qu'elle est forclosée dans la sublimation – reste à montrer comment elle revient effectivement dans le réel. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

Cours du 14 avril 1982

« Lacan a donc osé poser, pour *tout* parlêtre, son rapport de traviole à la sexualité, et ce trou est alors évidemment ce qui rend problématique toute levée de voile, toute levée de semblant. »

« Le surmoi au sens de Lacan est connecté au *il existe un x pour non-phi de x*. Je le cite : *“Le surmoi est lié à la jouissance pure, c’est-à-dire à la non-castration.”* [...] C’est comme cela que s’écrit cette castration post-œdipienne, qui est à articuler avec le terme que je proposais auparavant pour écrire le surmoi et qui est phi zéro, à savoir la non-castration que comporte la jouissance pure du surmoi. »

Cours du 28 avril 1982

« La métaphore paternelle, quand on la voit par ce biais, c’est quoi ? C’est avant tout une opération d’organisation de la jouissance. C’est permettre au sujet de se repérer comme il faut par rapport à la jouissance. C’est d’ailleurs ce qui se voit dans le petit Hans qui construit sa phobie à partir du moment où il ne sait plus quoi faire du réel traumatique qui émerge avec la jouissance pénienne. »

« La paranoïa maintient un lien avec le lieu de l’Autre en y situant la jouissance, et la schizophrénie également, dans la mesure où ce lieu de l’Autre est le corps. »

DU SYMPTÔME AU FANTASME, ET RETOUR – 1982-1983

Cours du 17 novembre 1982

« L’obsessionnel est d’accord pour obéir, à cet égard, mais n’est pas d’accord pour avoir affaire au caprice de l’Autre, c’est-à-dire qu’il accepte la fêrule, mais pas le caprice. »

Cours du 12 janvier 1983

« La psychanalyse peut conduire à cet apaisement du point d’horreur que constitue l’extimité. »

Cours du 26 janvier 1983

« Le *céder sur son désir*, on l’accomplit pour le bien de l’Autre, pour ce qu’on imagine être son bien. On se sentirait coupable d’attenter au bien de l’Autre. Le rappel de Lacan, c’est que la culpabilité n’est pas là où l’on pense. La culpabilité qu’on croit prévenir en se vouant au bien de l’Autre, on la retrouve – on la retrouve dès lors que pour ce bien, on a cédé sur son désir. »

« La perversion consiste à faire surgir dans l’Autre la division subjective. L’exhibitionnisme et le voyeurisme ne sont pas autre chose. L’opération perverse comporte le viol de la pudeur de l’Autre. Viol de la pudeur de l’Autre, c’est le diviser subjectivement. C’est l’efficace de l’objet comme divisant le sujet. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

DES RÉPONSES DU RÉEL – 1983-1984

Cours du 18 avril 1984

« Révélation ne veut pas dire interprétation. La révélation n'amène sa valeur qu'à partir d'une vérité qui n'est pas exactitude mais qui est produite elle-même par la parole. »

1, 2, 3, 4 – 1984-1985

Cours du 29 mai 1985

« Ce qui fait série, c'est donc le passage à l'acte, l'acting-out et l'acte sexuel – le passage à l'acte et l'acting-out étant deux modes de réponse à l'acte sexuel. »

« La pulsion, qui est à distinguer du désir. Le désir, c'est le désir de l'Autre, mais on n'a jamais dit que la pulsion est la pulsion de l'Autre. La pulsion comporte l'Autre comme disparu. »

EXTIMITÉ – 1985-1986

Cours du 29 janvier 1986

« Vous savez que Lacan a poussé les choses en disant que les dix commandements n'étaient rien d'autre que les lois de la parole, en ce sens que sans la nommer ils commandent la prohibition de l'inceste avec la mère. Ces lois tiennent le sujet à distance de la réalisation de l'inceste. Ces lois sont les commandements de l'Autre en tant qu'ils tournent autour de l'extimité de la jouissance. Il s'agit de la jouissance interdite et qui justement n'est pas dite dans les dix commandements. C'est assez remarquable. Ça n'est dit qu'entre les lignes. Ces lois tournent autour de cette jouissance interdite qui n'est pas dite. Ce que le judaïsme a introduit, c'est un certain type de pacte avec l'Autre. C'est un pacte qui est aussi bien dans le christianisme. »

Cours du 5 février 1986

« La castration n'est pas en avant du sujet elle n'est pas foncièrement ce à quoi il a à accéder. C'est là que Lacan lui-même se corrige. La castration du névrosé est au contraire inaugurale. C'est d'emblée. Cette déperdition de jouissance est d'emblée. Elle est constitutive du sujet même. La castration imaginaire du névrosé est inaugurale. »

Cours du 9 avril 1986

« Un tel incident, une telle irritation sexuelle précoce est foncièrement la cause de ce que Freud appelle les *névroses de défense*. On pourrait presque les appeler les névroses de dégoût. Il s'agit d'une irruption précoce de la jouissance sexuelle refusée après-coup dans la pensée. C'est là, d'emblée, lier le sexe et le dégoût. Le sexe est un affect de déplaisir irrépressible qui seul explique le refoulement. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

CE QUI FAIT INSIGNE – 1986-1987

Cours du 4 février 1987

« L'organisme [...], il subit lui aussi cette fracture avec petit a d'un côté et avec S_1 - S_2 de l'autre. D'un côté, le corps comme ensemble signifiant, et, de l'autre côté, la partie hors corps. D'où la fonction, dans la psychanalyse, de l'organe hors corps qui vient hanter la sexualité du sujet. »

Cours du 6 mai 1987

« À cet égard, le seul fait de parler est strictement équivalent à une sublimation. La sexualité n'est pas hors de la structure de langage, puisque toute pulsion se raccorde à ce manque central dans la sexualité. Ça fait qu'il n'y a nulle convergence vers on ne sait quelle pulsion génitale. »

Cours du 27 mai 1987

« C'est par là qu'est problématique le jouir du corps de l'Autre. Pour chacun des deux sexes, il y a jouissance du corps. Mais ceci est bien sûr à corriger : il y a jouissance de leur corps connectée au corps propre. Il n'y a pas d'accès au corps de l'autre comme tel. Et ceci est encore à corriger, puisque, de sa jouissance supplémentaire, une femme ne jouit pas comme de son corps propre. Autant qu'on puisse le savoir, elle en jouit précisément comme hors corps, c'est-à-dire comme de l'Autre. »

Cours du 17 juin 1987

« Le troisième partenaire, le partenaire réel, est pour le sujet sa propre jouissance. On peut formuler qu'à ce niveau, et en dépit de l'amour, le sujet est foncièrement partenaire de sa solitude. »

CAUSE ET CONSENTEMENT – 1987-1988

Cours du 16 décembre 1987

« La cause sexuelle est réelle, c'est-à-dire que la cause des psychonévroses est un abus de la fonction sexuelle, et même, plus précisément, un abus des organes génitaux. Il n'est pas question de sens ici, sinon des sens, au sens du sensuel. »

Cours du 13 janvier 1988

« "Il n'y a pas de rapport sexuel" veut dire qu'il n'y a pas de bon rapport du sujet avec la sexualité. À cet égard, le sujet ne peut parler de toute rencontre première avec la sexualité que sous les espèces de la mauvaise rencontre. »

« À cet égard, le fait de sexualité est lié, pour le premier Freud, à un incident sexuel, à quelque chose qui se produit et qui vient perturber le développement normal – la séduction par exemple. L'individu a été, à un moment donné, certainement touché où il ne fallait pas, quand il ne fallait pas et par qui il ne fallait pas. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

Cours du 9 mars 1988

« Ce que Freud découvrait régulièrement comme un incident, comme un accident dans les rapports du sujet à la sexualité, comme un viol, une séduction, comme un *trop* ou aussi bien un *pas assez*, nous posons que c'est de structure, c'est-à-dire que le rapport du sujet à l'Autre sexuel n'est pas formulable en tant que tel. »

« Ce que Lacan appelle, lui, la castration, c'est précisément qu'il n'y a pas de rapport sexuel. »

Cours du 23 mars 1988

« Quand on parle de sexuation ou de sexualisation, ça indique que doit se réaliser une implication subjective du sexe. Et la castration est ce qui permet l'implication sexuelle, l'implication subjective du sexe. »

Cours du 20 avril 1988

« Si pour Lacan le rapport sexuel, au niveau de l'humanité, manque, s'il n'y a pas de rapport sexuel pour l'espèce humaine, on pourrait dire, au contraire [...], que pour chacun, à la place du rapport sexuel qu'il n'y a pas, il y a une condition d'amour, [...], qui est, elle, tout à fait inscriptible, et dont il faut dire [...] qu'elle ne lie pas le sujet comme tel à l'Autre sexe mais qu'elle le lie à un objet comme tel asexué – même si c'est par le biais d'un être sexué qu'il peut l'obtenir. »

LES DIVINS DÉTAILS – 1988-1989

Cours du 22 mars 1989

« Cela veut dire que la condition du rabaissement de l'objet est la condition de la satisfaction sexuelle complète. On peut dire que ça s'articule avec la thèse selon laquelle il n'y a pas de sexualité sans composantes perverses. »

Cours du 3 mai 1989

« Le divin détail, c'est ce qui trahit l'objet jouissance dans le fantasme. »

« Si on peut dire *volonté de jouissance*, c'est dans la mesure où il s'agit d'une demande en tant qu'ininterprétable, c'est-à-dire d'une demande comme sans désir : une demande qui ne laisse plus rien entre les lignes. »

« Le terme de masochisme veut dire que c'est d'abord le sujet qui pâtit de la pulsion de mort. La libido est comme telle pulsion de mort, et le sujet de la libido est donc celui qui en pâtit, qui en souffre. »

Cours du 10 mai 1989

« *Que me veut l'Autre comme père mort ?* Il veut ma jouissance et il interdit ma jouissance, d'où ma culpabilité. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

Cours du 14 juin 1989

« On peut distinguer deux désirs. D'un côté, nous avons le désir comme défense contre la jouissance, selon les termes que Lacan emploie dans son *Séminaire XI*. De ce côté-là, désir et jouissance s'opposent. De l'autre côté, nous avons le désir comme volonté de jouissance, où le terme de désir se trouve, dans la théorie même, devoir être pris comme étant équivalent à celui de pulsion. »

LA QUESTION DE MADRID – 1990-1991

Cours du 27 mars 1991

« Après le dire que non du névrosé, après le dire que non à la demande de castration, Lacan essaye de nous situer un espace d'un dire que oui à la volonté de jouissance de l'Autre. Au fond, il y a beaucoup de sagesse qui ne sont pas autre chose que ce dire que oui à la volonté de jouissance de l'Autre. »

Cours du 17 avril 1991

« On peut dire que le sujet de l'initiation est tout à fait écrasé par l'Autre. C'est de l'Autre qu'il attend une illumination. Il se plie entièrement aux exigences de l'Autre. Il est du côté d'un consentement. Le narcissisme suprême, lui, on peut dire qu'il est fasciné par sa propre disparition. »

DE LA NATURE DES SEMBLANTS – 1991-1992

Cours du 5 février 1992

« Au moment où le phallus toujours voilé est révélé, surgit le démon de la pudeur, qui alors, fouet à la main, frappe. »

Cours du 12 février 1992

« Dans tous les cas, l'amour débouche sur la haine par ce qu'il comporte de volonté de castration. »

Cours du 19 février 1992

« Se fonder en vérité, dès lors que la vérité ne se conçoit que par référence à l'Autre, ça veut dire se fonder dans le semblant. C'est en quoi la seule présence de l'Autre libère une dimension de mascarade dans le rôle sexuel, ce qui veut dire que le sexuel devient rôle. »

Cours du 3 juin 1992

« Le fétichisme, c'est en quelque sorte de s'intéresser plus au voile qu'à la femme. C'est au moins exiger de la femme, pour qu'elle soit objet, qu'en place de ce qu'elle n'a pas, elle ait au moins un voile. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

« Au fond la réponse de Lacan, en deux mots, c'est que ce qui compte dans l'affaire n'est pas le phallus, n'est pas le pénis du garçon, mais que c'est le corps. Tout en conservant le terme de complexe de castration, on peut dire qu'il généralise le phallus au corps [...] alors ça vaut pour les deux sexes. »

« La castration traduit non pas simplement une aporie freudienne, mais une antinomie structurale de la sexualité humaine, qui fait que l'homme au sens générique, n'assume son sexe qu'au prix d'une menace de mutilation ou qu'au prix d'une privation. »

Cours du 17 juin 1992

« On pourrait même interpréter la répétition de la relation sexuelle, le fait qu'en général on ne se contente pas d'une seule fois, comme le signe même qu'il n'y a pas là acte, qu'il n'y a pas là acte une fois pour toutes. D'où la fascination pour la première fois, et spécialement pour la première fois du côté femme, comme si par là on essayait d'obtenir un effet de fondement. »

DONC. LA LOGIQUE DE LA CURE – 1993-1994

Cours du 15 décembre 1993

« Comme évènement, la surprise montre que c'était dans le savoir mais que cela ne se savait pas, et que le sujet peut se récrier [...] qu'il n'a pas voulu cela. Là se joue, d'ailleurs, la question de sa responsabilité voire de sa culpabilité. Dans quelle mesure est-on à devoir rendre compte des conséquences qu'on ne savait pas de son action ? »

Cours du 26 janvier 1994

« On peut dire que cliniquement il y a une affinité structurale, constante, du moi avec la place, la position et même, disons, la vocation de victime. [...] Mais enfin, rien ne dit que le bourreau ne soit pas une victime. »

Cours du 2 février 1994

« Dans les initiations, à l'occasion, c'est précisément dans un objet extrêmement dévalorisé, un objet de rebut, un objet rejeté, que le sujet est en définitive invité à reconnaître son être. [...] "tu es cela". »

Cours du 23 mars 1994

« Le féminisme, dans ses formes stridentes qu'il prend parfois aux États-Unis d'Amérique, [...], le féminisme vaillant guerrier – ce sont elles qui prennent la lance, l'épée et l'armure – est peut-être fondé sur [...] la déception que l'homme reste un cancre [...] et qu'il faut peut-être, pour qu'il se tienne, le menacer en permanence des foudres de la loi. »

« Le souvenir-écran se présente comme détaché. C'est dans ce détachement même de l'image indélébile que gît la valeur de petit a. Là, on voit bien qu'il faut établir une perspective borroméenne sur ces images indélébiles. [...] De toute façon, elles

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

restent, pour le sujet, comme un os. Elles lui restent en travers de la gorge. Elles restent avec un caractère paradoxal, scandaleux, voire honteux, et donc elles restent comme un réel, comme le réel de cette élaboration symbolique. »

Cours du 30 mars 1994

« Il y a bien à rendre compte des fantasmes typiques que des femmes confessent communément, à savoir que pour atteindre la jouissance, elles se représentent en elles-mêmes comme l'objet de la persécution masculine – battues, réduites à la déchéance – comme si c'était la condition qui leur était imposée pour se sentir authentiquement femme. »

Cours du 22 juin 1994

« Freud s'efforce de déduire [du] complexe traumatique les symptômes de Dora, essentiellement trois symptômes : premièrement sa réaction de dégoût, deuxièmement son sentiment d'oppression, et troisièmement l'horreur des hommes qui font les jeunes cœurs auprès des dames. »

Cours du 29 juin 1994

« Le fantasme [...] est ce qui permet de croire que le désir a rapport au sexe, rapport à l'Autre sexe, ou au même sexe – mais quand bien même, il s'agit du même, ça se joue encore au regard de l'Autre sexe. »

SILET – 1994-95

Cours du 23 novembre 1994

« Le sujet du verbe *Silet*, ce pourrait être, en effet, aussi la parole. La parole garde le silence, et même on peut dire, elle défaille devant la jouissance. J'ai dit que je voulais parler du silence, mais pas seulement. Disons plutôt : des affinités du silence et de la jouissance. Ces affinités se voient d'emblée, pour autant que la honte, la culpabilité s'attachent volontiers à la jouissance chez le névrosé et en empoisonnent la source. »

Cours du 8 mars 1995

« La pudeur, c'est là où précisément le sujet est sans défense devant les atteintes de l'Autre : il suffit que cet Autre soit impudique devant lui pour que sa pudeur soit violée. Et donc à situer les choses dans cette dimension, il n'y a pas le refuge de la *proairesis*. [...] Au plus intime de lui-même, le sujet est à la place de l'Autre. »

Cours du 14 juin 1995

« C'est à cet égard que Lacan peut parler de fantasme psychotique caractérisé par une absence de médiation : l'Autre n'y est pas un lieu neutre, un tiers neutre, mais le tiers jouissant. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

LE PARTENAIRE-SYMPTÔME – 1997-1998

Cours du 7 janvier 1998

« L'homme essaye de satisfaire son besoin d'agression aux dépens de son prochain, d'exploiter son travail sans dédommagement, de l'utiliser sexuellement sans son consentement, de s'approprier ses biens, de l'humilier, de lui infliger des souffrances, de le martyriser et de le tuer. Comme dit Lacan, ça pourrait être du Sade. »

Cours du 14 janvier 1998

« Dans le séminaire de *L'Éthique*, il se dessine autre chose, qui est : est-ce que l'amour peut aller jusqu'à viser chez l'Autre autre chose que l'image, et même viser chez l'Autre autre chose que sa réponse en tant que grand Autre, est-ce que l'amour peut aller jusqu'à viser chez l'Autre sa jouissance comme nocive ? Est-ce qu'on peut aimer l'Autre dans sa jouissance ? »

Cours du 4 mars 1998

« Derrière l'automaton il y a un réel comme inassimilable et qui est toujours de l'ordre du traumatisme. »

Cours du 25 mars 1998

« Si l'amour est perdu, Médée ne recule devant rien, le tout veut dire qu'elle ne recule devant rien. Elle ne recule pas devant l'assassinat de ses propres enfants, c'est le b-a-ba de sa position. »

« Les ravages, on ne peut pas les classer. Être ravagé, c'est quoi ? C'est être dévasté. [...] Ce que Lacan appelle le tout, hors d'univers, le tout qui ne se boucle pas comme un univers fermé, limité. C'est un pillage, c'est une douleur, qui ne s'arrête pas, qui ne connaît pas de limites. »

Cours du 13 mai 1998

« Une nouvelle modalité du symptôme », *Feuillets du Courtil*, n° 16, janvier 1999.

« L'hystérie ! [...] éclairée évidemment par l'analyse – la présence, la surprésence du sentiment, de l'affect de n'être jamais à sa place, le goût et la douleur de ne pas être à sa place, [...]. Cette exclusion peut d'ailleurs s'incarner dans le vertige, l'évanouissement ».
p. 16.

« Le fantasme est essentiellement lié au corps mortifié et à ce résidu de jouissance qu'est le petit a dans cette configuration, alors que le sinthome se réfère au corps vivifié par le signifiant, le corps en tant qu'il jouit intensément du fait du signifiant. »
p. 27.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

« Abîmer le corps, le frapper, le heurter, voire le détruire sont aussi les voies de sa jouissance (*du fouetter*). Ce qui est là révélé par Lacan, [...] c'est un certain sadisme du signifiant, mais la mortification a pour envers l'intensification de la jouissance. »

p. 28.

Cours du 27 mai 1998

« La relation de couple au niveau sexuel suppose que l'autre devienne [...] un moyen de sa jouissance » ; le corps du partenaire, « c'est un moyen de jouissance [...] de mon corps à moi [...] c'est un mode de jouir du corps de l'autre, et par corps de l'autre, il faut entendre à la fois le corps propre, qui a toujours une dimension d'altérité, et aussi bien le corps d'autrui comme moyen de jouissance du corps propre. »

LE RÉEL DANS L'EXPÉRIENCE ANALYTIQUE – 1998-1999

Cours du 17 mars 1999

« Le regard de l'Autre, [...] lorsqu'il apparaît, fait tomber ce manque d'être de la conscience, le fait tomber au rang d'objet, le chosifie. »

Cours du 31 mars 1999

« La transgression, c'est le théâtre de la jouissance, c'est le théâtre obscène de la jouissance, l'accès à la jouissance se fait par la voie de l'entropie, de la déperdition produite par le signifiant. »

Cours du 2 juin 1999

« Le plaisir devient jouissance au moment où il déborde le savoir du corps, cesse de lui obéir. »

LE LIEU ET LE LIEN – 2000-2001

Cours du 28 février 2001

[J.-A. Miller parle d'une visite qu'il a fait à une exposition de Picasso] « Là, je ne vois personne qui ait illustré comme lui [Picasso] ce qu'on peut appeler le cynisme de la jouissance. D'autant plus que ce n'est pas la jouissance de l'idiot dont il s'agit, ce n'est pas la jouissance solitaire, c'est proprement le cynisme de la jouissance du coït. Et justement, pour être montrée si crue, avec ces oripeaux anecdotiques, elle en devient mystérieuse. Pourquoi faut-il que la jouissance en passe par le corps de l'Autre ? Qu'est-ce qui manque à l'idiot, qu'il trouve dans le corps de l'Autre sexe ?

Je n'aurais pas dit du tout "Picasso érotique". Cette problématique ne me semble pas du tout être de cet ordre. Dire "Picasso pornographe" aurait été plus exact, même si cela manque de décorum. Cela aurait été plus proche du cynisme de la jouissance, la jouissance d'un Diogène, mais d'un Diogène qui baiserait au lieu de s'astiquer, et qui n'en revient pas de ce qu'il y a de plus fort que lui dans la copulation. [...] Je crois qu'il ne disposait en définitive que de la relation sexuelle pour chiffrer son rapport à l'Autre.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

Je dis ça ici, ce serait à vérifier. Ce qui me semble l'attester, c'est que, quelque part – je n'ai pas pu retrouver où –, il écrit en espagnol, sur un dessin ou sur un carnet, peut-être sur une toile, une phrase qui dit quelque chose comme "le bonheur suprême c'est d'enculer son père". Cela me paraît venir à l'appui de la phrase sur Braque, pour marquer que son rapport à l'Autre est chiffré par la relation sexuelle. »

UN EFFORT DE POÉSIE – 2002-2003

Cours du 13 novembre 2002

« C'est aussi là que jouir, ça n'est pas avoir du plaisir, que la jouissance comporte un index d'infinitude, alors qu'avoir du plaisir c'est borné, c'est beaucoup plus borné que la jouissance, comme Lacan le souligne déjà dans son "Kant avec Sade". »

Cours du 19 mars 2003

« Le sacrifice ne se fait pas pour rien. C'est ce que, en passant, Lacan laisse percevoir : il n'y a pas de sacrifice qui ne suppose un Autre à séduire, par ce sacrifice, un Autre qui te dira : "C'est bien. J'en jouis ! Merci !", "À te sacrifier, tu es aimable". »

Cours du 26 mars 2003

« Lacan dit, page 31 du livre XVII, *L'envers* : "Il ne peut se voir imposer la volonté du maître sans un consentement". Une analyse met en question, ébranle ce consentement du sujet à l'identification. »

« Et tandis que pour le croyant la vérité conserve statut de culpabilité, pour l'analysant la vérité conserve statut, si je puis dire, de désirabilité. »

Cours du 11 juin 2003

« Religion, psychanalyse », *La Cause freudienne*, n° 55, 2003.

« La permission de jouir ne change rien à ce qui est la structure de la jouissance. Une fois que la psychanalyse est délestée du père et de son interdit, on peut établir que c'est la jouissance même qui comporte une béance. »

p. 26.

PIÈCES DÉTACHÉES – 2004-2005

Cours du 1^{er} décembre 2004

« Tout ce qui est affaire avec le sexe, dit Lacan, est toujours raté. »

« Lacan dit dans le Séminaire du *Sinthome* : il n'y a de responsabilité que sexuelle. Mais enfin qu'est-ce que ça veut dire ? »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

Cours du 19 janvier 2005

« De se dire que le père a joui, a voulu jouir d'une certaine façon, qu'il en a empêché une autre figure de jouir comme elle voulait, du mouflet, et qu'on peut le soupçonner ce père, qui met de l'ordre, le soupçonner lui-même de jouir en infraction, etc., tout ça, eh bien ça aide à rendre lisible l'histoire, votre histoire. »

Cours du 25 mai 2005

« Sexuation, c'est comme identification, ça implique un processus. Et au fond tel que Lacan le présentait avant de se lancer dans le sinthome on se sexualise par la jouissance, on se sexualise par le mode de jouir. »

« L'inexistence au niveau sexuel, il (Lacan) le retrouve au niveau corporel et d'une certaine façon Joyce sert d'exemple à : il y a un rapport corporel. »

ILLUMINATIONS PROFANES – 2005-2006

Cours du 10 mai 2006

« La positivation de la jouissance érotique est la positivation du sujet comme dépendance – non pas dépendant – dépendance du désir de l'Autre. »

Cours du 31 mai 2006

« On sait, le traumatisme, les traumatismes qui sont dus à ce que un Autre ait pris, ait forcé sa jouissance, ait imposé sa jouissance à votre corps. Ce régime de viol, de pénétration forcée, ou d'attouchements forcés, est en effet certainement ce qu'il y a de plus traumatique. »

LE TOUT DERNIER LACAN – 2006-2007

Cours du 22 novembre 2006

« Au fond l'étonnement c'est tout de même le vrai instant de voir de ce temps. Et il ne faut pas que le moment de conclure, que c'est ça, efface ce qu'il y a [...] ce qu'il y a de traumatisme dans le premier instant de voir. »

Cours du 29 novembre 2006

« Il pousse la pointe de sa démonstration jusqu'à établir que l'histoire est toujours déjà là, qu'un événement, ça n'est pas l'irruption d'un réel, l'événement c'est déjà, quand il arrive et quand il est vécu, c'est déjà un fait d'histoire ; de telle sorte que ce que nous appelons histoire, dans ce contexte, c'est un processus, un processus d'historisation pour le sujet, mais sans qu'il y ait une base de faits réels. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

Cours du 23 mai 2007

« L'élaboration, si on y songe, des formules de la sexualité à laquelle Lacan a procédé dans ses Séminaires XVIII et XIX et aussi dans *Encore*, et qu'il a transcrit, développé, dans son écrit intitulé "L'Étourdit". Ces formules de la sexualité montrent plutôt que la jouissance enferme chacun des sexes en lui-même. Et c'est d'ailleurs une des trois leçons que Lacan tire à la fin de cet écrit sous la forme : *pas de dialogue entre les sexes*. »

« Pas de dialogue entre les sexes, ça doit être entendu, me semble-t-il, à un niveau justement qui vise la jouissance qui ne communique pas, et où la jouissance de l'Un n'assure rien concernant la jouissance de l'autre. »

NULLIBIÉTÉ – TOUT LE MONDE EST FOU – 2007-2008

Cours du 6 février 2008

« [Lacan] invente un réel sans mathème où il fait du rapport sexuel un réel sans mathème dont la question est de savoir dans quelle mesure il est transmissible et Lacan donne comme réponse : il n'est transmissible que par la fuite à laquelle répond tout discours ; c'est ce qui est dit, qu'il est essentiellement transmissible par l'expérience analytique elle-même, me semble-t-il, c'est-à-dire par l'expérience même de la fuite. »

CHOSSES DE FINESSE EN PSYCHANALYSE – 2008-2009

Cours du 19 novembre 2008

« Ce qui s'oppose à la santé mentale et à la thérapeutique censée y ramener, c'est, disons, l'érotique. Elle fait objection, cette érotique, à la santé mentale. L'érotique, c'est-à-dire, l'appareil du désir qui est singulier pour chacun. Le désir est à l'opposé de toute norme, il est comme tel extra-normatif. »

« La jouissance n'est pas programmée dans l'espèce humaine. Il y a là une absence, un vide. Et c'est *une* expérience, vécue, c'est une rencontre, qui donne, pour chacun, à la jouissance, une figure singulière. Là est le scandale. »

Cours du 26 novembre 2008

« La jouissance, au contraire du désir, c'est pour le sujet une réponse. »

« L'ombilic du rêve, dont je parlais en commençant, qui est aussi l'ombilic de tout acte manqué, le refoulement primordial, en définitive, Lacan a essayé de le nommer de beaucoup de noms jusqu'à en venir à *Il n'y a pas de rapport sexuel* comme sa désignation la plus proche : le problème sexuel n'a pas de solution signifiante. »

« Pourquoi est-ce qu'on fait des cadeaux à une femme ? Pourquoi est-ce qu'on fait des cadeaux à une femme qu'on aime ? Ou qu'on désire ? Ou qu'on aime et qu'on désire ? C'est que, en lui faisant un cadeau, on la vise comme manquante de ce qu'on va lui apporter, on la vise comme castrée – alors que précisément elle ne perd rien dans l'acte sexuel. Et c'est pourquoi on parle autant de la *prendre*, alors qu'au contraire c'est l'homme qui donne. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

« Il n'y a pas de rapport sexuel : c'est d'une véritable forclusion du signifiant de *la femme* qu'il s'agit.

Ça conduit aussi à faire des cadeaux à une femme pour qu'elle incarne l'objet non détumescent, l'objet non évanouissant du désir. La pierre est ça, par excellence, l'objet éternel. »

Cours du 17 décembre 2008

« Ça jouit là où ça ne parle pas, ça jouit là où ça ne fait pas sens. »

Cours du 1er avril 2009

« Lacan fait place à une certaine diffraction de la jouissance, sa multiplicité, en opposant, d'une façon plus aiguë que par le passé, la jouissance sexuelle et la jouissance non-sexuelle, la jouissance pulsionnelle et aussi la jouissance de l'organe. »

Cours du 20 mai 2009

« Il n'y a pas que le monde de la vie, il y a le monde de la parole – Sprachwelt. C'est à cette jouissance-là que nous avons affaire dans l'expérience analytique. Nous avons affaire à une jouissance traumatisée. Ce n'est pas une jouissance brute c'est plutôt une jouissance brutalisée. Nous avons affaire à une jouissance déplacée. Ce dont on parle aux analystes, ce qu'on leur fait signifier, c'est une jouissance [...] – le mot est chez Lacan – à *non decet* : Elle ne convient pas. D'ailleurs, on peut le dire puisque le mot est dans le même fil étymologique, elle n'est pas décente. »

VIE DE LACAN – 2009-2010

Cours du 3 février 2010

« Derrière le voile du fantasme il y a la rencontre du réel et cette rencontre a toujours valeur de traumatisme. »

Cours du 4 avril 2010

« Le secret que l'analyse révèle, c'est que le sujet veut le mal du prochain, le secret que l'analyse révèle, c'est sa paranoïa foncière, que le mal du prochain est inclus dans la jouissance, que la jouissance comporte le mal du prochain, qu'il y a une nature paranoïaque de la jouissance et que la méchanceté foncière qui habite le prochain habite aussi en nous-mêmes. »

Cours du 2 juin 2010

« Précisément dans l'inconscient, vous avez affaire à un sujet, pas simplement, et un sujet qui laisse des fausses traces, comme est l'animal. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

L'UN-TOUT-SEUL – 2010-2011

Cours du 2 février 2011

« Chez Freud comme chez Lacan, la jouissance, le style de jouissance d'un sujet est toujours lié à un premier événement de jouissance, à un événement de valeur traumatique, et donc relève essentiellement, dans sa sensibilité, de l'autre, de ce qui lui vient de l'autre. »

« C'est quand même l'idée qu'il y a un écran, l'écran du fantasme, expression qu'il a employée, et que cet écran peut quand même être traversé, être percé en direction de ce que j'appelais tout à l'heure le rien, et qui prend la valeur ou bien d'une castration symbolique ou bien : pas de rapport sexuel, et dans les deux cas, c'est la référence au phallus qui est le support de cet écran. »

Cours du 16 mars 2011

« Il n'y a pas de rapport sexuel *au niveau du réel*. Et d'abord parce qu'au niveau du réel, c'est le Un qui règne, pas le deux. »

Cours du 23 mars 2011

« Et le langage introduit dans ce registre de la jouissance – Freud disait la castration, Lacan dit autre chose, qui englobe la castration – la répétition du Un qui commémore une irruption de jouissance inoubliable. Le sujet se trouve dès lors lié à un cycle de répétitions dont les instances ne s'additionnent pas et dont les expériences ne lui apprennent rien. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui l'addiction pour qualifier cette répétition de jouissance. On l'appelle addiction précisément parce que ça n'est pas une addition, parce que les expériences ne s'additionnent pas. »

Cours du 25 mai 2011

« Et c'est avec le signifiant que commencent les embrouilles de l'interdit, les embrouilles de l'Œdipe, parce qu'à la racine, le signifiant vient percuter le réel, il vient percuter les corps. Et chez le *parlêtre*, ce choc initial, ce traumatisme introduit une faille qui est aussi bien le phallus, qui est aussi bien la faute, le péché ou, dit Lacan – en prenant la première syllabe du sinthome, - sin en anglais, le sin, le péché. Et la faille, cette faille initiale tend à s'agrandir toujours, sauf, dit-il, à subir le cesse de la castration. »

Cours du 15 juin 2011

« Et l'inconscient, c'est la partie que je n'ai pas pu faire signifier. [...] l'inconscient ce sont les signifiants qui n'ont pas trouvé à signifier. Ce sont les signifiants du trauma, de traumatisme, dont le sens est resté bloqué, qui sont restés dans le non-sens ou dans un sens bloqué et donc la cure, c'est de débloquent le sens. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

JACQUES-ALAIN MILLER
TEXTES

« Cinq minutes », *Actes de l'École de la Cause freudienne*, n° 1, 1981.

« Les analystes ont d'abord été fascinés par ce qui sortait du trou: du sens, "en veux-tu, en voilà". Lacan a ramené l'expérience à sa condition pure, l'impossible à dire. Et c'est pourquoi l'idée s'est diffusée, à partir de cet enseignement, de la vanité de tout enseignement – puisqu'impossible à dire il y a. D'où silence (se taire serait la façon la plus digne de s'égaliser à l'impossible à dire) ou bavardage (parler à côté, chercher sa voix propre). Au contraire : la conquête de l'analyse, dit Lacan, est d'avoir fait mathème de l'indicible. »

p. 7-8.

« Pas de clinique sans éthique », *Actes de l'École de la Cause freudienne*, n° 5, 1983.

« Que l'innocent – c'est-à-dire celui qui résiste à savoir, qui n'en veut rien savoir – se décide à l'épreuve de l'analyse, implique que son symptôme, qui fait partie de son bonheur, devienne clinique, c'est-à-dire se découvre impossible à supporter et témoigne, par cette voie, du réel. L'innocent peut alors s'engager dans l'analyse pour supporter le réel. »

p. 66.

« Réflexions sur l'enveloppe formelle du symptôme »,
Actes de l'École de la Cause freudienne, n° 9, 1985.

« Il faut remarquer que porter plainte est déjà un degré au-dessus de se plaindre [...] Il (l'avocat) convertit cette plainte qui émerge du fond de mon déplaisir en un message, [...] qu'il sera émis du lieu de l'Autre et dans son langage. À partir de ma plainte, à laquelle on a mis les formes qui conviennent, voilà que je vais exister d'une nouvelle façon dans le champ de l'Autre, et sous une forme constituée – ce qui s'appelle d'ailleurs dans ce champ "se constituer partie civile". »

p. 68.

« Cette mise en forme dénature ma plainte, parce qu'il y a ce qu'on peut dire et ce qu'on ne peut pas dire, il y a une logique propre à l'Autre qui s'impose à vous et qui fige, qui fixe votre plainte. »

p. 68.

« Dans le processus même de formalisation, et alors que rien n'a été réparé de votre déplaisir, qui est toujours là, qui motive toute cette affaire, quelque part, vous êtes déjà content, content que l'on mette en forme votre déplaisir. [...] la vérité de la plainte mobilise le savoir du droit, et ce savoir travaille pour une jouissance. »

p. 68-69.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

« À propos des affects dans l'expérience analytique »,
Actes de l'École de la Cause freudienne, n° 10, 1986.

« L'affect n'est jamais inconscient, qu'il est toujours un signifié au sujet, et que parler de sentiment inconscient est un abus de langage, car les termes d'une telle expression sont contradictoires. »

p. 123.

« Il s'agit donc, dans l'affect, du signifiant et de l'Autre. Mais il nous faut à ces deux termes en ajouter un troisième : la jouissance. »

p. 124.

« Des semblants dans la relation entre les sexes », *La Cause freudienne*, n° 36, 1997.

« Il y a peu de distance entre la pudeur et le respect. Le respect signifie qu'il y a quelque chose qui ne doit pas se voir, qui ne doit pas se toucher. Comme la pudeur, le respect vise la castration. Respecter, peut-être serait-ce toujours respecter la castration. [...] Quand il y a respect, le rien est toujours en jeu, et, corrélativement, les outrages. D'où l'on saisit que l'outrage peut prendre valeur érotique. »

p. 8.

« L'origine même du concept de justice doit se chercher dans la plainte féminine. »

p. 8.

« À partir de la sexualité féminine, et de nul autre lieu, on peut situer la jouissance proprement dite en tant qu'elle déborde le phallus et le tout-signifiant. »

p. 13.

« Une diatribe », *La Cause freudienne*, n° 37, 1997.

« Il y a une seule libido, et Freud, pour dire *elle est active*, dit *elle est virile*. C'est ce que Lacan traduit avec son grand Φ , "impossible à négativer". Cela veut dire que la pulsion triomphe toujours. Comme je l'ai indiqué cette année, la phase passive de la pulsion n'est qu'une illusion. C'est à quoi répond le *se faire* que Lacan a mis une fois en évidence. La pulsion est toujours active, même lorsqu'elle paraît être en phase passive. Cela n'a rien à faire avec *l'imgo* de la virilité. »

p. 135.

« La jouissance est d'abord celle dont le phallus est le signifiant. Mais ce n'est pas toute la jouissance. C'est pourquoi Lacan est passé de l'encombrement phallique à l'encombrement par l'objet petit *a* [...]. Ce qui s'est présenté à Freud comme le roc de la castration se découvre chez Lacan comme le mode de jouissance. Là où Freud a buté sur le roc de la castration, Lacan a installé la question du mode de jouissance. »

p. 135.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

« Il y a deux modes de jouissance, le fantasme et le symptôme. Le fantasme est à traverser, parce qu'il est de l'ordre de la couverture, du voile, aussi bien que de la fenêtre. [...] Ce qu'il advient de la pulsion après la traversée du fantasme, c'est le symptôme comme à *manipuler*, ou encore *s'identifier à*, ou encore à *savoir y faire avec*. [...] D'un côté, la couverture à lever, et de l'autre, ce qui reste, et à quoi il faut se faire. »
p. 136.

« Le séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* », *Le Symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998.

« La conférence 23 est une étude des modes de jouissance. La définition que donne Freud du symptôme, c'est que, malgré sa phénoménologie de souffrance, c'est une modalité de satisfaction libidinale. »
p. 38.

« Lacan avec Joyce », *La Cause freudienne*, n° 38, 1998.

« Le véritable noyau traumatique n'est pas la séduction, la menace de castration, l'observation du coït, ni non plus la transformation du statut de tout cela en fantasme, ce n'est pas Œdipe et castration. Le véritable noyau traumatique est le rapport à la langue. »
p. 11.

« Des gays en analyse ? Intervention conclusive au Colloque franco-italien de Nice sur ce thème », *La Cause freudienne*, n° 55, 2003.

« C'est parce que Lacan a pu formuler "Il n'y a pas de rapport sexuel", qu'il a pu dire à la place "Il y a du lien social". C'est parce qu'il n'y a pas, entre les deux sexes, un rapport fixe, établi et programmé, qu'il y a *du* lien social. Pas le lien social. Du lien social, ce qui implique la possibilité que le lien social prenne plusieurs formes, soit au pluriel. »
p. 84.

« Le dialogue est interdit d'un sexe à l'autre. [...] c'est à l'intérieur du même sexe que l'on se comprend sur la jouissance. L'inconvénient c'est cela même, se comprendre. »
p. 84.

« Introduction à l'érotique du temps », *La Cause freudienne*, n° 56, 2004.

« Toute jouissance de l'objet a pour conséquence une baisse de la valeur érotique de l'objet. C'est que la jouissance a une temporalité. Elle a une temporalité de tension dans l'insatisfaction, et de résolution dans la satisfaction.
Du point de vue de l'érotique de l'espace, la jouissance est localisée, mais en même temps, il y a un rapport étroit du phallus et du temps.
L'exigence que l'amour prenne le relais temporel de la jouissance, que, une fois que la jouissance de l'homme est accomplie, l'amour prenne la suite de la jouissance. »
p. 72.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

« Une fantaisie », *Mental*, n° 15, février 2005.

« Quand on barre une lettre, en général c'est parce qu'on s'est trompé, non ? Ici, le plus-de-jouir commande un "ça rate" et précisément un "ça rate" dans l'ordre sexuel. Je ne vois pas ce qui empêche de considérer que ce $\$$ écrit : il n'y a pas de rapport sexuel, d'autant que la lettre initiale, S, est la même que celle de sexe. Ça conduirait à dire que l'inexistence du rapport sexuel précisément est devenue évidente, jusqu'à pouvoir être explicitée, écrite, à partir du moment où l'objet petit *a* est monté au *sociel*. »

p. 18.

« La pratique lacanienne [...] joue sa partie dans la dimension d'un réel qui rate, de telle sorte que le rapport des deux sexes entre eux va devenir de plus en plus impossible, de telle sorte que, si je puis dire, l'un-tout-seul, sera le standard post-humain, [...] l'un-tout-seul commandé par un plus-de-jouir qui se présente sous son aspect le plus anxiogène. »

p. 18.

« D'abord, les symptômes sont symptômes du non-rapport sexuel. Ça veut dire : sans doute qu'ils sont articulés en signifiants, mais c'est secondaire, c'est leur bavardage. Les symptômes ne sont pas essentiellement des messages. Ils sont avant tout des signes du non-rapport sexuel, éventuellement des signes de ponctuations. »

p. 18.

« Introduction à la lecture du Séminaire *L'angoisse* de Jacques Lacan », *La Cause freudienne*, n° 59, 2005.

« Sur le versant de l'angoisse, il n'est pas question d'accord intersubjectif, ni de l'imposition d'aucune harmonie. La dysharmonie prévaut tout du long de ce Séminaire, en particulier avec ce que Lacan présente comme l'objet angoissant, qu'il va chercher dans *L'inquiétante étrangeté* de Freud. Il n'est alors pas d'accord qui vaille. C'est ce que veut dire angoisse, à savoir étrangeté, désaccord, perturbation. »

p. 82.

« Lacan situe l'angoisse entre jouissance et désir et montre une certaine conjonction de l'anxiogène et de l'érogène, spécialement sous les espèces des affinités des connexions entre l'orgasme et l'angoisse. Il y a là une disposition tout à fait ordonnée : de l'anxiogène à l'érogène, et la bascule, le fléau de la balance, se faisant sur la conjonction de l'anxiogène et de l'érogène. »

p. 85.

« Une lecture du Séminaire *D'un Autre à l'autre* », *La Cause freudienne*, n° 65, 2007.

« [Lacan] s'emploie, dans *D'un Autre à l'autre*, à montrer plutôt que la fonction de bord est à l'œuvre dans le rapport avec le partenaire sexuel. Autrement dit, il essaie de ramener la jouissance du partenaire sexuel à un mode spécial de la jouissance de bord, il essaie d'introduire du bord dans le rapport à l'autre sexe. »

p. 106.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

« L'enfant et le savoir »,

Peurs d'enfants, Paris, Navarin, coll. *La petite Girafe*, n° 1, 2011.

« La cure n'est pas une éducation. D'abord parce que nous accueillons dans la psychanalyse des sujets traumatisés par le savoir de l'Autre, et par son désir et par sa jouissance, lesquels savoir, désir et jouissance de l'Autre ont pris, pour certains enfants, valeur de réel. Il s'agit ceux-là, oui, de les mener, mais de les mener non pas au *dux*, non pas à croire au chef, mais les mener à ceci que l'Autre n'existe pas. »

p. 18-19.

« Parler avec son corps », *Mental*, n° 27/28, 2012.

« Si l'homme a inventé le rapport sexuel, c'est pour voiler l'horreur de cette chair parcourue d'un frémissement qui ne cesse pas et qui est, comme le disait Angélus Silésius, "sans pourquoi". »

p. 132.

« L'Autre sans Autre », *Mental*, n° 30, 2013.

« La conséquence qu'on peut déjà tirer du *Séminaire VI*, et je le dirai encore une fois d'une façon négative, c'est qu'il n'y a pas de normalité du désir. Le désir inconscient reste attaché, dans le fantasme, à des jouissances qui, par rapport à la norme idéalisée par les psychanalystes, restent intrinsèquement perverses, des jouissances perverses. La perversion n'est pas un accident qui surviendrait au désir. Tout désir est pervers dans la mesure où la jouissance n'est jamais à la place que voudrait le soi-disant ordre symbolique. »

p. 170.

« L'inconscient et le corps parlant », *La Cause du désir*, n° 88, 2014.

« Comment n'aurions-nous pas, par exemple, l'idée d'une cassure, quand Freud inventa la psychanalyse, si l'on peut dire, sous l'égide de la reine Victoria, parangon de la répression de la sexualité, alors que le XX^e siècle connaît la diffusion massive de ce qui s'appelle le porno, et qui est le coït exhibé, devenu spectacle, show accessible par chacun sur internet d'un simple clic de la souris ? De Victoria au porno, nous ne sommes pas seulement passés de l'interdiction à la permission, mais à l'incitation, l'intrusion, la provocation, le forçage. Le porno, qu'est-ce d'autre qu'un fantasme filmé avec une variété propre à satisfaire les appétits pervers dans leur diversité ? Rien ne montre mieux l'absence du rapport sexuel *dans le réel* que la profusion imaginaire de corps s'adonnant à se donner et à se prendre. »

p. 105.

« Une seconde différence est encore à souligner entre le porno et le baroque. Tel que défini par Lacan, le baroque viserait la régulation de l'âme par la vision des corps, la scopie corporelle. Rien de tel dans le porno, nulle régulation, plutôt une perpétuelle infraction. La scopie corporelle fonctionne dans le porno comme une provocation à une jouissance destinée à s'assouvir sur le mode du *plus-de-jouir*, mode transgressif par rapport à la régulation homéostatique et précaire dans sa réalisation silencieuse et solitaire. »

p. 106.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

« Que dit, que représente l'omniprésence du porno au commencement de ce siècle ? Rien d'autre que *le rapport sexuel* n'existe pas. Voilà ce qui est répercuté, en quelque sorte chanté, par ce spectacle incessant et toujours disponible. Car seule cette absence est susceptible de rendre compte de cet engouement dont nous avons déjà à suivre les conséquences dans les mœurs des jeunes générations, quant au style des relations sexuelles : désenchantement, brutalisation, banalisation. »

p. 106.

« *Mère femme* », *La Cause du désir*, n° 89, 2015.

« Et la femme ? Qu'est-ce que la femme dans l'inconscient ? C'est le contraire de la mère. La femme, c'est l'Autre qui n'a pas, l'Autre du non-avoir, l'Autre du déficit, du manque, l'Autre qui incarne la blessure de la castration, l'Autre frappé dans sa puissance. La femme, c'est l'Autre amoindri, l'Autre qui souffre et par là, aussi bien l'Autre qui obéit, qui se plaint, qui revendique, l'Autre de la pauvreté, du dénuement, de la misère, l'Autre qu'on vole, qu'on marque, qu'on vend, qu'on bat, qu'on viole, qu'on tue... l'Autre qui subit, et qui n'a rien à donner que son manque et les signes de son manque. Tout le contraire de la mère ! »

p. 116.

« Il y a bien à rendre compte des fantasmes typiques que des femmes confessent communément, à savoir que pour atteindre à la jouissance, elles se représentent en elles-mêmes comme l'objet de la persécution masculine – dépouillées, battues, déchues – comme si c'était là la condition sine qua non pour se sentir authentiquement femme. Ce "se faire souffrir" emprunte volontiers des chemins détournés. Par exemple, l'impératif d'être belle n'est souvent que le masque du masochisme esthétisé. »

p. 116.

« *Effet retour sur la psychose ordinaire* », *Quarto*, n° 94/95, 2016.

« "Vous n'êtes pas un corps, mais vous avez un corps.", comme Lacan le dit. Dans l'hystérie, vous avez l'expérience d'étrangeté du corps, le corps n'en fait qu'à sa tête. Dans le corps mâle aussi, vous avez au moins une partie du corps qui n'en fait également qu'à sa tête, le pénis, c'est bien connu. »

p. 46.

« *Bonjour Sagesse* », *La Cause du désir*, n° 95, 2017.

« Il n'est pas la peine que j'évoque l'exténuation des privilèges du viril à travers le concept de harcèlement sexuel et la pratique du *politically correct*, qui vise à rectifier dans la langue elle-même ce qui est marqué d'une dominante mâle. »

p. 85.

« *L'Autre dans l'Autre* », *La Cause du désir*, n° 96, 2017.

« Quelle est cette règle universelle ? Un universel en creux, une formule non écrite, disons, l'absence d'un logiciel sexuel ? C'est ce que Lacan a appelé le non-rapport sexuel, soit l'universel négatif, non écrit valable pour l'espèce humaine. »

p. 118.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

« Le mode de rapport sexuel entre membres de l'espèce humaine est spécialement ouvert à la variation, la vérité, et au mensonge, à la contingence et à l'invention. [...] Le sujet est toujours contraint d'inventer son mode de rapport au sexe, sans y être guidé par aucune programmation naturelle. »

p. 118.

« En direction de l'adolescence »,

Après l'enfance, Paris, Navarin, coll. *La petite Girafe*, n° 4, 2017.

« Dans "Les métamorphoses de la puberté", Freud étudie le problème de la transition de la jouissance auto-érotique à la satisfaction copulatoire. Lacan pose que cela ne se fait pas, qu'il s'agit d'une illusion freudienne – foncièrement, *je ne jouis pas du corps de l'Autre*, il n'y a de jouissance que du corps propre ou jouissance de son fantasme, des fantasmes. On ne jouit pas du corps de l'Autre. On ne jouit jamais que de son propre corps. »

p. 26.

« L'analyste et son inconscient », *Quarto*, n° 119, 2018.

« La faille qui fait l'homme malade est pour toujours l'absence de rapport sexuel, et cette maladie-là est irrémédiable, rien ne pouvant combler ni guérir la distance d'un sexe à l'autre, chacun comme sexué étant isolé de ce que l'on considère comme son complément. L'absence de rapport sexuel invalide toute notion de santé mentale et de thérapeutique. »

p. 11.

L'os d'une cure, Navarin, 2018.

« Chez l'être humain, ce qui est de l'ordre de la jouissance est ouvert à la rencontre et n'est pas programmé. Il y a comme une défaillance au niveau de la jouissance. »

p. 43.

« La poussée sexuelle à l'adolescence, par exemple, pourrait y faire accroire, mais la jouissance toujours propre à chacun relève de la contingence. »

p. 44.

« Le principe que je pose, à partir de l'expérience et appuyé par Freud, est qu'il n'y a pas de calcul de la libido. »

p. 46.

« Jouir d'un corps dans l'espèce des parlêtres passe toujours par le frapper, l'abîmer d'une certaine façon, le heurter, voire le détruire. Le fantasme *Un enfant est battu* relève le sadisme du signifiant. Mais corrélativement il y a jouissance du langage ou plutôt de la langue, en tant que le sujet a un corps. »

p. 68-69.

« La formule *Il n'y a pas de rapport sexuel* veut dire que les parlêtres en tant qu'êtres sexués font couple non pas au niveau du signifiant pur, mais à celui de la jouissance, et cette liaison est toujours symptomatique. »

p. 74.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

« *La jouissance se produit dans le corps de l'Un par le moyen du corps de l'Autre. Cette jouissance est toujours à la fois auto-érotique et allo-érotique puisqu'elle inclut l'Autre.* »

p. 74.

« La demande d'amour, dans son caractère potentiellement infini, revient sur le parlêtre féminin sous les espèces du ravage. »

p. 83.

« Le ravage est l'autre face de l'amour. En fonction de la structure du pas-tout, le partenaire-symptôme devient le *partenaire-ravage*. »

p. 83.

« On parle de dévastation et de ravage lorsqu'il y a un pillage qui s'étend à tout sans arrêt, qui ne connaît pas de limite. En fonction de cette structure un homme peut-être le partenaire-ravage d'une femme, pour le meilleure et pour le pire. »

p. 84.

« L'homme peut être un ravage pour une femme, mais aussi le moyen de son ravissement. »

p. 84.

« J'ai commenté à Paris le sens classique du mot ravir qui veut dire conduire à un état de bonheur extrême, voir à un transport, terme mystique – transport au ciel. Il signifie aussi que l'on est emmené de force, emporté, enlevé. »

p. 84.

« La femme moderne tend aujourd'hui à faire de l'homme un objet a. Elle lui dit *tu n'es qu'un moyen de jouissance*. Cela va de pair avec une certaine dévalorisation de l'amour. »

p. 86.

« De son côté, l'homme fétichise la femme au prix de s'éclipser dans son fantasme. Un homme sait beaucoup plus sur les détails qui conditionnent sa jouissance que ne sait une femme sur la sienne. »

p. 87.

« Le secret du masochisme féminin est l'érotomanie parce que ce n'est pas qu'il me batte qui compte, mais que *je sois sa partenaire-symptôme*, et c'est tant mieux, même si ça me ravage. »

p. 88.

« **Le réel, signifiant extrême** »,

Lire Lacan au XXI^e siècle, sous la direction de Fabienne Hulak, Champ social, 2019.

« Le savoir dans le réel ne programme pas l'accès à l'autre sexe. C'est exactement ce que Lacan attribue dès le *Séminaire IV* à la période de latence, soit à un fait du développement. Et il faut voir comment ce concept du développement fait écran à

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

L'ORIENTATION
LACANIENNE

TEXTES

AUTRES AUTEURS

celui du réel. Parmi les raisons que Lacan a pu en donner, je donne celle de la période de latence parce que cet appel fait à Freud est une des fleurs du *Séminaire IV*. L'objet premier se trouve signifiantisé, mais perturbe encore les relations d'objet du sujet. L'ombre portée de l'objet primordial continue d'infecter les relations qu'il peut entretenir. Il dégage comme un fait de structure qu'il y a là un savoir ne programmant pas l'accès à l'autre sexe. »

p. 24.

« "Il n'y a pas de rapport sexuel." est d'emblée vissé à une donnée aussi triviale que celle de la période de latence freudienne. C'est un renversement radical qui pose que le semblant algorithmique, je dirais que le trou du réel détermine ce qui s'inscrit de semblant.

$$\frac{(\text{Trou du réel})}{\text{semblant}} \downarrow$$

« C'est vraiment de l'absence du rapport sexuel que l'on peut rendre compte du foisonnement du signifiant et du signifié [...] cela comporte déjà un renversement de la métaphore paternelle. »

p. 25.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

AUTRES AUTEURS

ÉRIC LAURENT

« Incidences sociales du désir féminin », *Lettre mensuelle*, n° 112, septembre 1992.

« Lacan lui donnait (au psychanalyste) plutôt une place de questionneur de la jouissance féminine. L'incidence sociale de la psychanalyse toute entière ne se résume-t-elle pas à ceci : avoir déplacé le silence féminin ? »

p. 16.

« Hommage à Rachel Fajerztajn », *Lettre mensuelle*, n° 184, janvier 2000.

« C'est ainsi qu'elle a pu écrire : "Jeune psychiatre, je fus frappée par le suicide d'une jeune fille qui avait été moins traumatisée par le viol subi que par sa narration avec les détails les plus intimes exigés par la police auprès de laquelle elle avait déposé plainte. C'est de ce réel qu'elle ne guérissait pas ; le récit imposé avait fait trauma". »

p. 34.

« Le refus du despotisme de la règle »,
Lettre mensuelle, supplément au n° 224, janvier 2004.

« C'est aussi dans notre monde que s'ajoutent des normes nouvelles d'identification sexuées, des styles de vie alternatifs. Ils ne sont pas soumis au régime de l'interdit mais aux normes de la technologie de la jouissance. Ils s'enracinent dans un réglage consumériste du pousse-au-jour. C'est aussi bien dans ce monde que se produisent les zones de non-désir et l'immense fatigue du souci de soi. »

p. 22.

Intervention lors du cours d'orientation lacanienne de Jacques-Alain Miller
« Pièces détachées » (2004-2005), cours du 18 mai 2005, inédit.

« Le père ne doit pas promettre du vent. S'il n'humanise pas l'accès sexuel à la mère et se contente de l'interdire, ou d'en jouir inhumainement, il n'est plus que le père la pudeur, le support de l'interdit, le tyran domestique, voire le père du Président Schreber. »

« Blog-notes : psychopathie de l'évaluation », *La Cause freudienne*, n° 62, 2006.

« La fascination pour l'agir du psychopathe se fonde sur l'idée d'un être qui serait "tout de jouissance" [...] le psychopathe "idéal" répète des actions qui jamais n'aboutissent à un acte. Elles témoignent de la rencontre manquée avec le traumatisme du langage. En mettant l'accent sur la jouissance, Lacan en vient à énoncer le nouage différemment. La jouissance devient première. Le surmoi dit : "Jouis !" et les signifiants de l'Autre s'y trouvent impliqués car le sujet répond : "J'ouis !" Le parasite langagier, l'Autre comme tel, traumatise le corps, donne lieu à la jouissance du parlêtre et à sa rencontre dans le symptôme ou le sinthome.

Le psychopathe, c'est l'envers du sinthome. »

p. 69.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Un nouvel amour pour le père », *La Cause freudienne*, n° 64, 2006.

« L'hédonisme contemporain, par ses multiples variations mêmes, montre qu'il est impossible de définir un rapport sexuel entre les sexes, voire entre membres d'un même sexe, qui serait le bon. La jouissance n'est jamais celle qu'il faudrait, l'ultime. Aucune norme n'arrive à stabiliser le "pousse-à-jouir". »

p. 85.

« Positions féminines de l'être », *Quarto*, n° 90, 2007.

« Nous savons que le surmoi pour Lacan formule un ordre de jouissance. Le surmoi commande : "Jouis", à quoi on peut répondre : "J'entends". Il faut s'ôter de l'idée que le surmoi est un interdit. Avoir l'idée que le surmoi est un pousse au crime n'est pas une évidence pour les non-lecteurs de Lacan. »

p. 29.

« Depuis que le débat féministe a trouvé à s'installer durablement dans le tissu culturel des civilisations occidentales, les femmes prient les hommes de leur épargner toutes leurs constructions sur le mystère féminin et considèrent qu'elles s'en occupent très bien elles-mêmes toutes seules. Elles estiment que les hommes ont à balayer devant leur porte et qu'ils ont suffisamment de quoi faire pour ne pas avoir à s'occuper de leur jouissance à elles. »

p. 29.

« Lacan recommande de ne pas abonder dans le sens sexuel. Il constate que l'homme moderne, l'homme contemporain de l'ère industrielle et de l'éthique de la vérité scientifique, est encombré pour aborder les choses du sexe. Abonder dans la symbolique et le sens sexuel, baigner dedans, fait de l'homme moderne un être nettement plus désarmé que l'homme de l'âge classique. »

p. 32.

« Lacan notait que ce qui fait le charme des romans classiques, qui datent par conséquent d'avant la coupure épistémologique, c'est que l'homme du péché se débrouillait plus aisément avec les questions sexuelles compliquées. Quand on voit l'embarras des hommes politiques de se faire prendre la main dans le sac d'une dame ou d'un monsieur, quand on voit toute l'affaire que cela suscite, toutes les recommandations morales concernant leur comportement et les conseils prodigués pour se dévouer à leur famille, on mesure la distance avec le XVII^e siècle qui s'organisait autour de la cour du roi et du XVIII^e qui était libertin. »

p. 32.

« Le malaise actuel dans la civilisation, dépend de l'usage que fait la civilisation de la psychanalyse. Celle-ci a contribué à la permissivité ambiante, mais pour autant le monde n'est pas allégé du poids du sexe et du rapport à l'inégalité de la distribution de la jouissance. La permissivité dans les mœurs a surtout rendu possible une sorte de représentation exaltée du mal – terme utilisé par Lacan. Cela a permis que s'exprime l'exaltation des formes perverses extrémistes. Un certain usage de la psychanalyse qui viserait à alléger le monde de l'appel à la surmoïté nuit à la psychanalyse elle-même. »

p. 32.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Difficile de ne pas être déprimé ! », *Quarto*, n° 93, 2008.

« Ce que ce corps veut, c'est jouir ! Et jouir de plus en plus ! Pour chacun, il est devenu difficile de savoir quand s'arrêter. Nous sommes dans une civilisation qui a *perdu la formule* pour savoir à quel moment s'arrêter. »

p. 6-7.

« Chacun doit inventer ses propres régulations pour maintenir la jouissance dans les bornes de la vie. Ce qui ne signifie pas une prohibition. La prohibition est une forme brutale de réglementation. Mais plus personne ne croit trop à cela, car il n'y a déjà plus beaucoup de prohibition possible. C'est quelque chose d'encore plus compliqué. La prohibition, en elle-même, peut conduire à une société rendue folle d'interdire, comme elle le fut pendant l'époque victorienne, à la fin du 19^e siècle. »

p. 7.

« Les jeunes doivent se débrouiller avec leur sexualité, avec la drogue, avec leur propre corps. Sur quoi peuvent-ils s'appuyer ? C'est une question très angoissante pour un jeune. Il nous demande de ne pas l'abandonner devant toutes ses questions. »

p. 8.

« Mensonges du bonheur – L'étoffe du fantasme », *Quarto*, n° 99, juin 2011.

« Être sadique, cependant, ce n'est pas simplement être méchant. Le vrai sadique, c'est-à-dire celui qui pousse le fantasme sadique à son terme dans sa logique, c'est que l'autre, le partenaire, demande la mort à son bourreau. »

p. 11.

« La clinique des Unes-toutes-seules », *Mental*, n° 31, 2014.

« L'absence des limites que donnaient au sujet de fortes identifications rend les identifications fluides particulièrement sensibles au commandement du "Jouis !" » Le sans limite est alors l'index de la *surmoïsation* du monde. Le sujet se retrouve tout-seul pour faire face au "pousse au jouir". L'extension de la clinique des addictions en rend compte. »

p. 23.

« Le discours féminin introduit dans toutes les tentatives d'uniformisation [...] une objection de la particularité qui ne peut se réduire à l'individualisme de masse dans la mesure où une femme peut être le symptôme d'un autre corps. Les hommes, quant à eux, sont volontiers le ravage d'un corps d'un autre sexe que le leur. Tout ce qui maintenant se nomme comme "violence du genre" ou "féminicide" témoigne du fait que, effectivement, les hommes frappent, maltraitent, tuent le corps des femmes. Les femmes, à mesure de leur irruption dans le discours de la civilisation, changent les règles du jeu. »

p. 24-25.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« **Masochismes : en introduction** », *Mental*, n° 32, 2014.

« On le sait, depuis l'abandon par Freud de la théorie de la séduction – qui a fondé la psychanalyse comme telle –, l'articulation entre le trauma de la rencontre avec la jouissance et le fantasme n'a pas cessé de se reformuler. Elle a fait querelle, une querelle qui ne s'est jamais complètement éteinte. Un certain féminisme nord-américain très exalté a dénoncé l'abandon de la théorie de la séduction comme un trait du machisme, car cet abandon lui semblait minimiser la responsabilité des hommes dans leurs mauvais traitements des femmes, spécialement comme objet sexuel. »

p. 61.

L'envers de la biopolitique, une écriture pour la jouissance,
Navarin, *Le champ freudien*, 2016.

« Vouloir réduire le sujet à son corps participe de la tentative d'identifier l'être parlant à son organisme. »

p. 12.

« L'extase est l'inverse de l'évidence du surgissement de l'image. Elle est manifestation d'un corps sans image d'où le sujet s'est absenté, hors de lui. »

p. 15.

« Avoir un corps, au sens de la psychanalyse, c'est donc faire l'expérience de la jouissance s'inscrivant sur une surface mais n'ayant pas de corrélat subjectif. Le sujet est ainsi produit comme absence, comme trou. Il est *troumaté*. Pourtant, il ne cesse de tenter de ne pas s'absenter, de vouloir (se) voir, de vouloir ressaisir le moment de sa disparition. C'est l'enjeu du scénario de jouissance, le fantasme, mélange de signifiants qui ont compté, d'images oniriques et d'expériences de jouissance du corps. Le sujet tente ainsi de s'approcher de la jouissance en la cristallisant dans un objet ou un scénario plus ou moins ritualisé. »

p. 16-17.

« Autrement que dans le rêve, mais tout aussi irréductiblement, le sujet se perd dans les places du fantasme et dans les actions qui s'accomplissent. Il est à la fois "la plaie et le couteau ! [...] et la victime et le bourreau !" comme l'écrit Baudelaire. Il est celui qui se torture lui-même, qui ne peut ressaisir sa jouissance qu'en étant celui qui fait l'expérience du *se jouir*. Il est *l'héautontimorouménos*. »

p. 17.

« La forme sous laquelle le passé se manifeste dans la répétition est renversée, car elle part de la place vide – qui ne peut être "saturée" – qu'est le sujet dans la trame de l'histoire, pour y inscrire le Un de la répétition. »

p. 39.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Freud articulait la jouissance au corps par la “zone érogène”, le bord où vient se nouer la pulsion. Les développements ultérieurs de la psychanalyse ont mis toujours plus l’accent sur la fonction du fantasme, nouant un partenaire imaginaire, une fiction symbolique et une jouissance réelle. Ces sous-ensembles de la jouissance renvoient bien à l’hétérogène du fantasme et ses montages divers. »

p. 42.

« *Parler lalangue du corps*, c’est chercher, avec Lacan, à savoir comment le symptôme de *l’Un-tout-seul*, qui ne parle pas, a pu passer au statut de symptôme articulé à l’Autre, articulé au Deux. »

p. 46.

« Pour Lacan, ce qui s’éprouve, c’est la jouissance à partir du fait que le corps il l’a. De ce corps marqué des événements de jouissance, des traumatismes de la lalangue, viendront ensuite des effets inconscients de sens, que Lacan approche en tant qu’effets de savoir. »

p. 59.

« “Un vrai désir d’homme angoisse le sujet féminin”, puisqu’il appelle une femme à être, sans aucune médiation, ce qui supplée à son manque à lui. »

p. 62.

« Lacan élabore en effet le masochisme en tant qu’il est articulé à la place vide du sujet qui, réduit à un chien maltraité n’ayant rien à dire sur son sort, *n’ayant plus droit à la parole*. »

p. 122.

« **Le corps parlant : L’inconscient et les marques de nos expériences de jouissance** », *Lacan Quotidien*, n° 576, 19 avril 2016.

« La jouissance du corps propre n’est pas simplement individuelle, puisqu’elle est accrochée à des fantasmes et que ces fantasmes, comme ceux que l’industrie pornographique standardise, arrivent à collectiviser des consommateurs en nombre impressionnant sur la planète entière. On voit ainsi, par cette systématisation du fantasme, une prise collective de la jouissance. Cela souligne que le corps, comme lieu des affects, est politique car traversé par l’angoisse, la haine, l’ignorance, l’enthousiasme qui sont des passions collectives. Ainsi la politique des corps parlants, c’est prendre la mesure du lien indissociable qui fait que le corps est pris dans le social. »

« **Disruption de la jouissance dans les folies sous transfert** », *Édito, L’Hebdo-Blog*, n° 133, 15 avril 2018.

« Disruption est pris là dans une double acception. C’est à la fois l’effraction première et aussi ses répliques, qui à l’occasion ne cessent de déranger les différents homéostases ou stabilisations que le sujet a pu établir comme défenses contre l’effraction soudaine d’une jouissance méconnue de lui. »

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Remarques sur trois rencontres entre le féminisme et le non-rapport sexuel », *La Cause du désir*, n° 104, 2020.

« Une autre façon de voiler le trou du non-rapport sexuel n'est pas du côté de la jouissance et de sa condition absolue. Elle joue sur le pouvoir du signifiant de neutraliser les différences, la sexuelle entre autres. »

p. 112.

« [La psychanalyse] fait de l'accouplement sexuel, quelle que soit sa forme, le lien de jouissance qui vient à la place de ce qui fait impasse dans le signifiant et qui le fera toujours, quelles que soient les inclusions subtiles que l'on veut y faire miroiter. De cette double lecture, au niveau signifiant et au niveau sexuel, Lacan fait de l'impasse une solution. C'est ce que J.-A. Miller a dégagé comme théorie du partenaire-symptôme. Elle suppose deux façons de lire le rapport qu'il n'y a pas. »

p. 117.

« L'unarisme lacanien est radical. L'expérience du sexe comme tel ne se fait qu'au point ou manque la représentation, qu'au point où le sujet ne peut en dire autre chose que : ça s'éprouve. Du silence central des femmes sur leur jouissance, Lacan a fait clarté et positivité. Elle est expérience du sexe comme tel. Sinon, ce qui s'éprouve, c'est la jouissance de l'organe, phallique spécialement. Les différentes jouissances qui peuvent être recherchées sont des expériences, des expérimentations sur l'opposition radicale entre jouissance sexuée et jouissance de l'organe. Toutes sortes de conduites sexuelles sont en effet possibles. Ce sont autant de témoignages des rencontres avec l'impossible. Restons sur cette clarté. »

p. 119.

CHRISTIANE ALBERTI

« Que reste-t-il de nos fantasmes ? », *La Cause du désir*, n° 94, octobre 2016.

« On projette un cynisme et une crudité d'une sexualité qui suit les lois d'un marché prospère. [...] Lacan avait enregistré, dans *Mon enseignement*, que le véritable changement tenait à ce que la sexualité a perdu quelque chose de la jouissance clandestine pour laisser place à un étalage de l'intimité, une sexualité "beaucoup plus publique, en plein vent *". Le fantasme ne disparaît pas mais tend à quitter la sphère de l'intime et du secret pour monter sur la scène publique. Se dévoile ainsi comme jamais que la sexualité fait trou dans le réel, qu'elle confronte non pas à l'interdit mais au trou du non-rapport. »

* Lacan J., *Mon enseignement*, Paris, Seuil, 2005, p. 28.

p. 30.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

FRANÇOIS ANSERMET

La fabrication des enfants. Un vertige technologique, Paris, Odile Jacob, 2015.

« C'est pour cela aussi que, curieusement, alors qu'ils tentent d'avoir un enfant en dehors de l'acte sexuel, les couples introduisent des connotations sexuelles au moindre geste, au mot le plus anodin, à l'objet le plus insignifiant de la clinique. [...] Ils prennent l'injection intracytoplasmique de spermatozoïde comme une scène sexuelle, une scène de violence, une scène de pénétration, un viol. »

p. 50.

DALILA ARPIN

Couples célèbres. Liaisons inconscientes, Paris, Navarin, Le Champ freudien, 2016.

« C'est à ce moment-là que débute la correspondance érotique et parfois obscène entre eux. Nora s'y plie, malgré son dégoût. [...] Au retour de James [Joyce] à Trieste, Nora s'attend à ce que son homme veuille passer à l'acte. Il n'en est rien [...] Il s'agissait donc de fantasmes ayant une fonction de bord, plutôt que de projets à réaliser. [...] Si Nora [...] se prête à des rapports qui choquent sa pudeur, c'est qu'elle consent à incarner l'objet du fantasme de son homme : être regardée, se faire regarder, voire regarder à sa place. »

p. 133-134.

FRANCESCA BIAGI-CHAI

Le cas Landru : à la lumière de la psychanalyse, Paris, Imago, 2014.

« À cet égard [à propos de l'*Amour obligatoire* de la comtesse de Tamar], on peut parler d'une théorie de l'amour dont le point pivot est le traumatisme que crée pour la femme la première rencontre sexuelle sur quoi *tout* repose. Cette nuit de noces que la jeune fille aborde avec "effroi" est pour elle une nuit terrible, elle l'est aussi pour le mari. Elle est le point de départ d'une vie entière, et selon l'adresse ou la maladresse de l'époux, c'est le bonheur ou "l'anéantissement". »

p. 119.

« À côté de cela, et en conformité avec sa lalangue [de Pierre Rivière qui tua sa mère, sa sœur et son frère en 1835], les remaniements pulsionnels de l'adolescence ont chez lui une étrange traduction. Il a, dit-il, horreur de l'inceste mais, en même temps, il en a une conception qui lui est tout à fait personnelle, une signification privée en quelque sorte. L'inceste est partout : il ne peut approcher les femmes de la famille et s'il croit en avoir approché une de trop près, il fait des signes cabalistiques pour effacer ce qui, selon lui, vient d'être fait. Ne pas approcher les femmes de la famille est un interdit qu'il prend de manière absolue et qui l'amène à vivre dans la menace et la déréliction. »

p. 210.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

MARIE-HÉLÈNE BLANCARD

« Entretien avec Marie-Hélène Blancard », *Ironik !*, n° 38, 3 février 2020, (disponible à l'adresse : www.lacan-universite.fr).

« En même temps, Lacan en soixante-huit a été extrêmement prudent, il a toujours dit aux étudiants qu'ils devaient se rendre compte du mauvais pas dans lequel ils se mettaient, parce qu'évidemment il allait y avoir un retour de bâton et que le discours du maître allait en sortir renforcé. [...] C'était une révolution des idées, qu'on retrouve aujourd'hui notamment avec tous les mouvements féministes, contre les violences faites aux femmes, le mouvement #Me Too, etc. On y retrouve aussi cette racine, reprise telle quelle. Aujourd'hui aussi il y a des excès, on voit bien comment, dès l'instant qu'on milite en faveur des femmes, on se trompe entre ce qui est de l'ordre de la jouissance phallique et ce qui est de l'ordre du féminin. Souvent on se fourvoie... Les femmes adorent brandir le phallus. »

HÉLÈNE BONNAUD

L'inconscient de l'enfant, du symptôme au désir de savoir, Paris, Navarin, Le Champ freudien, 2013.

« Il est de structure que la sexualité soit traumatique. De cela, Lacan fera un axiome : il n'y a pas de rapport sexuel. L'abord de la sexualité parentale passe en général, comme Freud l'a montré, par des théories sexuelles infantiles, convoquant des scénarios plus ou moins sadiques. »

p. 118.

PATRICIA BOSQUIN-CAROZ

Enseignement de la passe, « Superbe est la langue », *Quarto*, n° 99, juin 2011.

La passe et le devenir du ravage amoureux

« Le ravage est pour une femme le nom que donne Lacan à l'en deçà de sa relation œdipienne au père. Dans "L'étourdit", le terme de "ravage" se rapporte explicitement à la relation mère-fille. Il renvoie à l'action de piller et donc à la dévastation, à la haine, à la violence, à la guerre... à l'affliction ou la déréliction qui en résulte. Il indexe un au-delà de la revendication phallique et à ce titre, il est aussi un des noms de l'échec de la métaphore paternelle. Quand le ravage maternel se reporte ensuite sur le père ou sur le partenaire amoureux, il fait signe de l'absence ou du ratage d'une parole d'amour, propice à venir colmater la faille de l'impossible de dire l'être de la femme. Le sujet féminin se voit alors reconduit à la privation extrême. »

p. 16.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

L'homme-ravage

« Jacques Lacan, dans son séminaire *Encore*, soutient que pour une femme, il s'agit de passer par l'Autre de l'amour pour aborder la jouissance autoérotique. Dans son cours "Le partenaire-symptôme", Jacques-Alain Miller distinguant la passe côté homme de la passe côté femme, soulignait qu'une femme avait à résoudre la question de l'amour, c'est-à-dire celle de son érotomanie. Il ajoutait qu'en ce qui la concerne, son mode de jouir exige que son partenaire parle et aime. L'amour, disait-il, est tissé dans la jouissance. »

p. 17.

« Autour de la passe », *Quarto*, n° 112-113, avril 2016.

Savoir y faire avec sa jambe de bois

« Ce qui s'entend avant le sens relève de l'impact des mots sur le corps, choc des mots sur le corps ou percussion des mots sur le corps comme le formule J.-A. Miller dans son dernier cours "L'Être et l'Un". Le corps [...] n'est pas à entendre ici en tant que corps spéculaire, mais en tant que substance jouissante, c'est-à-dire en tant qu'il se jouit. Ainsi, l'événement traumatique serait davantage à appréhender comme un événement de corps. L'événement traumatique, ou l'accident contingent, ouvrirait, comme J.-A. Miller le formulait déjà dans son cours intitulé "L'expérience du réel dans la cure analytique *", à l'incidence de la langue sur l'être parlant, et plus précisément sur son corps. L'affection essentielle serait dit-il, l'affection traçante de la langue sur le corps. »

* Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, n° 44, 2000, p. 43.

p. 85.

« Miss univers », *Femmes en psychanalyse*, 17 juin 2019,
(disponible à l'adresse : www.femmesenpsychanalyse.com).

« L'objet *a* déchire la toile et force le regard à voir l'irreprésentable. La prise sauvage des corps devient viol des âmes. Pullulement cybernétique. De la toile au passage à l'acte, il n'y a parfois qu'un pas à franchir ! L'époque est au forçage contre le consentement. Entre les sexes, ça se crispe, ça grince. Au phénomène moderne de la lutte des sexes relevé par Lacan en 1948 dans son texte "L'agressivité en psychanalyse", s'est substituée une guerre entre les sexes exacerbée par leur polarisation et répercutée par les réseaux sociaux. »

GUY BRIOLE

Conversation des AE du 2 juin 2012 à Bruxelles, « La langue et le corps »,
Quarto, n° 103, décembre 2012.

Se reconnaître dans ce qu'on est

« L'opacité du sexuel c'est l'impossibilité à pouvoir dire et c'est dans cette faille que se branche l'inconscient. C'est-à-dire comment chacun trouve à y répondre voire à y mettre un voile. »

p. 47.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

MARIE-HÉLÈNE BROUSSE

« Trauma : les traumatismes dans la cure analytique »,
La Cause freudienne, n° 86, février 2014.

« La psychanalyse, en effet, fut pionnière dans ce champ ; que l'on pense à Freud qui, dans un premier temps, fit de la séduction le trauma inaugural de l'hystérie et qui, [...] déploya, à partir de la névrose de guerre, la pulsion de mort en l'articulant au traumatisme. Pour autant, jamais la psychanalyse n'éleva ce dernier au statut de concept fondamental. Elle en fait plutôt le régime ordinaire des humains qui, comme êtres de langage, sont marqués de l'impossibilité de résorber totalement le réel dans les ordres du symbolique et de l'imaginaire. »

p. 5.

« L'objet caché des femmes », *La Cause du désir*, n° 94, octobre 2016.

« Ça crève les yeux ! L'objet caché ce sont les femmes. Gynécée, harem, maison, cuisine, hauts murs, terrasses, balcons, fenêtres, jalousies : autant de territoires desquels voir sans être vues. La rue, les terrasses, les cafés, les marchés, les transports en commun, autant de territoires conquis depuis à peine deux siècles. "Mauvais genre", "mauvaise vie", filles faciles, femmes arrogantes, femmes égarées, dit l'espace public. Fragiles conquêtes territoriales, souvent menacées d'incommodité ou d'interdits, de par le monde. Les débats sur le bikini / burkini, le voile islamique, la burqa ont pris le relais de la "tenue correcte exigée" dans les églises. Pas de shorts, pas de décolleté, même dans le dos, pas de jambes croisées. La nudité féminine s'étale sur les murs et dans les publicités, comme auparavant elle était permise et admirée dans la statuaire : femmes de papier ou femmes de marbre, sublimées, élevées à l'idéal. Mais femme de chair, d'os, avec des poils pubiens ou sous les aisselles, des femmes ordinaires, pas idéales, pas des "Barbies" : difficile, très difficile. Qu'on se souvienne du scandale produit par la toile de Modigliani. Pour les femmes aussi, bien entendu, c'est difficile. Donc, c'est difficile de faire avec le corps féminin pour les êtres parlant en général. »

p. 50.

HERVÉ CASTANET

Quand le corps se défait. Moments dans les psychoses,
 Paris, Navarin, Le Champ freudien, 2017.

« Désormais, le signifiant a des effets d'affect dans le corps vivant. [...] Tout affect touche au corps comme effet de l'impact, voire du choc, du signifiant sur le vivant. L'affect signe que la langue est traumatique pour le parlêtre. »

p. 25.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

SONIA CHIRIACO

Le désir foudroyé, sortir du traumatisme par la psychanalyse,
Paris, Navarin, Le Champ freudien, 2012.

« Il n'est nul besoin de l'agression de l'Autre pour rencontrer le traumatisme de la sexualité. Le sexuel est d'abord éprouvé comme foncièrement Autre. La pulsion, pourtant au plus intime du sujet, est vécue par lui comme étrangère, elle ébranle sa tranquillité, elle sème le désordre. »

p. 53.

« Le langage ne sert pas qu'au plaisir des mots, il sert aussi à traiter le réel qui s'impose à l'enfant. Or, les signifiants ne parviendront jamais à tout maîtriser des pulsions qui l'assaillent. Le langage est inapte à exprimer tout du réel du corps. Si le réel est bien ce qui échappe au symbolique, on comprendra aisément que signifiant et sexuel ne coïncident pas.

L'enfant le découvre lorsqu'il est débordé, surpris par l'irruption soudaine de la jouissance sexuelle. Innommable, ce corps qui se jouit tout seul est source d'angoisse. Le sujet se retrouve isolé devant l'énigme de l'incontrôlable pulsion, aucune réponse de l'Autre ne peut lui venir en aide et il n'a d'autre choix que de construire un symptôme. »

p. 54.

Conversation des AE du 21 mars 2012 à Paris, « Savoir y faire avec son symptôme », Quarto, n° 103, décembre 2012.

Une différence absolue

« Nous nous trouvons bien devant un "J'ai affaire à ça", à cette jouissance innommable qui a été cernée, traquée, isolée, sans être véritablement nommée. Les signifiants-maîtres se sont détachés de leur contexte de fiction, ils ont été isolés, mais aucun d'entre eux ne peut néanmoins dire exactement la jouissance.

Pouvoir dire "J'ai affaire à ça", à cette chose innommable que j'appréhende néanmoins, apporte une satisfaction nouvelle. Oui, c'est bien une satisfaction que de savoir "manipuler" le symptôme, de connaître le mode d'emploi de soi-même et de ce reste inchangé, de cette pulsion vitale, [...] dans laquelle je reconnais le plus petit dénominateur commun à tout ce que l'analyse a charrié. »

p. 36.

SERGE COTTET

« Lecture, à partir de Lacan, de la réflexion de Jaime Szpilka », Ornica ?, n° 51, janvier 2004.

« S'agissant de l'effet d'après-coup du traumatisme sexuel dans le célèbre cas Emma (le fameux *nachträglich*) *, la seule mécanique du déplaisir ne peut rendre compte du refoulement. L'après-coup de l'évènement, contemporaine de l'émergence de la signification sexuelle de celui-ci, met en fonction la causalité psychique *sui generis* du souvenir. Celui-ci, ni actuel, ni pure représentation de l'évènement, est plutôt trace, signe qui, seul, donne valeur de jouissance au trauma. »

* Freud S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1973, p. 63-367.

p. 126.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« Le sexe faible des ados : sexe-machine ou mythologie du cœur »,
La Cause freudienne, n° 64, 2006.

« Difficile d'inscrire les tournantes dans l'hyperconsommation. L'indifférence à la gravité du viol ne ressortit certainement pas aux théories sexuelles infantiles. Les filles s'y mettent aussi, paraît-il, submergées par l'envie, la jalousie, la haine de l'*alter ego* et torturent leurs voisines. Il est probable que l'exutoire de la fête ne parvienne pas à la *catharsis* du plus-de-jouir : ces débordements sont sans loi. »

p. 74.

JACQUELINE DHÉRET

Autour de la passe, rapport de la commission de la passe A12-B12 (2014-2015), Quarto, n° 115-116, juillet 2017.

Les modalités de séparation et corps parlant

« On mesure avec la passe que les mots reçus de l'Autre peuvent être des balles qui impactent le corps et que le signifiant n'est pas d'abord symbolique. Ce point de vue, abordé par Jacques-Alain Miller dans son cours, "L'être et l'Un", nous engage à être attentifs aux conséquences "percussives" d'un déterminisme qui ne devient langagier que dans un second temps. [...] l'être parlant se soutient de bribes qui mixent jouissance de la langue et bouts de corps. La passe recueille ces traces qui ont fait impact, "en deçà du refoulement" (cours du 30 mars 2011, inédit). »

p. 49.

MICHÈLE ELBAZ

Soirée de l'enseignement de la passe du 9 décembre 2014 à Paris,
 « L'empire de la responsabilité à la fin de l'analyse », *Quarto*, n° 110, avril 2015.

L'empan d'une responsabilité

« Faire alliance avec une jouissance non négativable relève d'une incomparable responsabilité, aussi bien que de la responsabilité envers des incomparables : c'est-à-dire de chaque un, à la tâche de réduire sa pulsion de mort à un point d'ignorance du sujet. Mais pour cela il y a le désir de savoir, de savoir la logique d'une jouissance unique à l'œuvre dont l'analysant va répondre. »

p. 70-71.

DAMIEN GUYONNET

« Le sentiment de la vie et son désordre dans la psychose »,
Ornicar ?, n° 53, Paris, Navarin, novembre 2019.

« "Qu'il serait beau d'être une femme en train de subir l'accouplement*" est d'abord reçu comme "objet d'horreur" [...] Dès lors Lacan s'intéresse à l'intervalle entre ces deux positions, celle "d'indignation" (Schreber confronté à cette idée, à ce fantasme) et celle d'acceptation de la féminisation. »

* Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose »,
Écrits, Paris, Seuil, 1966, p. 544 et 566.

p. 190.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

GEORGES HABERBERG

Rencontres avec la castration maternelle, sous la direction de D. Wintrebert, G. Haberberg, É. Leclerc-Razavet, préface d'A. Stevens, *L'harmattan*, 2017.

« La castration maternelle et le phallus, qui n'avaient déjà pas bonne presse comme opérateurs de la répartition entre deux sexes, seraient maintenant en passe de devenir complètement "has been", au regard de l'extraordinaire diffusion des catalogues de jouissance que promeut notre civilisation, avec ses effets de pluralisation du genre. [...] des sujets saisis dans un rapport beaucoup plus liquide à la sexualité et qui semblent de prime abord réduits à l'impératif dévorant de satisfaction de la pulsion. »

p. 172-173.

PHILIPPE HELLEBOIS

Lacan lecteur de Gide, Paris, Éditions Michèle, 2011.

« L'enfant Gide ne fut pas seulement confronté à l'incidence négative du désir de la mère ; il rencontrera, deux ans après la mort de son père, un autre désir de mère, cette fois un désir positif mais hors-la-loi, puisqu'il s'agira d'une scène de séduction. Elle le mit en présence d'une femme de la génération de sa mère, sa tante, soit la femme du frère de sa mère. C'était une créole sensuelle et ensoleillée qui, dans ce monde protestant de Rouen, faisait tache. [...] Pour Lacan, toute la vie de Gide – c'est-à-dire les éléments structuraux avec lesquels elle allait se jouer ensuite – était concentrée là, dans ces deux épisodes différents mais qui se succédèrent, la scène de séduction proprement dite avec sa tante et celle où il découvrit Alissa en pleurs*.

Sa tante fit donc office de seconde mère en apportant dans son existence ce qui n'y était pas, un désir, dont l'irruption le choqua tout en le sauvant, puisqu'il donnait à l'enfant mortifié qu'il était alors – Ci-Gide – une figure d'homme. Là où il y avait un trou, l'abîme dans sa jouissance primaire, il y avait maintenant une place, celle de l'enfant désiré, phallicisé. »

* Lacan J., *Le Séminaire*, livre V, *Les formations de l'inconscient*,

texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, Le Champ freudien, 1998, p. 260.

p. 36 et 39.

DOMINIQUE HOLVOET

Enseignements de la passe du 10 mai 2016 à Paris, « Opacité et approche du réel », Quarto, n° 114, octobre 2016.

Satisfaction et opacité en fin d'analyse

« Le symptôme empêche de jouir de la vie, donc de s'apercevoir qu'on a un corps et qu'on n'en a qu'un. Le symptôme jouit de bouts de corps perdus dont l'analysant s' imagine que l'Autre les exige en retour. Une analyse menée à son terme, c'est un retour à la jouissance de la vie sans plus ignorer qu'on a un corps et que sa jouissance, à ce corps, a été impacté par le poids des mots blessants ou porteurs. Ainsi la jouissance de la parole passe par le corps impacté par le signifiant, un corps surface d'inscription, un corps-instrument. Ce corps analysé [...] n'est plus celui du stade du miroir. [Mais] le corps du sinthome, celui qui jouit de la réduction des symptômes à l'os une analyse. »

p. 79.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

PHILIPPE LA SAGNA

« Les malentendus du trauma », *La Cause du désir*, n° 86, janvier 2004.

« La question s'est alors posée de la conjonction d'un facteur externe et d'un autre, interne : la sexualité et sa subjectivation. Le trauma externe, l'événement, se noue inmanquablement à un fantasme censé réguler et alimenter l'excitation sexuelle du sujet. À la limite, ce qui vient du dehors et ce qui vient du dedans deviennent inséparables, voire impossibles à distinguer. Ce malentendu sur la réalité des événements en jeu dans le trauma a conduit Freud à accentuer le versant du fantasme aux dépens de l'événement, mais sans jamais oublier le réel traumatique en jeu. »

p. 41.

« La puissance du trauma est donc corrélative d'une "fragilité sexuelle" des humains, qui se manifeste dans la forme de leurs fantasmes. Ceux-ci, en effet, présentent une face perverse de la sexualité ; ils participent à la fois du refoulement et du trauma en tant que la sexualité "pervers" est refusée par le sujet comme traumatique. »

p. 41.

« Le trauma a aussi la capacité de défaire les significations lourdes de la vie et du sujet et de constituer parfois une occasion de re-crée son ex-sistence. Ce qui paraissait relever de l'horreur peut donc être aussi une opportunité, une aurore pour le sujet et pour l'ordre du monde. »

p. 47.

CATHERINE LAZARUS-MATET

« Les servantes-mystère », *Ornicar ?*, n° 51, 2004.

[Au sujet des sœurs Papin] « L'évolution délirante de Christine fait penser que ce n'est qu'après le crime que son corps a rencontré une jouissance érotisée [...]. Elles arrachent les yeux des deux victimes, mortellement atteintes mais en vie. Puis Christine et Léa entaillent les cuisses et les fesses de la mère et de la fille avec des couteaux de cuisine. Ensuite, les sœurs se lavent, mettent des vêtements propres, ferme la maison à clé, se blottissent dans le même lit, et attendent. »

p. 172 et 174.

ANAËLLE LEBOVITS-QUENEHEN

Soirée de l'enseignement de la passe du 9 décembre 2014 à Paris,

« L'empire de la responsabilité à la fin de l'analyse », *Quarto*, n° 110, avril 2015.

D'un écart, l'Autre

« Car non seulement le sujet de l'inconscient est responsable de ce dont il souffre, mais y compris aussi de ce dont il souffre quand il n'y est *a priori* pour rien. [...] Le discours analytique est le lieu où il devra pourtant en répondre et la seule considération qui y sera de mise peut se résumer en ces termes : "si tu en souffres, et comme tu en jouis aussi, c'est à toi et tu y es même plus que si tu ne l'avais voulu". Là où, dans le

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

“disque-ourcourant *”, les sujets font spontanément porter l’accent sur l’altérité de ce dont ils souffrent, le discours analytique met la focale sur la mise de jouissance du sujet et l’invite dès lors à considérer la façon dont il répond aux maux qui sont les siens (à commencer par les mots qui le touchent et le parlent). »

* Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1999, p. 34.

p. 64.

« Une fois cela admis, [...] il apparaît pour finir que ce dont on se plaint n’est que l’habit d’une jouissance au regard de laquelle “l’Autre n’existe pas”. [...] Si “l’Autre n’existe pas”, ce n’est donc pas qu’il n’est rien, mais qu’il est plus qu’il n’existe, autrement dit qu’il relève du registre de l’être et du semblant duquel se distingue celui de l’existence. »

p. 64.

« L’Éveil », *La Cause du désir*, n° 100, novembre 2018.

« Devenir adulte, c’est survivre à l’événement pubertaire et à la découverte qui lui est corrélée de ce que la sexualité fait trou dans le réel. Ceux qui ne meurent pas de cette découverte, peuvent bien devenir adulte, s’assagir et faire l’impasse sur ce réel jadis rencontré, oubliant parfois qu’ils ont été adolescents avant que d’être hommes et se détournant comme du diable de ce moment. [...] Ils peuvent aussi tâcher de rester en éveil, quoique l’éveil soit affaire d’évènements, c’est-à-dire de circonstances rares, à la fois craintes, redoutées et s’avérant si souvent si précieuses après-coup. »

p. 109.

« L’incube », *Scilicet* 2020, à paraître

« L’incube [du cauchemar] abuse ses victimes. Or l’abus connote certes l’effraction, mais au-delà, il dit la position passive de celui qui, pour mieux se défendre contre cette effraction, la juge abusive. C’est en ce sens que l’incube est une figure du mal. Si la jouissance qui fait effraction dans le cauchemar et provoque le réveil du dormeur n’est pas mauvaise en tant que telle, lui donner cette valeur indique de quelle façon le dormeur l’envisage afin de justifier qu’il s’en défende. »

ÉLISABETH LECLERC-RAZAVET

Rencontres avec la castration maternelle, sous la direction de D. Wintrebert, G. Haberberg, É. Leclerc-Razavet, préface d’A. Stevens, L’harmattan, 2017.

« Nous soutenons que la castration est une rencontre. Mais pour le *petit d’homme*, garçon ou fille, comment se produit-elle ? Et avec quoi ? Cette rencontre a-t-elle lieu dans le registre symbolique ? Imaginaire ? Ou réel ? [...] “Pourquoi y a-t-il rien plutôt que quelque chose ?”, dit J.-A. Miller. Cette formulation brutale, qui renvoie au trou, introduit pour le moins une découverte, une surprise, voire une stupeur, un “voir”. “Voir” peut impliquer une monstration ; alors il y a horreur. Ce qui est vu ne peut se symboliser, dit Lacan. Il me semble que la castration maternelle ne peut nous éviter ce débat. Bien sûr, se pose la question de la place de l’enfant qui vient à l’occasion boucher la béance maternelle. »

p. 22-23.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

FRANÇOIS LEGUIL

« Paradoxes surmontés », *La Cause freudienne*, n° 66, 2007.

[Au sujet du cas Robert de Robert et Rosine Lefort] « [L'antrotomie] en raison d'une conjonction de la douleur physique et de l'objet pulsionnel, elle prend, selon les Lefort, valeur de traumatisme au sens freudien du terme. L'excitation intolérable est "sexuelle sur le fond" du fait du geste "médical" d'enfoncer le biberon dans la bouche du bébé afin d'étouffer ses hurlements.

Or ce biberon * était jusque-là refusé à Robert par sa maman. Objet du besoin, il conservait sa signifiante. Objet de la demande, objet qui manque, il devient par le geste malencontreux un réel qui ne manque plus. Il tombe dans le réel et l'effet de traumatisme se produit à la coïncidence d'un frayage de la douleur avec ceci que le biberon est rayé du nombre des objets de satisfaction. »

* Lefort R. et Lefort R., *Les structures de la psychose. L'Enfant au loup et le Président*, Paris, Le Seuil, 1988, p. 36 et sq.

p. 123.

ANNE LYSY

Conversation des AE du 2 juin 2012 à Bruxelles, « La langue et le corps », *Quarto*, n° 103, décembre 2012.

Ma petite chansonnette. Variations sur l'événement de corps

« Ce qui fait la consistance de l'inconscient, ce qui en fait le réel, c'est un point d'infranchissable, d'impossible, un point d'opacité – impossibilité qui caractérise l'humain, "siège d'une autre spéciale *Unerkennung*, [. . .], une impossibilité de connaître ce qui regarde le sexe". L'inconscient, alors, est fait de ces lettres qui marquent le corps, tombées du ratage du rapport sexuel – comme l'évoque Lacan dans sa conférence à Nice *, et "le symptôme est l'inscription au niveau du réel, de cette projection d'inconscient, de ce véritable criblage – au sens où l'on dit que des projectiles criblent une surface". »

* Lacan J., « Le phénomène lacanien », (1974), *Cahiers cliniques de Nice*, 1, 1998.

p. 56.

DOMINIQUE MILLER

« Les deux rivages de la féminité », *La Cause du désir*, n° 81, février 2012.

« Ces expériences [de jouissance] féminines se réalisent avec le sentiment d'un vertige, que provoquent autant le suspense de la chute, l'intuition d'un précipice sans bornes, que l'impression d'une élévation extatique. Ces expériences féminines ne se réalisent pas sans désespoir, affolement ou panique. Le sujet féminin, dans ces moments de jouissance, semble sans cesse prêt à quitter le bord sur lequel il se tient pour se laisser à rejoindre l'un ou l'autre rivage. »

p. 25.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

PIERRE NAVEAU

« Les hommes, les femmes et les semblants », *La Cause freudienne*, n° 76, 2010.

« À l'instant où, parce qu'il est l'homme qui a vu Diane sans voile, Actéon est changé en cerf, le corps fermé de Diane s'ouvre à la possibilité de la honte : "elle rougit de sa chasteté". Cette honte coïncide avec le temps où, juste avant qu'il ne soit mis en pièces par les chiens, Actéon, apercevant le sexe secret de la déesse, se jette sur elle et la pénètre. Klossowski illustre d'un dessin au crayon cet impensable "viol". Métaphore sans doute : l'outrage de la pudeur, que Freud, dans son livre sur le mot d'esprit* l'appelle "l'agression obscène", serait donc l'équivalent d'un viol. »

* Cf. Freud S., *Le mot d'esprit et sa relation avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1988.

p. 158.

Ce qui de la rencontre s'écrit, Paris, Éditions Michèle, 2014.

« Les hommes et les femmes n'ont pas le même rapport à la coupure entre ce qui est du côté de l'Un et ce qui est du côté de l'Autre. Il n'y a pas de rapport sexuel mais il y a un rapport au sexe. Une coupure sépare le sexe masculin et le sexe féminin des deux côtés de la "sexuation". Mais la psychanalyse n'est ni une biologie ni une psychologie. Elle se situe au niveau de la dimension du discours. La question est de savoir *ce qui s'écrit et ce qui ne s'écrit pas*. »

p. 129.

« Le rapport à la coupure du sexe n'est pas le même chez les femmes et chez les hommes. Le semblant phallique Φ désigne, pour l'homme, la limite indépassable, l'abîme infranchissable. La femme, elle, est plus libre. L'abîme peut être franchi. Elle peut sauter par-dessus. Lacan, là-dessus, se rapporte au mythe de Tirésias : côté femme, la coupure du sexe ne met pas l'accent sur l'existence d'une limite, mais sur *la variété des jouissances*. »

p. 130.

ESTHELA SOLANO-SUÁREZ

« Un couple à quatre », *Quarto*, n° 109, décembre 2014.

« La jouissance du symptôme chez Dora vient faire ex-sister le rapport sexuel qui n'existe pas, entre son père et Mme K... C'est le corps de Dora qui se jouit tout seul et soutient de sa jouissance la fiction de l'étreinte de deux corps qui ne feraient Un que par le biais du chiffre du symptôme. »

p. 27.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

ALEXANDRE STEVENS

Rencontres avec la castration maternelle, sous la direction de D. Wintrebert, G. Haberberg, É. Leclerc-Razavet, préface d'A. Stevens, L'harmattan, 2017.

[Cas d'un enfant conçu par PMA] « Le protocole de cette technique prévoit, au nom de la vérité et de la transparence, l'annonce à l'enfant de la méthode de conception à l'âge de six ans. Le ravage est immédiat. Construire un symptôme, se satisfaire d'un fantasme relèvent de la construction par chaque sujet d'une histoire qu'il fait sienne, et non d'un dévoilement brutal et programmé. »

p. 10.

ROSE-PAULE VINGIGUERRA

Femmes lacaniennes, Paris, Éditions Michèle, 2014.

« Ainsi lorsque, après Freud, Lacan va mettre l'accent sur le traumatisme de la scène primitive, il insistera moins sur une situation vécue que sur la façon dont le sujet a rencontré l'énigme du désir de l'Autre et s'en est défendu par l'écran du fantasme. Mais ce qui s'est ouvert, dans une rencontre unique ou répétée, de la béance du désir de l'Autre "entrevu, perçu comme tel *" reste là comme "un noyau énigmatique", hors sens et qui a valeur traumatique. »

* Lacan J., *Le Séminaire*, Livre VI, *Le désir et son interprétation* (1958-1959), Paris, Éditions de la Martinière / Le Champ freudien éditeur, 2013.

p. 167.

« Parler lalangue du traumatisme, c'est avec ce peu, mettre au point une disposition plus ou moins réglée mais vivable avec un Autre désormais inexistant. Si les femmes, malgré les apparences, résistent mieux aux traumatismes divers de l'existence, c'est sans doute qu'elles ont une proximité plus grande avec l'énigme des corps vivants, ceux qu'elles mettent au monde, et avec l'opacité de la vie, le réel comme "mystère du corps parlant *". »

* Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore* (1972-1973), Paris, Seuil, 1975.

p. 170-171.

« Si l'ordre symbolique hiérarchique et le signifiant-maître constituaient une défense contre l'absence du rapport sexuel, aujourd'hui, comme le formulait Jacques-Alain Miller, "le sujet se confronte plus directement à ce qu'il y a de problématique du rapport sexuel". On s'affronte à ce que la jouissance a de non négativité. On ne peut plus attraper cela par le biais du phallus comme tiers terme entre les deux sexes. »

p. 220-221.

SOMMAIRE

S. FREUD

J. LACAN

J.-A. MILLER

AUTRES AUTEURS

« *Modulations* », *La Cause du désir*, n° 89, mars 2015.

« Pire, il arrive encore que ce lieu de la jouissance, les hommes veuillent en localiser précisément la place dans le corps féminin et décider de l'en extraire par des pratiques de mutilation – exercées d'ailleurs par les femmes elles-mêmes. Ce dont il s'agit dans l'excision, c'est de localiser la jouissance à travers une perte réelle. Ainsi, le corps des femmes est-il bien assuré d'être "désert de jouissance" et les femmes "silence de l'histoire" selon le mot de Michèle Perrot. Et encore, n'est-ce là que la partie visible de l'iceberg produit par cette *horror feminae* ! On peut se demander cependant si ce tabou du corps des femmes n'est pas généralisable à toutes les sociétés et si, même sous ses formes brutales, il ne met pas en avant "l'absence radicale de rapport sexuel entre les hommes et les femmes", comme l'avait noté Jacques-Alain Miller* . »

* Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Les divins détails » (1989-1990), enseignement prononcé dans le cadre du Département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 29 mars 1989, inédit.
p. 16.

GÉRARD WAJCMAN

« *Sur Louise Bourgeois de Louise Bernadac* », *Ornicar ?*, n° 53, novembre 2019.

« En vérité, l'art du tissu de LB [celui de Louise Bourgeois], son art de couseuse, est l'art de celle qui va en découdre, un art du déshabillage, de la mise à poil. Un art de vérité, en somme. Dévoiler l'objet dans sa nudité même. [...] LB a une place essentielle dans l'entreprise de mise à nu de l'objet. Elle mérite que je la nomme *fétiche killeuse* – dirai-je une "déglingueuse*" ? Je souligne qu'elle dit elle-même "Dans mon art, je suis l'assassin." »

* Pour reprendre le terme que j'emploie dans *Les séries, la crise, les femmes*, Paris, Verdier, 2018, p. 18 & sq.
p. 252-259.

